


CHE SARA SARA
Francis Duke of Bedford.
OAKLEY HOUSE.

T. II



Epargnons lui les douleurs donnons lui la mort pendant quelle sommeille.

HISTOIRE
DE LA
VIE ET DE LA MORT
DE
BIANCA CAPELLO,
NOBLE VÉNITIENNE
ET GRANDE DUCHESSE
DE TOSCANE.

Sævus amor!..... VIRG. Eccl. VIII.

TOME SECOND.



A PARIS,

Chez MARADAN, Libraire, Hôtel de Château-Vieux, rue Saint-André-des-Arts.

1790.



HISTOIRE DE LA VIE ET DE LA MORT DE BIANCA CAPELLO, NOBLE VÉNITIENNE, ET GRANDE-DUCHESSE DE TOSCANE.

Ce discours d'autant plus singulier qu'il eut lieu après la nôce, tandis qu'à l'égard de la majeure partie des hommes, semblables entretiens de tendresse n'ont

communément lieu qu'avant le mariage. — Seul interrompu par le retour du berger, qui étoit allé éteindre sa soif à une source voisine, & qui vint les avertir qu'il étoit tems de continuer leur marche, parce qu'il ne pouvoit, sans inquiétude, savoir son troupeau exposé plus long-tems à la garde d'une fille négligente. Ils suivirent son conseil, & arriverent sous peu de tems à Pistoye; Bonaventuri y vendit une de ses bagues, pour se procurer de quoi satisfaire ce brave berger; & le lendemain ils atteignirent Florence, sans autre difficulté.

Bonaventuri, convenu avec son épouse de faire un secret de la véritable origine de Bianca, même à ses parens, courut à la cabane de son pere, qui ne reconnut d'abord son fils qu'avec peine, mais qui le reçut ensuite avec des larmes de joie & de cordialité; sa mere l'étouffa presque, à force de l'embrasser, & tous deux l'accablent de questions & de tendresse,

Quel suberbe spectacle ! Cependant comme les scenes de cette espece sont déjà fort fréquemment décrites, je ne rapporterai que la fin de la présente.

LE PERE.

Je vous remercie, grand Dieu tout-puissant, de m'avoir fait la grace particuliere de revoir encore mon fils, avant que mes yeux, déjà fixés par l'âge, se fermassent pour toujours ! — (*A son épouse.*) Ma chere compagne, lorsque je serai à l'agonie, si l'approche de la mort devoit m'affliger, rappelle-toi du moment actuel, & son souvenir adoucira toute son amertume. — (*Il apperçoit Bianca, qui s'étoit tenue jusqu'alors à l'écart, & voilée.*) Mon cher fils, qui est cette Dame qui t'accompagne, & que l'ivresse de ma joie m'a jusqu'ici empêché de remarquer? — Pardonnez-moi, charmante inconnue, vous n'avez pas l'air d'une espece, qu'on ait coutume

de ne pas obſerver ; mais dans ce moment le Grand-Duc, lui-même, auroit pu entrer chez moi ſans que j'y euſſe fait attention, tant mon plaiſir eſt grand.

LA MERE.

Grand Dieu, combien la joie nous aveugle ! — Qui eſt donc cette Dame, mon cher fils ?

BONAVENTURI. (*En la conduiſant plus près de ſes parens.*)

C'eſt mon épouſe, Martella Albani.

LE PERE. (*Surpris*).

Ton épouſe, mon fils ? Si inopinément ?

LA MERE.

Comment, ton épouſe ? — Déjà en ce moment, mon fils ? — Comment donc ?

BONAVENTURI. (*Souriant.*)

Je comprends votre ſurpriſe, mes chers parens ; je comprends ces paroles entre-coupées, & ce que vous voulez dire. — (*En levant le voile de Bianca.*) Mais regardez & jugez, ſi d'après ces attraits, ſoutenus par une grandeur d'ame ſans égale, j'aurois pu différer juſqu'à ce qu'il eût plu à la fortune de ſuſpendre ſes injuſtices envers nous ?

BIANCA. (*En ſaiſiſſant & baiſant leurs mains.*)

O mon pere ! — O ma mere ! que je vois pour la premiere fois, & que je chéris ſi tendrement, dès le premier abord, recevez votre fille, recevez, ſans reſſentiment, l'épouſe de votre fils unique !

LA MERE. (*en l'embraſſant.*)

Juſte ciel ! qui pourroit ſe fâcher à

l'aspect de tant d'attraits, & de cet air d'innocence ? — Tu possédes l'éloquence qui parle au cœur.

LE PERE.

Reçois ce baiser paternel plein de tendresse ! — (*En l'examinant avec joie.*) Je reconnois-là le sang des Bonaventuri. Ils vivent depuis long-tems dans la pauvreté ; mais de tout tems ils ont eu l'habitude de s'associer à de belles compagnes, & de ne vendre leur liberté, qu'en donnant leurs cœurs & leurs mains qu'à des épouses attrayantes. — Même ma vieille moitié, qui grisonne aujourd'hui, étoit autrefois une grande beauté. Ses joues, ma chere fille, ne le cédoient pas de beaucoup aux tiennes, à la fleur de son âge, & plusieurs Comtes & Marquis, dont elle avoit rejetté & dédaigné les bourses pleines de ducats, m'envierent les délices du lit nuptial, qui ne

ſauroit avoir été plus raviſſant pour toi, mon cher fils !

LA MERE.

A quoi ſert ce bavardage ? N'eſt-tu pas honteux de parler de la ſorte ?

LE PERE. (*En ſouriant.*)

Tu fais la petite bouche ! ma chere comme ſi vous n'étiez pas charmées, vous autres femmes, d'entendre encore faire vos éloges à l'âge de quatre-vingt dix ans (1) ; comme ſi cela te faiſoit préſentement de la peine, lorſque j'aſſure que tes yeux étoient brillans & noirs comme du jais. Vraiment il faudroit que ma mémoire fût bien ingrate, ſi j'oubliois qu'en général le beau ſexe préfere la gloire & la louange à la nourriture & au bien-être. — Quoiqu'il en ſoit, en un mot,

(1) La mere de Bonaventuri n'étoit, à beaucoup près, point de cet âge.

ma chere fille, ta belle mere, t'égaloit autrefois en beauté, & j'espere que tu l'imiteras aussi en vertu conjugale.

BIANCA.

Du moins je m'efforcerai pour y parvenir.

LE PERE.

Tes yeux me le promettent. Mon fils, raconte-moi à présent : comment as-tu fait pour t'initier si subitement dans le nombreux ordre de la félicité & de la misere, dans l'ordre des sollicitudes économiques? — Qu'étois-tu, ma fille, avant que tu devinsse ma bru ?

BIANCA.

Mon pere, Michel Albani, étoit un Négociant aisé de Venise. Bonaventuri, dont le maître étoit lié de commerce avec nous, m'aimoit depuis long-tems, & il trouva un juste retour dans mon cœur;

mais malheureusement ! aucune disposition chez mon pere propre à encourager notre amour, parce que l'avarice de ce dernier surpassoit de beaucoup ses richesses. — Il possédoit cependant une vertu peu commune chez les avares ; il étoit un ami chaud & sincere ; & par un effet assez singulier, cette vertu unique sur-tout lui enleva les biens qu'il avoit ramassés avec beaucoup de peine. Il s'étoit rendu caution d'un fourbe, par un excès de confiance en sa promesse & en leur amitié primitive ; il perdit en un jour la moitié de son bien ; deux jours plutard il reçut la triste & accablante nouvelle qu'un navire naufragé lui emportoit l'autre moitié, & il mourut le lendemain. — (*Une courte pause.*) Il n'appartient pas à la fille de juger si ce fût l'effet du poison ou du chagrin.

LE PERE.

Fille infortunée !

LA MERE. (*En faiſant un grand ſigne de croix.*)

Saint Antoine, priez pour nous !

BONAVENTURI. (*A part.*)

Ha, ha, outre les avantages que poſſédoit autrefois ſon ſexe, voici cependant auſſi un de ſes défauts ; elle ſait raconter des choſes imaginées, comme ſic'étoit les plus grandes vérités.

BIANCA.

A peine avoit-il fermé les yeux, que je fis appeller Bonaventuri. Cet évenement redoubla mon inquiétude ſur notre amour, au lieu de la faire ceſſer ; parce que je tombai ſous l'autorité d'un oncle dur, dont le fils me tourmentoit depuis long-tems par une inclination qui me déplaiſoit infiniment. Il falloit tout de ſuite me ſouſtraire à cette inclination,

ou courir les risques de ne jamais pouvoir l'éviter. — Mon amant parut. » Mon ami, lui dis-je, si tu m'as ja-» mais aimé d'une tendresse sincere, » prouve-le moi présentement. Je suis » prête à me sauver avec toi ; mais » apprends que je ne posséde plus autre » chose que ce que j'ai sur le corps. » Mon pere ..... « Je le prévins de ce que je viens vous raconter, & lorsque j'eus achevé, le brave jeune homme tomba à mes pieds, il me jura une fidélité éternelle ; & se sauva avec moi. — Faites-lui grace, pardonnez-lui, s'il vous a manqué ; c'est moi qui en suis la cause.

LE PERE. (*Avec sensibilité.*)

Il a fait ce qu'il devoit faire ! — Je le renierois pour mon fils, si j'apprenois qu'il en eût agi autrement.

LA MERE.

Tu es notre chere fille. Puisse ma bé-

nédiction maternelle se répandre sur toi ! — Reçois en même-tems mon regret ! Ton pere étoit riche, & chez nous tu ne trouves que la pauvreté.

LE PERE. (*D'un air de mécontement.*)

De la misere, ma mie ? Sais-tu que je n'aime pas que l'on mente à force d'exagérer la vérité. — Nomme-moi un seul jour où nous n'ayons pas eu de quoi dîner ? Ou un soir où nous nous soyons couchés sans souper ?

LA MERE.

Je n'en connois point. Mais quiconque est accoutumé à faire bonne chere, meurt à moitié de faim lorsqu'il n'a que du pain sec à manger.

BIANCA.

Plusieurs penseroient de la sorte, mais non pas moi ! — Prescrivez-moi quelle occupation il vous plaira, & vous ver-

rez si j'aurai honte de m'y appliquer ; tant qu'elle sera honnête ! Si jusqu'à ce moment vous avez subsistés du travail de vos mains, dès à présent deux bras de plus feront tous leurs efforts pour gagner quelque chose de plus ; ils contribueront à pourvoir à l'entretien du ménage.

LE PERE.

Cela s'appelle parler avec courage ! Voyons si tu parles sérieusement. — Jusqu'à présent nous avons eu une cuisiniere ; une pauvre orpheline de pere & de mere, qui nous est tombée en partage, comme notre filleule, & comme cousine germaine, prend soin des affaires du dehors. Ma chere moitié, commence dès aujourd'hui à partager avec notre bru les travaux de la cuisine, nous aurons déjà une épargne, & la providence pourvoiera conjointement avec

notre assiduité au nécessaire, pour fournir à la cuisine.

BIANCA.

Je consens très-volontiers à votre proposition. — Ma chere mere, ayez seulement un peu de patience avec moi dans les commencemens ; je suis une jeune apprentive, & les écolieres manquent souvent avec la meilleure volonté (*Tandis qu'elle fixe Bonaventuri, & qu'elle s'apperçoit qu'il s'essuie les yeux, en courant à lui, & en l'embrassant.*) Que te manque-t-il présentement que nous sommes en sûreté ? Loin d'ici ces larmes, & celles qui pourroient leur succéder ! Je te les pardonnois lorsque je montai dans la gondole, où j'étois dans un péril continuel d'être arrêté ; mais à présent — crains-tu peut-être que je ne serai plus assez attrayante à tes yeux, lorsque la douceur & la blancheur de ces mains

ſe trouveront un peu diminuées & hâlées par le ſoleil & le travail ?

BONAVENTURI.

Dieu te pardonne une queſtion de cette nature, qui d'ailleurs n'émane, à coup ſûr, que du bord de tes levres ! — Ho, tu ſerois encore une beauté, quand bien même tes charmes ſe flétriroient ! Qui parmi les humains mérite de te poſſéder, beauté divine ? Et quel mépriſable mortel te poſſéde ? (*Il court ſe cacher dans la chambre voiſine ; elle l'y ſuit pour le conſoler.*)

Bianca tint ſcrupuleuſement parole. Elle entreprit heureuſement toutes ſortes de travaux, même les plus pénibles, avec autant de zele & d'ardeur que ſi elle avoit été élevée dès ſa tendre jeuneſſe pour gouverner un ménage, & ſa belle-mere étoit ſouvent obligée de lui

ordonner le repos, comme une occupation très-néceſſaire. Souvent fatiguée des travaux de la journée, quand elle vouloit ſe placer le ſoir au côté de ſon époux, d'un air amical & enjoué, elle liſoit l'angoiſſe dans ſon ame, & elle ſe faiſoit violence pour redoubler ſa gaieté & ſa vivacité. Mais ſa feinte ne lui en impoſoit pas; ſouvent ſes larmes découloient ſur ſes joues tout en l'embraſſant; & lorſqu'il l'a ſurprit un jour pendant qu'elle entortilloit ſecrétement avec du vieux linge ſa main, qu'elle avoit déchirée juſqu'au ſang à la cuiſine, il ſe jetta à ſes pieds, pénétré d'une douleur extrême.

A quoi ſert, s'écria-t-il, à quoi ſert cette clémence céleſte, par laquelle tu cherches à me cacher toute la langueur & la douleur que t'occaſionne ton abaiſſement? Cet abaiſſement que moi, infortuné, t'ai ſeul attiré! — Penſes-tu que je m'en faſſe des reproches moins

amers, parce que tu te fais violence de ne me les pas faire à haute voix ? — Ou ton gémissement secret m'accuse-t-il le ressentiment que tu renfermes depuis long-tems en toi-même, & auquel tu ne donnes essor que quand tu es seule ? Me dénonce-t-il moins devant le tribunal du Juge suprême que le feroit des larmes publiquement répandues ?

BIANCA. (*En le relevant.*)

Que babilles-tu, mon cher ami ? Quelle est la noire imagination qui te tourmente sans le moindre fondement ?

BONAVENTURI.

Imagination ? Est-ce une imagination, quand je vois de mes propres yeux découler la sueur d'une servante, du front d'une Dame, que vingt esclaves servoient autrefois ? Est-ce une imagination quand je lave avec ma langue ce sang

de ta main, que tu as blessée en te livrant aux occupations les plus viles?

BIANCA.

Viles? Qu'entends-tu par-là, cher Bonaventuri? Un travail, indispensable à notre entretien & susceptible d'aucun reproche de conscience, peut-il être envisagé comme une bassesse? Un repas royal est-il plus agréable que celui que mon industrie personnelle prépare, & pour lequel la peine & le mouvement m'excite un appétit dévorant? Une fidele épouse manque-t-elle de contentement lorsqu'elle habite sous un même toît avec le mari qu'elle s'est choisie elle-même, qu'elle repose à son côté, qu'elle se nourrit de ses regards, de ses paroles & de ses embrassemens? — Regarde, Sophiste, voilà mon sort; & tu murmures, tandis que tu devrois adresser des actions de graces au Ciel? Il est vrai, mon cher époux, je ne te cacherai pas davantage

que je me suis blessé jusqu'au sang à cette main en travaillant ; & pour que tu sois entiérement convaincu de ma sincérité, apprends que cela arriva en m'occupant pour toi !

BONAVENTURI.

Pour moi ? Ah, cruelle épouse ! & tu me défends de m'en affliger, de m'en faire moi-même des reproches.

BIANCA.

Vraiment oui, je te le défends ! Ne sens-tu pas que ce doit être une douce satisfaction de répandre son sang pour quelqu'un que l'on aime tendrement ? Que l'on en répande si peu & de quelle maniere que l'on voudra, l'on n'en ressent ni plus ni moins un certain plaisir, qui de même que mille autres se laisse mieux sentir qu'exprimer.

BONAVENTURI.

Petite folâtre !

BIANCA.

Hé bien, pour parler franchement, en ce point à peine pourrois-je appréhen-

der de décompter avec toi tant que je me souviendrai du Mont Appennin, & de mon porteur à travers cette effroyable montagne. — (*En regardant vers un coin de la chambre.*) — Mais vois-tu, j'aurois presque oublié qu'il ne manquoit point d'amusement !

BONAVENTURI.

D'amusement ?

BIANCA.

Ce luth n'en est-il pas un ? T'ai-je déjà joué dessus, ou chanté, la nouvelle chanson, qui de plus pourroit bien être à moitié de ma propre composition ?

BONAVENTURI.

Laquelle ? Laquelle ? Je t'en conjure, joue-là moi.

BIANCA. (*En saisissant le luth.*

Ecoute donc, puisse être un baume

ſalutaire pour ton cœur, ce qui paroîtra peut-être diſſonnant à ton oreille. — (*Elle chante en dirigeant le plus tendre regard vers Bonaventuri.*) La chanſon, qui étoit preſqu'entiérement ſortie de l'imagination enjouée de Bianca, prouvoit clairement que contentement paſſoit richeſſes. — (*Au dernier couplet, elle poſa ſon luth de côté, & elle embraſſa tendrement ſon cher Bonaventuri.*)

BONAVENTURI. (*Tranſporté de joie.*)

Faſſe le Ciel qu'aucun ange ne ſoit témoin de ma joie extrême ! L'envie de ma félicité pourroit augmenter aiſément le nombre des apoſtats. — Modele du beau ſexe, même le Dominateur de l'Indoſtan ne peut ſe comparer à moi, quant aux richeſſes, malgré ſes tréſors conſidérables.

BIANCA.

Flatteur ! (*L'on entend un bruit ſourd; Bianca court à la fenêtre.*) Quel eſt ce

bruit du peuple dans la rue ? Que signifie ces acclamations de joie de la multitude ?

BONAVENTURI. (*Qui va aussi à la croisée.*)

Rien autre chose, sinon que notre Grand-Duc passera incessamment ici à cheval.

BIANCA.

Le Grand-Duc ? — Je ne l'ai pas encore vu. — (*En regardant à travers les rideaux.*) C'est un beau Seigneur ! Sa mine décele la grandeur d'ame.

BONAVENTURI.

Elle n'en fait cependant pas connoître le tiers de celle qui lui est personnelle. La générosité de son cœur, fût-il né dans l'obscurité, l'éleveroit également autant au-dessus de tous les Florentins, que le font présentement la dignité & la naissance.

BIANÇA.

Le maudit rideau ! Il eſt cauſe que je ne peux, auſſi exactement admirer ce Prince, tant eſtimé, que je le déſirerois.

BONAVENTURI. (*En ricannant.*)

Tu peux obvier à cet obſtacle avec le bout du doigt.

BIANCA. (*En badinant.*)

Le penſe-tu ? Me le permets-tu ? (*Elle ouvre tant ſoit peu la fenêtre & le rideau.*)

BONAVENEURI.

Vois-tu, il regarde en haut ! — Il te fixe de nouveau ! — Bianca, n'as-tu pas lu dans ſa phyſionomie même cette penſée : Ventrebleu ! voilà une charmante femme !

BIANCA. (*En souriant.*)

Non, certainement je n'ai rien lu de semblable ! T'imagines-tu que tous les hommes soient aussi aveuglés, & choisissent aussi mal que toi ? (*Le Grand-Duc regarde encore une fois en arriere ; Bianca laisse tomber le rideau.*)

BONAVENTURI. (*Riant.*)

N'est-il pas tel que je l'ai prédit ? — Ne s'est-il pas encore retourné une fois pour t'examiner ? — Charmante Bianca, fasse le Ciel que je ne conçoive point de jalousie !

BIANCA.

Ha, ha, ha ; en effet l'on doit s'attendre à toutes sortes d'injustices de la part de vous autres, les hommes ! Celle-ci seroit cependant trop forte pour que l'on pût y ajouter foi.

Il est évident que Bonaventuri ne pouvoit

pouvoit parler férieufement lorfqu'il menaçoit de prendre de la jaloufie. Il connoiffoit trop bien la vertu de Bianca, & l'évenement concernant le regard du Prince, en arriere, étoit trop équivoque. — Il eft affez furprenant, la chofe confidérée fous un autre point de vue, que notre Héros n'ait cependant eu jamais plus de fujet d'être fur fes gardes qu'alors; car ce qui paroiffoit une minutie devint dans la fuite du tems la fource des évenemens les plus extraordinaires.

François, Grand-Duc de Florence, fils du célebre Côme, étoit non-feulement un des plus beaux hommes, un des plus généreux Princes de fon tems, mais auffi un des plus fenfibles. — Uni, par un mariage malheureux, à une époufe (1), — dont l'ame contraftoit

(1) Le févere hiftoriographe pardonnera au poëte, s'il s'écarte un peu de la vérité de l'Hiftoire.

entiérement avec la ſienne, cette épouſe le tourmentoit par un eſprit de jalouſie, ſans l'en dédommager par la moindre marque d'amour. — Son cœur, qui ne pouvoit reſter dans l'inaction, étoit alors ouvert à chaque ſentiment : il chercha parmi tout ce qui l'environnoit, ſans découvrir un objet qui pût lui plaire. Un de ſes regards tomba à l'improviſte ſur Bianca : un rayon de lumiere ne perce pas plus ſubitement à travers les profondeurs immenſes, que l'amour ne pénétra dans ſon cœur à l'aide d'un ſeul regard. Il lui ſembloit n'avoir rien vu de ſon vivant qui pût être comparé à la beauté de cette inconnue. Sa main gauche trembla en tenant la bride du cheval, & la baguette lui tomba de la droite : le plus petit écart l'auroit probablement entraîné. Il balança, il regarda dix fois derriere lui; il rougit, il pâlit ſucceſſivement. Etant arrivé à la chaſſe, où il alloit, il n'apperçut ni ſentier

ni fossés, ni arbre ni gibier, & il pût à peine soutenir la chasse pendant une demi-heure.

Naturellement, il passa de rechef devant le logement de Bianca en s'en retournant : il ne la vit pas. — Son cheval aiguillonné à dessein par lui-même se cabra : tout le monde, inquiet pour sa vie, courut aux fenêtres, excepté Bianca, contre les fenêtres de laquelle le Prince fixoit sa vue. Il se retourna dix fois sans l'appercevoir ; enfin il regagna tristement son château ; se retira seul dans ses appartemens, ne parut ni au jeu, ni à table, & jetta en peu de jours une grande inquiétude parmi toute la cour.

Parmi le nombre de ses officiers, il s'en trouvoit un, nommé Mondragon, espagnol de nation, le favori du Grand-Duc François. Il avoit eu quelque part à l'éducation du Souverain, ainsi qu'à celle de son frere Ferdinand, alors Car-

dinal de Médicis ; il ne s'étoit cependant acquis aucun mérite, car il faiſoit partie de cette innombrable claſſe de courtiſans, qui mettent de préférence toute leur confiance en leurs Souverains, & qui croient ſeulement quelquefois en Dieu ; ſavoir, quand le tonnere gronde, ou quand ils ſont malades, ou quand leur crédit eſt chancelant. Rien n'eſt plus douloureux pour des hommes de cette eſpece, qui font plus de cas d'un ſourire gracieux du Prince, que des dix Commandemens de Dieu ; d'un mot dit en ſecret par le Monarque, que de la religion entiere, & qui marchent d'un pas plus courageux pour gagner la confiance du Souverain, que pour acquérir la loyauté & l'humanité. — Rien n'eſt plus affligeant, dis-je, pour des hommes de cette eſpece, que lorſqu'ils remarquent quelque changement ſecret chez leurs ſupérieurs, & qu'ils ne peuvent en deviner la cauſe ; c'eſt pour cette

raiſon que Mondragon réſolut d'épier ce qui ſe paſſoit alors, & de rendre la ſérénité d'eſprit à ſon maître, quoiqu'il dût lui en coûter.

» Votre Alteſſe Séréniſſime (*lui dit-il un jour d'abord après les premiers complimens d'entrée*) a-t-elle déjà vu le nouvel opéra que le jeune Muſicien de Naples a compoſé ?

LE GRAND-DUC. (*Un peu ennuyé.*)

Comment peux-tu faire une pareille queſtion ? N'es-tu pas par-tout où je ſuis, quand l'aurois-je vu ?

MONDRAGON.

On le vante comme quelque choſe d'admirable. L'on ne connoît aucune piece de muſique auſſi gaie & auſſi entraînante, les arriettes ſont d'une douceur ſurprenante. La fable elle-même eſt, dit-on, merveilleuſement bien arrangée & bien expliquée.

LE GRAND-DUC. (*Avec beaucoup d'indifférence.*)

Oui ?

MONDRAGON.

Les Chanteurs de la Cour ont déjà fini avant-hier de l'apprendre. Votre Altesse Sérénissime desire-t-elle de l'entendre aujourd'hui ?

LE GRAND-DUC.

Non, certainement pas. Une musique gaie contraste trop avec mon humeur ! Celle-là doit-elle devenir triste par celle-ci, ou la derniere doit-elle être égayée par la premiere ?

MONDRAGON.

Vraisemblablement la musique doit inspirer la gaieté.

LE GRAND-DUC.

Vaine eſpérance ! Ce plan eſt abſolument le même que ſi tu voulois intercepter le ſon des timbales avec une flûte.

MONDRAGON.

Le marchand qui avoit promis de procurer le tableau de Michel Ange, eſt de retour ; il a tenu parole. L'on eſt ſtupéfait en le voyant ! On n'entreprend pas d'en faire l'éloge, parce que l'on ſent bien que l'on ne pourroit ſuffiſamment le louer. La mine de Lucrece, la vivacité & la délicateſſe de ſa chair, la beauté de ſon ſein, la nobleſſe de ſon habillement tombant en arriere ; enfin le tout eſt raviſſant, l'on ne ſauroit s'empêcher de déſirer d'être Sextus Tarquinius, quand bien l'on perdroit un royaume.

LE GRAND-DUC.

Qu'on le place dans la galerie.

MONDRAGON.

Et le cheval anglois que V. A. S. vit dernierement, & qu'elle désiroit de monter, on l'a découvert à présent, & il est à vendre. — L'on ne vit jamais un plus beau cheval; V. A. S.....

LE GRAND-DUC. (*Impatient.*)

Mondragon, faut-il que je répéte que mon humeur est triste aujourd'hui, & que je veux être sombre? C'est en vain que tu cherches à étaler toutes les nouveautés qui pouvoient m'amuser autrefois; le tems passé n'est plus! — Examine mon cœur! Lis dedans, & alors!

MONDRAGON.

Quelle satisfaction j'aurois de pouvoir y lire, pour deviner, & peut-être porter du secours, si toutefois j'osois & pouvois! Mais qui peut regarder dans une armoire fermée?

LE GRAND-DUC. (*En souriant amèrement.*)

Pauvre prétendu connoiſſeur d'hommes, pas même lorſqu'elle eſt ſimplement cloſe d'une porte vîtrée ? — Mondragon, il me ſemble que l'on n'a que faire de livres ſibyllins pour connoître la triſteſſe qui me ronge le cœur ? — Souverain d'un peuple heureux & nombreux, je ſuis peut-être ſeul malheureux ; certainement je ſuis du moins le plus infortuné parmi ce peuple. Combien parmi ceux qui ont ſoin de mes chevaux, qui nettoient mes appartemens, repoſent tranquillement, après les heures du travail, dans les bras d'une femme, qu'ils aiment, & qui les rend heureux ; tandis qu'uni par des liens politiques à une épouſe qui me hait & me tourmente, je veille en ſoupirant.

MONDRAGON.

Alteſſe Séréniſſime !

LE GRAND-DUC. (*Qui l'interrompt aussi-tôt en le prenant brusquement par la main.*)

Mondragon, d'ailleurs tu le connois ce cœur qui palpite en désordre ! Tu l'as déjà observé dans le tems qu'il n'avoit encore d'autre désir que d'assister à un bal, dans le tems qu'une ganse de chapeau, garnie de diamans, faisoit tout mon bonheur. Tu ne peux avoir oublié qu'un amour précoce devint ma plus violente passion, & tu peux encore demander pourquoi je m'afflige présentement ?

MONDRAGON.

Mais comment est-il possible que cette passion soit permanente, & puisse rester aussi long-tems sans être satisfaite, à l'égard d'un prince que chacun adore comme Souverain ; que tout le monde estime comme humain, & que toutes les belles sont portées à aimer

comme homme ? Prince, au-dessus de toutes les loix humaines, pourquoi voulez-vous donc si soigneusement & si tristement vous soumettre aux usages des hommes ? — N'y a-t-il pas assez de belles à la Cour de Florence, qui au premier coup-d'œil se jetteroient dans les bras de leur Souverain, pour le dédommager des tristes momens de son mariage par des nuits les plus délicieuses de l'amour ? — Altesse Sérinissime, prenez courage ! S'abandonner au chagrin, s'appelle l'augmenter. Qui peut mieux décider de son bonheur qu'un Prince ? — Ordonnez, faites-moi seulement un signe, j'amenerai des Dames dans votre appartement, dont les charmes étoufferont secrettement l'envie même, & dans les bras desquelles votre vive passion ne pourra manquer de se satisfaire abondamment, à proportion de votre amour & de leur beauté.

LE GRAND-DUC.

Mondragon, je vous remercie de votre zele; mais je n'ai que faire de votre choix. — Je l'ai déjà fait moi-même; j'ai trouvé celle de qui je déſire auſſi ardemment d'être aimé, que le cerf pourſuivi aſpire à une retraite paiſible.

MONDRAGON. (*Fort ſurpris.*) Comment, Alteſſe Séréniſſime? — Déjà trouvé? En vérité, cela m'étonne.

LE GRAND-DUC.

Oui, te dis-je, je l'ai vue celle pour qui je brûle d'un amour tel que je n'en ai jamais reſſenti. — Pourquoi es-tu ſi fort ſurpris? (*D'un air, pour ainſi dire offenſé.*) Faut-il peut-être que je voie, & que je faſſe toujours mon choix d'après les yeux d'autrui? Faut-il que j'agiſſe de la même maniere devant les autels du Dieu d'amour, comme j'ai été obligé de faire devan

celui de l'hymen ? — Un Prince n'a-t-il donc pas un cœur comme vous autres barbares, qui faites semblant de baiser ses pieds, & qui vivez de sa dépouille ? Voulez-vous continuellement le traiter comme une victime, que vous décorez d'abord de fleurs, que vous immolez ensuite, & àqui vous finissez par rendre de nouveau des honneurs divins, selon l'usage des Egyptiens ? — Ha, les animaux mêmes ont la liberté de choisir & de refuser ; & nous ?...

MONDRAGON.

Votre Altesse Sérénissime s'échauffe sans raison ; elle s'emporte sans que j'aie voulu lui donner le moindre sujet de mécontentement. Qui doute que vous soyez autant le maître absolu de votre cœur, que vous l'êtes de la vie de nous tous ? — Je ne m'étonne donc pas que vous ayez disposé de votre cœur, mais seulement de ce que vous l'avez fait si sécrettement, que l'on ne connoît pas

encore la noble Dame en faveur de laquelle vous en avez difpofé.

LE GRAND-DUC. (*De mauvaife humeur.*)

Une dame noble? une dame, noble? Pourquoi de rechef une noble?

MONDRAGON.

J'entends, noble en attraits & en grandeur d'ame.

LE GRAND-DUC.

En ce cas, vraiment tu as raifon. En effet, elle eft la perle de Florence. Tout ce beau, vafte & riche pays me paroît être enchaffé de plomb, en comparaifon des attraits de cette beauté. — Quoique je ne l'aie vue que pendant un inftant, jufte ciel quel heureux moment! — de ma vie je n'ai vu un vifage fi plein de dignité, autant de charmes, une telle harmonie dans le moindre trait, ni des

yeux ſi étincelans. — A la vérité, je n'ai encore jamais entendu parler d'elle ; mais quiconque ne comprend pas ſon minois charmant, ne comprend rien : ce minois repréſente le plus charmant tableau de la vertu féminine ; ce minois..... De quoi ris-tu ? Penſes-tu qu'il n'exiſte point de vertu chez les belles ? Sais-tu ce que c'eſt que la vertu ?

MONDRAGON.

Je ſais au moins ce qu'elle devroit être. J'ai lu les poëtes & des romans.

LE GRAND-DUC.

Vous ne l'avez trouvée nulle part ailleurs ? Vous ne l'avez jamais rencontrée dans le commerce de la vie réelle des humains ? — Loin de moi corrupteur ; tu n'as appris à connoître les femmes que dans les maiſons de débauche !

MONDRAGON.

Alteſſe ſéréniſſime......

LE GRAND-DUC.

Ou tout au plus, ce qui eſt encore pire que les maiſons publiques, dans les chambres à coucher de ces dames vénales, telles qu'il s'en trouve malheureuſement une quantité à ma cour, qui appellent chaque page élégant, chaque voyageur étranger, chaque officier en uniforme neuve, ſouvent mon page; & qui cependant ont coutume, Dieu le ſait, de calomnier avec amertume la plus petite erreur dans laquelle tombent leurs meilleures amies. — Mon ami, apprends que quiconque nie une vertu chez le beau ſexe, compare la main créatrice de l'Etre ſuprême à celle d'un gâte-métier, & qu'il foule aux pieds la plus belle pierre précieuſe dans le rang des choſes.

MONDRAGON (*avec douceur, cependant avec bonne grace.*)

Pardonnez-moi, mon Prince, ſi j'oſe

vous obſerver que l'amour ſéducteur aveugle un peu chez V. A. S. ce regard pénétrant auquel rien ne peut échapper en d'autres circonſtances. — Vous me réfutez déja aujourd'hui pour la ſeconde fois, des paroles & des geſtes auxquels je ne penſois pas ſeulement, — du moins dans le ſens admis. Si j'ai ſouri, ce que je ne puis ni affirmer ni nier, ſi j'ai ſouri il y a un inſtant, cela n'eſt arrivé que parce que V. A. S. parloit avec une telle chaleur, avec une connoiſſance ſi pleine de certitudes des mérites d'une dame que vous n'avez, ſelon vos propres paroles, vue que pendant un inſtant. — Oſerois-je prendre la liberté de vous demander qui peut être cette dame, qui peut s'écrier un jour à plus juſte titre que Céſar : Je ſuis venue ; j'ai vu ; j'ai vaincu ?

LE GRAND-DUC (*en pouſſant un ſoupir.*)

Hélas ! tu peux bien demander, mon

cher Mondragon; car tu n'ignores pas combien je t'estime: tu pardonneras aussi à celui qui est épris d'un amour violent, si dans l'ivresse de sa passion, il t'a offensé, sans le vouloir..... Mais plût à Dieu que je pusse répondre d'une maniere satisfaisante à ta question! — Tout ce que je sais de celle qui domine présentement dans mon cœur, ne signifie pas beaucoup plus, sinon qu'elle existe réellement, & que je connois la maison où elle demeure.

MONDRAGON.

Où elle demeure? c'en est assez pourvu que nous sachions cela! D'après la découverte de ce peloton, vraisemblablement nous ne tarderons pas à sortir de ce labyrinthe. — Où est-ce que V. A. S. l'a vue pour la premiere fois?

LE GRAND-DUC.

Dernierement en allant à la chasse, —

tour près du palais *Bonatesta*, pas loin de l'église de l'*Annonciation*, dans une petite maison qui n'a qu'un étage, à peine quatre croisées & peinte en jaune pâle. C'est là, c'est là qu'elle demeure, vraisemblablement dans une grande misere, sans cependant être défigurée ; malgré cela elle efface la splendeur de tout ce qui l'entoure. La gracieuse modestie avec laquelle elle baissa sa vue, sa . . . . . Non cependant ; je rentre dans la louange & l'extase, & c'est ce que je veux éviter.

MONDRAGON.

Altesse sérénissime, il me semble qu'il y a déja long-temps que vous avez fait la derniere partie de chasse.

LE GRAND-DUC.

Environ cinq jours.

MONDRAGON.

Puissance divine ! Cela s'appelle savoir

ſe vaincre ſoi-même. Heureux, mille fois heureux le pays gouverné par un Prince que même la paſſion la plus vive eſt incapable d'entiérement ſubjuguer! — Déja amoureux depuis cinq jours, & être encore ſeul le confident de ſa triſteſſe! — Brûler pendant cinq jours d'une flamme, que le moindre contre-temps anéantit ordinairement, & malgré cela, n'avoir pas encore fait uſage de ce pouvoir que le deſtin a placé dans vos mains! V. A. S. en vérité, c'eſt une grandeur d'ame plus méritoire que dix victoires remportées ſur le champ de bataille.— He bien, je pars pour ordonner tout ce que l'eſprit & tout ce que la ruſe & le zele peut procurer de favorable. Si je ne rapporte pas ſous peu de bonnes nouvelles à V. A. S. je me reconnoîtrai indigne de mon poſte éminent, indigne de votre confiance & même indigne de vivre. (*Il part.*)

Parmi les deux ſexes, c'eſt ſans con-

tredit le féminin qui possede le plus d'habilité en fait d'intrigues amoureuses. C'est pour cette raison que malgré le grand cas que Mondragon faisoit d'ailleurs de sa capacité, il étoit cependant tellement convaincu de cette vérité, qu'il ne connoissoit aucun moyen plus assuré pour persuader Bianca, que celui d'avoir recours à son épouse, & de soigneusement recommander la conduite de cette affaire à sa perspicacité.

Pour parler franchement, cette dame recula fortement, lorsqu'elle apprit dans quelle pitoyable chaumiere demeuroit l'inconnue; elle s'écria même d'un ton douloureux & plein de mépris : « Dieu me pardonne, même une vertueuse bourgeoise ! » & son regard de côté annonçoit assez clairement qu'elle pensoit à elle-même. Si c'étoit au moins une de nous autres! Cependant elle n'osa s'opposer aux raisonnemens de son mari.

« Moi-même (dit-il) j'ai eu d'abord

» beaucoup de peine de réprimer l'idée
» que tu viens de faire connoître ; mais
» un seul regard jetté sur la saine raison,
» fit que j'en fus honteux. — De plus,
» peut-être que cette fortunée que
» Florence entiere regardera vraisembla-
» blement avec des yeux pleins de
» jalousie, qui éclipsera bientôt la Prin-
» cesse à la faveur des perles & des
» bijoux, est peu de chose & reste même
» inconnue à son plus proche voisin ;
» mais n'importe. Plut à Dieu qu'elle
» fût encore d'une plus basse extraction
« & d'une moindre conséquence ; elle
» auroit plus de reconnoissance envers
» celui qui favorisera son élévation. —
» Sans parens puissans, sans protection
» de freres ou d'oncles d'une certaine
» considération, uniquement parvenue
» à la faveur de l'attrait de sa jeunesse,
» & seulement douée d'un esprit mé-
» diocre, en faisant le premier pas dans
» le grand monde, elle doit d'abord se

» procurer un appui étranger; & en ce
» cas, à qui pourra-t'elle avoir recours
» qu'à nous? — Il est certain que nous
» partagerons avec elle ce que l'amou-
» reux François lui prodiguera, &
» cela ne consistera en guères moins
» que tout ce qu'il possede. Expérimen-
» tés dans les ruses de la cour, nous
» régnerons avec d'autant plus de sûreté,
» que nous régnerons despotiquement,
» & nous commanderons à Florence
» comme le fils de Périclès gouvernoit
» jadis la Grèce; avec cette différence
» que nous saurons mieux profiter de
» notre avantage que ce jeune homme. »

Je fais mille excuses à mes Lecteurs qui pourroient trouver cette suite de réflexions de Mondragon trop ennuyeuse; son épouse ne la trouva pas telle, parce que cette affaire la regardoit elle-même de trop près. La pensée de gouverner, que nous autres hommes estimons tant, & qui est d'une valeur si inappréciable

chez les dames, étoit alors plus que suffisante pour faire oublier à cette femme hautaine sa noble extraction. Elle députa des émissaires pour s'informer de la situation de Bianca : elle en apprit aisément tout ce qui lui étoit nécessaire pour former son plan ; & bientôt elle ne desira plus que d'avoir l'occasion de parler à la mere de Bonaventuri.

Cette occasion se présenta bientôt. Elle fut informée que la vieille Bonaventuri avoit coutume de visiter tous le jours une certaine église ; le lendemain elle s'y fit conduire : elle y trouva cette bonne vielle, & se plaça à côté de cette bonne dévote. Lorsqu'elles eurent toutes deux achevé leur dévotion, (la bourgeoise, la sienne sincere & volontaire, & la dame de cour, la sienne simulée & intéressée) & qu'elles voulurent s'en retourner, la derniere offrit une place dans son carrosse à sa voisine, qu'elle avoit déja saluée très-amicalement

auparavant

auparavant, sous prétexte de la mettre à l'abri d'une pluie qui tomboit abondamment. L'on pense bien combien la bonne vieille fut surprise d'une si gracieuse proposition; cependant elle la refusa poliment; mais Mde. Mondragon l'assura avec tant de vérité qu'elle l'estimoit déjà depuis long-temps, tant pour la connoître de vue qu'à raison de sa grande piété, & réitéra son offre avec un ton si persuasif, que l'honnête-belle-mere de Bianca fut enfin contrainte de l'accepter, quoique seulement après mille excuses & inquiétudes fondées sur la crainte de l'incommoder, & que l'on ne blamât sa témérité.

Grands de la terre qui, par des raisons faciles à concevoir, supportez si impatiemment les satyres, il n'en est point à mon avis de plus sanglante, que cette joie que les gens du commun ressentent lorsque vous daignez quelquefois traiter les prétendus gens du commun avec

condescendance, même seulement avec humanité . . . . . Insensés qui tirez même alors vanité de la louange obtenue! L'on ne s'étonne que des événemens extraordinaires, & vous vous réjouissez des acclamations de joie que l'on montre, parce que vous vous êtes montrés une fois humains pendant votre vie?. Il ne vous en coûte souvent qu'une parole, qu'un regard, pour vous faire aimer, même pour vous faire adorer; & vous osez encore vous plaindre sans rougir, de la haine qui souvent a coutume de vous persécuter?

La mere de Bonaventuri éprouva aussi alors que cette digression, (dont une grande partie de mes lecteurs ne me saura vraisemblablement pas gré,) étoit néanmoins très-fondée. Que n'auroit pas fait cette pauvre femme pour témoigner toute l'étendue de sa reconnoissance! Avoir été assise à côté d'une Dame de la Cour, dans un carrosse si bien doré! Avoir été honorée

d'un entretien si amical! Hélas! c'étoit pour elle beaucoup plus de félicité qu'elle ne devoit maintefois en espérer dans certains momens de cette vie calamiteuse.

Madame Mondragon sut bientôt faire tomber le discours sur l'article qu'elle desiroit. Elle demanda qui étoit l'aimable jeune homme qui l'accompagnoit quelque fois en allant & en s'en retournant de l'église? Elle fit jaser la vieille pour combler de louanges son cher fils unique, & elle l'écouta long-temps avec une attention qui annonçoit qu'elle prenoit part à la moindre minutie.

« Hélas! commença-t'elle enfin à « insinuer, je suis toujours enchantée, » lorsque je remarque que l'ame d'un » humain est remplie par la nature créa» trice de ce qu'elle a promis d'accom» plir dans sa physionomie! Celle de ce » jeune homme me plaisoit déja depuis » long-temps; j'ai d'autant plus de » satisfaction pour ce que j'entens, qu'il

» rend une si brave femme heureuse!...
» Avec ses talens & sa figure, votre
« fils ne peut manquer d'obtenir quelque
» bon emploi ; & il doit du moins faire
» une très-vive impression sur notre
» sexe. »

LA MERE (*en souriant.*)

Hi! hi! hi! Je vous demande pardon, votre Excellence. — Quand même la chose seroit ainsi, à quoi cela serviroit-il ?

Mme. MONDRAGON.

Pourquoi pas ? Mille jeunes hommes ont déja fait leur fortune par des mariages avantageux : pourquoi votre fils n'espéreroit pas un pareil sort ?

LA MERE (*en haussant les épaules d'une maniere non équivoque.*

Sans doute, sans doute. Juste ciel! autrefois je pensois aussi quelquefois comme vous. Si seulement les loix de

l'église & celle de Florence ne défendoient d'avoir pas deux femmes en même-temps.

M.me MONDRAGON.

Ha! Oui? Il est déja marié?

LA MERE.

Malheureusement.

Mme. MONDRAGON.

Pourquoi malheureusement? J'espere qu'un si brave jeune homme aura aussi fait un choix prudent. Qui a-t'il épousé?

LA MERE.

Une Vénitienne. Si la beauté, une naissance distinguée & un cœur d'ange faisoient toute la félicité du mariage, votre Excellence, en ce cas mon fils seroit le plus heureux des hommes; mais malheusement ces trois articles étoient aussi la dot entiere de ma bru.

Mme. MONDRAGON.

Avec votre permiſſion, bonne mere, il me ſemble qu'une pareille dot eſt auſſi deſirable qu'elle eſt rare.

LA MERE.

Sans contredit! Votre Excellence a raiſon. Mais hélas! la beauté & la vertu abſolument nues, ne forment qu'un léger habit d'été, qu'on eſt obligé de porter pendant la rigueur de l'hiver : quand même il feroit encore plus beau, encore plus brillant, il eſt incommode parce que l'on gêle de froid deſſous.

Mme. MONDRAGON.

Mais comment s'arrange-t'elle dans ſa poſition actuelle? — Ordinairement une main blanche & délicate évite volontiers le travail.

LA MERE

Non, votre Excellence, cela pas ; je vous jure qu'elle ne le fait pas ; & c'est justement là la raison pour laquelle je pleure souvent amérement. Une plus grande soumission, une plus prompte célérité pour faire tout ce que je lui dis, ou témoigner seulement desirer qu'elle fasse, est absolument impossible. Elle n'a encore jamais manqué de bonne volonté pour aucun ouvrage, & aussi très-rarement de forces. Elle se couche seulement à minuit, & elle se lève avec le soleil ; elle me rend moi-même souvent oisive contre mon gré ; & je vous assure que le cœur me saigne, lorsque je vois que, malgré tout cela elle ne se permet jamais le moindre soupir . . . . Vous le savez, grand Dieu ! je passerois volontiers ma vie dans les soucis & la misere, si seulement je pouvais mourir dans l'aisance & la tranquillité, &

laisser mes enfans dans un certain bien-être.

Mme. MONDRAGON.

Votre souhait s'accomplira infailliblement.

LA MERE (*branlant la tête.*)

Hélas ! il est impossible ! Notre grande pauvreté . . . . .

Mme. MONDRAGON (*en la prenant par la main.*)

Finira peut-être bientôt, brave mere ! Votre courage & votre narration sans artifice, m'ont vivement touchée.— Autant j'avois envie autrefois de vous connoître personnellement, autant je desire présentement de voir & de parler à votre charmante fille.—Nous sommes riches ; mon époux possede la faveur & la confiance d'un Prince, dont l'indigence ne quitta jamais le trône qu'avec

des larmes de joie & les mains pleines. Si, comme je n'en doute nullement, je trouve l'épouſe de votre fils telle que vous me l'avez dépeinte; ſi je trouve ce fils digne de ſa mere, je ferai alors pour votre famille tout ce que je pourrai faire effectuer chez le Prince par mon mari. En ce cas, l'on emploira peut-être votre fils dans des affaires qui ſeront plus convenables à ſes deſirs & à ſes talens, ou je ferai en ſorte que votre bru ſoit employée à la cour de la Grande-Ducheſſe, & en un mot, que votre indigence actuelle ſoit ſous peu de temps changée en abondance & en eſtime.

LA MERE (*qui veut lui baiſer la main.*)

O! quelle bonté de cœur....

Mme. MONDRAGON.

Non pas. Je ſens trop vivement le devoir de mon état pour ne pas vouloir

jouir de la ſeule prérogative, celle de prendre ſoin du bien être de mes pauvres & honnêtes citoyens. Une larme répandue par eſprit de reconnoiſſance, me flatte davantage que d'aſſiſter à un ſuperbe bal, où l'on fixe mes bijoux avec des yeux d'envie. Envoyez demain votre bru chez moi., & laiſſez moi, & la divine providence, le ſoin du reſte.

LA MERE.

Votre Excellence voudra bien me pardonner ſi je prends la liberté de lui expoſer franchement encore un doute.— Autant votre bonté infinie ſurpaſſe notre mérite ainſi que mon eſpérance, autant je crains cependant d'avoir beaucoup de peine à engager ma bru à faire cette démarche, du moins pour demain. Depuis ſon arrivée dans notre maiſon, elle n'en eſt pas encore ſortie, & . . . . hélas! elle n'a malheureuſement que trop de raiſons pour cela : elle n'a d'autre habillement

que celui qu'elle a présentement sur son corps ; & je vous avoue franchement que cet habit, d'une mauvaise étoffe, est le mien des Dimanches. Delà vous pouvez aisément conclure vous-même de nos autres facultés. — D'ailleurs elle idolâtre tellement son mari que, sans son consentement, il sera difficile de la....

Mme. MONDRAGON. (*Souriant.*)

Ha ! ha ! Il est facile de remédier à ces difficultés. — Comment un homme raisonnable pourroit-il s'opposer à son propre bonheur ? Quant à ce qui regarde les habillemens, j'en ai une provision de toutes especes, ainsi je pourvoirai à son besoin. — De quelle taille est votre fille ?

LA MERE.

Sa taille ne différe pas de beaucoup de celle de votre Excellence.

de profiter d'une rencontre aussi favorable

Cette exhortation ainsi que les craintes de cette bonne mere, n'étoient pas déplacées; car Bianca, non moins surprise que les autres auditeurs de ce qu'elle venoit d'entendre, fut cependant long-temps irrésolue sur ce qu'elle devoit faire. Les perquisitions de son pere ainsi que leurs dangereuses suites, ne lui étoient pas inconnues, c'est pour cela qu'elle desiroit depuis long-temps obtenir une sauve-garde du Grand-Duc, sans qu'elle eusse jusqu'alors osé espérer l'occasion de la solliciter. Cet heureux moment se présentoit alors de lui-même; & la route pour arriver jusqu'au trône du Souverain lui paroissoit ouverte. — Mais la réflexion survenoit: « Si tout ceci étoit un piége? » Si Mondragon étoit un ami de ton » pere, & si cette visite étoit un motif » pour t'arrêter? » Mille craintes lui venoient subitement à l'idée. L'ame humaine naturellement plus inclinée à

toute sa famille (que l'aspect du carrosse superbement doré, qui venoit d'arrêter devant leur maison, n'avoit sans cela pas peu surpris) s'assembla autour d'elle & lui fit en quelques secondes plus de questions que la pauvre vieille ne pouvoit en éclaircir, parce qu'elle étoit retenue par des craintes intérieures, & aussi par le peu de laconisme qu'elle mettoit dans ses réponses.

Enfin elle reprit haleine & recouvra la parole. La joie avec laquelle les compagnons de Colomb publierent leurs découvertes dans la moitié de l'Europe, à leur retour du Nouveau-Monde, n'étoit assurément pas plus grande que celle avec laquelle cette bonne femme crédule raconta l'aventure de cette mémorable matinée. Elle n'omit pas la moindre parole, pas le plus petit geste de son Excellence madame Mondragon, & elle termina son discours par exhorter sérieusement sa bru à ne pas négliger

amusent infiniment pendant qu'on les prononce & qu'on les écoute, & qui sont cependant ennuyeuses lorsqu'on les lit couchées sur le papier. — Il suffit de dire que l'Espagnole convint secretement que Bianca étoit une des plus belles créatures de son sexe; qu'elle trouva sa conversation aussi séduisante que sa figure; qu'elle avoit de la peine à concevoir d'où elle, fille d'un simple négociant, pouvoit avoir acquis ce ton, ce bon goût, & qu'elle lui promit enfin, avec plus de sincérité que l'on n'en trouve pour d'ordinaire dans les promesses des courtisans, de lui rendre dans la suite tous les services que son amitié lui dictoit en sa faveur.

Cette promesse lui acquit toute la confiance de Bianca, qui étoit de bonne foi.

« Quand ma langue; dit-elle, seroit » douée d'une éloquence dix fois plus » énergique qu'elle n'est, je ne pour-

» rois néanmoins exprimer les sentimens
» qui pénètrent mon ame, à raison des
» offres gracieuses de votre Excellence.
» Jusqu'ici je ne connois qu'un seul cas
» où je souhaite d'en faire usage & d'im-
» plorer vos bontés. »

LA MERE (*à part.*)

Dieu me fasse miséricorde ! quelle modération ! Je connois au moins douze circonstances de cette nature.

Mme. MONDRAGON.

Seulement un seul cas ? Pourquoi ne l'articulez-vous pas sur le champ, ma chère amie ? Je suis plus empressée de vous accorder votre demande que vous ne l'êtes à l'exposer.

BIANCA.

Heureuse par l'amour de mon époux, heureuse dans mon état obscur où, jusqu'ici, le nécessaire ne m'a encore jamais

manqué, je n'ai qu'une ſeule inquiétude, & je déſirerois de pouvoir l'expoſer à mon Souverain par la voie d'une ſupplique que je lui remettrois en mains propres.....Une parole, un trait de plume de ſa part me rendra la plus heureuſe de mon ſexe.

Mme. MONDRAGON.

Réellement? — Cependant votre mere ſe plaignit dernierement de l'indigence qui régnoit dans votre ménage, ainſi que des viles occupations auxquelles vous étiez ſouvent obligée de vous livrer.

BIANCA.

Ma mere s'en eſt plainte?

LA MERE.

Oui ſans doute, ma fille. Que ſert-il de feindre? .... la diſſimulation...

BIANCA (*l'interrompant.*)

Je ne diſſimule point. La richeſſe du

contentement, n'eſt ſouvent qu'une opulence imaginaire, & c'eſt ſouvent la plus eſtimable des richeſſes. Mon ſort actuel . . . . . (*La porte de l'appartement s'ouvre.*)

Mme. MONDRAGON.

Ha! mon cher époux! Je ſuis bien aiſe; en vérité je ſuis enchantée!

MONDRAGON (*en entrant.*)

Pardon, ſi je viens vous interrompre.

Mme. MONDRAGON.

Non, mon ami! vous ne pouviez venir plus à propos, car j'avois juſtement beſoin de vous . . . . Vous voyez ici (*en lui préſentant Bianca*) une des plus aimables perſonnes de mon ſexe, ainſi que ſa digne mere, depuis peu l'une & l'autre mes amies, & qui me ſont très-cheres.

MONDRAGON (*ſouriant.*)

Quand bien la nouveauté ne ſeroit pas une recommandation ſi avantageuſe pour gagner la bienveillance des dames, j'aurois néanmoins préſumé & approuvé la préférence que vous accordez à ces dames, dès le moment que je les ai vues. (*A Bianca en la ſaluant poliment.*) J'ai eu ci-devant aſſez de vanité pour me perſuader que je connoiſſois toutes les beautés de Florence; je vois à ma confuſion que je me ſuis groſſiérement trompé. — Oſerois-je vous prier de m'apprendre votre nom, charmante Dame?

BIANCA (*les yeux baiſſés & en changeant de couleur.*)

Martella Bonaventuri.

MONDRAGON.

Je diſputois hier avec un anglois

pour ſavoir ſi ſon pays ou le nôtre produit les plus grandes beautés en femmes? — Combien j'ai de regret qu'il ſoit parti ce matin ! Un regard de vôtre part, votre figure auroit décidé notre querelle, & j'aurois été le vainqueur.

BIANCA.

Votre Excellence, ma confuſion.... la connoiſſance de moi-même... Pardonnez-moi, ſi malgré ma baſſe condition j'oſe vous ſupplier de me faire grace de votre flateuſe raillerie.

Mme. MONDRAGON.

Raillerie? Non certainement, ma chère étrangere; mon époux ne vous flatte aucunement, il dit vrai. Malgré ma ſincère amitié pour vous, il y a dix ans que je me ſerois bien donné de garde de recevoir la viſite de mon mari en votre préſence.

MONDRAGON.

Je ſuis trop ami de la vérité pour ne pas convenir que votre précaution n'auroit pas été déplacée..... Etrangere, avez-vous dit, madame? — (*A Bianca.*) Etes-vous donc étrangere, ma charmante dame?

BIANCA.

Je ſuis native de Veniſe; mais depuis mon mariage, je ſuis la très-humble & très-ſoumiſe ſujette de S. A. S. le Grand-Duc de Florence.

Mme MONDRAGON.

Vous avez raiſon de m'en faire ſouvenir. (*A ſon époux.*) Cher ami, notre amie deſire d'avoir la permiſſion de préſenter une ſupplique au Grand-Duc; pour cet effet, je lui ai promis de l'aider de toutes mes forces, & je

ne doute pas qu'elle ne puiſſe également compter ſur votre protection.

MONDRAGON.

Très-volontiers ! Il n'y a point d'exemple que les Graces aient jamais eſſuyé un refus. Je m'offre de vous ſeconder de tout mon crédit, & cela, non-ſeulement parce que vous le méritez à tout égard, mais parce que je ſuis auſſi perſuadé d'avance (*d'un ton ſignificatif*) que votre expoſé ne déplaira point à S. A. ſéréniſſime.

BIANCA.

Je vois bien préſentement que jamais Prince ne reſſemblera peut-être jamais tant que le nôtre à la Divinité même, qui emploie les anges pour accomplir ſa volonté. — Mais cette bonté, non-méritée, me trouble tellement.....

MONDRAGON.

Vous avez tort. — A la place de toutes

ces actions de graces, dites-moi naïvement, ma chere dame, pour quel sujet dois-je supplier S. A. S. en votre faveur ?

BIANCA.

Pour quel sujet ? — Pourquoi ? — En vérité cette question toute équitable.... (*Prenant courage.*) Pardonnez-moi, monseigneur, si j'ose, quoique profondément pénétrée de reconnoissance pour votre bienveillance, vous avouer sans déguisement que ma peine ne peut uniquement être déclarée qu'à S. A. S. même, sans témoins & de ma propre bouche. — Quoique votre grandeur d'ame me soit garant de la pureté de vos promesses, ce que je desire est l'unique secret que je suis forcée de cacher, même aux hommes qui font le plus d'honneur à l'humanité, excepté à mon Souverain ; ainsi toute la grace que j'ai à demander

à

à S. A. S. est qu'elle daigne m'accorder une audience.

MONDRAGON.

Elle vous sera accordée. Une pareille méfiance de la part de toute autre personne me choqueroit & m'affligeroit, sur-tout en toute autre bouche ; elle ne diminuera cependant en aucune maniere mon zele & mon empressement à vous obliger. Après demain au plus tard, à cette heure, vous aurez déjà eu votre audience ; je vous le garantis sur ma tête & sur ma vie. — (*Avec une mine riante & mystérieuse*,) & peut-être qu'à l'avenir le rôle de prier & d'exaucer changera entre nous ?

BIANCA. (*Perplexe.*)

— Monseigneur, cette phrase obscure....

MONDRAGON.

Sera bientôt éclaircie, belle Bona-

venturi. (*Regardant à sa montre.*) Mes occupations m'appellent à présent. Elles ne m'ont peut-être jamais été plus à charge, mais il faut obéir. Portez-vous bien, charmante Dame ! (*Il part en lui faisant honnêtement la révérence.*)

BIANCA. (*Qui s'asseoit pour un moment, & qui se couvre le visage avec sa main.*)

Peu s'en faut que je ne regarde tout ceci comme un agréable rêve.

LA MERE. (*Lui frappant familiérement sur l'épaule.*)

Non, ma chere fille, cela ne se peut! Nous sommes éveillées ! Si cela devoit être une chimere, juste Dieu ! Je perdrois alors réellement toute ton amitié pour t'avoir engagée à cette démarche. — Mais il est tems de prendre congé de votre Excellence.

Mme. MONDRAGON.

Vous en retourner déjà, bonne mere ; vous en retourner pour revenir bientôt. Je n'aime point les complimens, quoique ma patrie soit d'ailleurs réputée pour être un pays à cérémonies. — Mais avant que vous preniez congé, il faut que je vous fasse encore voir une partie de ce Palais, de mes jardins, & des différens morceaux qui se trouvent dans l'un & l'autre. Peut-être que quelques-uns seront de votre goût.

BIANCA.

Je n'en doute pas, pourvu.....

Mme. MONDRAGON, (*L'interrompant avec un empressement adopté.*)

Je comprends ! — Vous craignez que l'âge de votre bonne mere ne lui occasionne un peu de lassitude. C'est justement pour la même raison que je vous

lois la prier de nous attendre ici. On va aussi-tôt lui servir quelques rafraîchissemens.

LA MERE.

N'en faites rien, votre Excellence! — Dieu soit loué! je suis encore . . . .

Mme. MONDRAGON.

Non, non, point de contrainte! Sous un petit quart-d'heure nous reviendrons vous rejoindre. (*Elle prend Bianca brusquement, & elle part avec elle.*)

En pareilles occasions, l'absence de la bonne vieille Bonaventuri étoit nécessaire, malgré sa grande envie de tout examiner. — La rusée Espagnole conduisit Bianca à travers une enfilade d'appartemens, tous plus magnifiques les uns que les autres. L'on voudra bien me dispenser de rapporter ici, & les fanfaronnades de madame de Mondra-

gon même, & l'admiration que lui témoigna Bianca, par un pur effet de complaisance. Bref, celle-ci vit, sans contredit, plusieurs choses d'une rare beauté; elle jugea de toutes avec connoissance, elle savoit les louer & les apprécier avec une grande justesse d'esprit.

Mme. MONDRAGON. (*Après l'avoir long-tems promenée.*)

Votre applaudissement me flatte infiniment; la maniere avec laquelle vous jugez des choses, décele la connoissance, & la plupart des objets que nous avons vus jusqu'à présent, sont de mon invention personnelle. — J'ai cependant imité la plus grande partie des Poëtes & des Orateurs, j'ai réservé le plus essenciel pour la fin. Toutes les pieces que nous avons parcourues coûtent ensemble à peine autant que ce cabinet seul. (*Elle ouvre la porte d'un superbe cabinet.*)

Ceci sera l'appartement de la nuit nuptiale de mon fils unique, au retour de ses voyages, lorsqu'il aura épousé la proche parente de notre gracieux Souverain. Aussi y ai-je déposé tout ce que j'ai de cher & de précieux. (*Elle ouvre une très-belle armoire.*) Examinez ces bijoux ! Je ne crois pas trop dire lorsque je me vante que plusieurs princesses seroient embarrassées d'en montrer d'aussi beaux.

BIANCA.

Il est de même certain que plusieurs Princesses seroient moins dignes d'une pareille possession.

Mme. MONDRAGON.

Flatteuse! — Mais attendez moi un moment ; je vais chercher quelques habillemens d'une toute nouvelle mode, afin que vous puissiez voir lequel vous croirez être le plus avantageux pour ma

taille. — Pour vous désennuyer, amusez-vous en attendant à faire choix d'un souvenir dans cette armoire. Celui de ces bijoux qui vous plaira le plus, est destiné à vous rappeller mon amitié. (*Elle sort avec précipitation.*)

BIANCA (*Qui la suivit de vue pendant un instant.*)

Quelle singularité ! Que dois-je augurer d'une condescendance si extraordinaire, de ces offres obligeantes, de ces flatteries, enfin de tant de bontés ? — Une Dame du grand monde, & cette manière d'agir ? Cela est inoui ! — Désintéressemens, humanité & amitié, de toute éternité si rares chez les courtisans; seroit-il possible que vous vous fussiez si fort égarés ? Est-il possible que je puisse m'y fier ? (*Une courte pause.*)

Et cependant, quel avantage pourroit-elle espérer de nous ? De nous nécessiteux ? De cette extrême indigence ? —

(En jettant un coup-d'œil sur les joyaux.) Pauvre Excellence, penses-tu peut-être que l'aspect de semblables choses précieuses me soit tout-à-fait si inconnu ? Que je doive m'en amuser comme un enfant avec une petite pierre bariolée qu'il n'a encore jamais vue ? Hélas ! il fut un tems, où — *(La douleur l'interrompt pendant une minute.)*. La maison de Capello avoit aussi . . . . , *(Elle est saisie de crainte par un bruit qu'elle entend derriere elle.)* Ha ! qu'est-ce — *(En se retournant elle apperçoit le Grand-Duc qui entre dans le cabinet par une porte dérobée.)* Grand Dieu ! Que vois-je ?

LE GRAND-DUC. *(D'un air très-gracieux.)*

Une personne qui n'avoit assurément pas l'intention de vous épouvanter.

BIANCA. *(Embarrassée.)*

C'est lui ! C'est lui-même ! — Hélas !

je m'apperçois présentement où je suis. — (*Se jettant à ses genoux.*) Votre Altesse Sérénissime . . . .

Le Grand-Duc. (*Voulant la relever avec douceur.*

Levez-vous, je vous prie ?

Bianca. (*Restante à ses pieds.*)

Non ! je n'en ferai rien avant que vous m'ayez entendue, avant que vous ayez accordé ma demande. — Me voici aux pieds d'un Souverain, qui gouverne plusieurs milliers de sujets, mais qu'encore beaucoup plus de milliers aiment & honorent. Grand Prince, ne m'enviez pas le bonheur, à moi qui suis votre sujette, de pouvoir joindre ma voix à la voix publique, pour chanter votre gloire. Cette apparition subite, le lieu où je me trouve en ce moment, les circonstances antérieures à tout ceci, l'invitation qui m'a attirée ici, la vue de

Votre Altesse Sérénissime. — Grand Prince, je crains d'avouer ce qui m'inquiete d'après tout cela. —

LE GRAND-DUC. (*En souriant.*)

Quelle est donc votre inquiétude ?

BIANCA.

Ce que j'ai honte de nommer; ce qui me rend peut-être déjà coupable pour l'avoir seulement pensé. — (*A plus haute voix.*) Cependant non! Non je n'ai rien à craindre! Une malheureuse destinée m'a privée de mon état, de mes biens, de mes amis, de mes parens, de ma patrie, de tout; en un mot de tout, à la réserve de mon honneur. Vous seul, mon Prince, & l'amour que m'accorde mon époux, non sans que je l'aie en quelque façon mérité, faites toute ma richesse actuelle; aussi ne troquerois-je point ce cher époux contre un sceptre, ni contre la pourpre. —

Pere de votre peuple, le plus gracieux de ceux auxquels l'Etre suprême a accordé un sceptre, & ce qui est plus rare encore, un cœur digne de ce trône; je vous conjure maintenant par ce même Etre suprême, de prendre sous votre sauve-garde ce même & unique trésor qui m'est resté! Veiller au bonheur des sujets, protéger la foible innocence, sont sans contredit, deux des principaux devoirs d'un Souverain. Qu'y a-t-il de plus foible qu'une femme? Qu'y a-t-il de plus délicat que sa bonne réputation?

LE GRAND DUC. (*En la relevant.*)

Levez-vous, ne craignez rien noble & charmante Dame, levez-vous, si vous voulez que je réponde à votre priere. — Je ne suis pas venu ici pour le ternir, au contraire c'est pour lui faire hommage, quelqu'aient été les vues qui m'ont conduit, vos paroles auroient pénétré mon ame, & détourné ma volonté même de

plus noir projet. — (*Prenant Bianca par la main ; pleine d'inquiétudes elle regarde vers la porte.*) Tranquillisez-vous, Madame, tranquillisez-vous ! Essuyez ces larmes ! Chacune que ces beaux yeux répandroient, seroit capable de me mettre au désespoir. Je vous ai donné ma parole de prince, je me flatte que cette parole est irréprochable & sacrée.

BIANCA.

Oui, certes ! sacrée comme les paroles d'une puissance céleste. Mais la vertu d'une épouse ne doit pas se borner à chercher seulement à éviter le crime, elle doit même aussi en éviter le soupçon. C'est pour cela que Votre Altesse Sérénissime permettra....

LE GRAND-DUC. (*En lui barrant le chemin.*)

Non, encore un moment ! la compassion sur la malheureuse position, non

méritée, dans laquelle se trouvent vos affaires & votre fortune, d'après ce que m'en a rapporté Mondragon, m'a invité à me transporter ici. Je voulois voir & entendre par moi-même ; présentement j'en ai assez attendu & vu, pour m'offrir d'être votre plus zélé protecteur. — (*En souriant.*) Vous savez que je peux quelque chose à Florence. Il ne dépend que de vous de faire à l'avenir usage de ce pouvoir. Vous pouvez d'avance être assurée que ma conduite à votre égard, tant en raison de la bienveillance, que de la décence, sera en tout tems invariable ; j'y mets une seule condition, celle de me permettre — de vous aimer.

BIANCA. (*En se retirant.*)

De m'aimer ! Mes sens me trompent-ils, ou Votre Altesse Sérénissime a-t-elle oublié à qui elle parle, & ce qu'elle est ? — Un Prince, issu du sang le plus

noble, époux de la fille d'un Roi? Et moi qui suis peut-être la plus indigente créature de tous les états? Moi, qui ai même emprunté ces habits médiocres, qui sont encore beaucoup trop précieux, à raison de ma pauvreté & de la bassesse de mon état.

LE GRAND-DUC.

Qu'importe la condition, dès qu'il s'agit d'amour? N'est-ce pas la seule passion, qui, au-dessus de toutes les querelles d'extraction & de dignité, ne s'embarrasse uniquement que du prix de ce qu'il trouve de son goût, sans faire attention à l'endroit où il l'a découvert? L'amour en cela n'est-il pas d'accord avec l'Etre suprême, devant le trône duquel le gentilhomme & le paysan, le roi & l'esclave, ont un prix égal? — Loin d'ici l'orgueil avec tous ces sophismes! A quoi me sert le superflu, sinon pour le placer là où il le

trouve des privations non méritées ? Une seule parole satisfaisante de votre bouche, charmante Dame ; & je métamorphoserai cette grande pauvreté, cette prétendue bassesse de condition, en splendeur & en richesses. Les Comtes baiseront les bords de vos habits ; ce que l'art, ce que la magnificence & l'industrie peuvent fournir, sera à vos pieds, l'or & les bijoux....

BIANCA (*L'interrompant.*)

Juste Ciel ! Grand Dieu ! Quel langage faut-il que j'entende ! Il ne manquoit plus que cela pour combler ma coupe d'amertume. Non, Monseigneur, je n'ai aucune réponse à faire à toutes ces offres. Le moindre remerciement seroit déjà un crime, qui violeroit mes devoirs. Et l'acceptation de pareils sentimens ? Non, Prince, cela est impossible ! Malgré toute vôtre puissance, vous n'aurez jamais le pouvoir de

me faire renoncer à la vertu. Cette ville opuleute, tous vos états, même l'europe entiere, ne sauroient faire taire ma conscience, ne sauroient corrompre cette vertu. — J'ai un époux, que j'ai choisi moi-même, auquel j'ai juré une fidélité éternelle, je tiendrai mon serment au péril de ma vie. Son cœur fait toute ma richesse; quoique j'ignore le cas qu'il fait du mien, je ne le partagerai cependant jamais entre lui & un autre. Vous-même, mon Prince, — vous-même, quoique vous soyez le plus bel homme.....

LE GRAND-DUC.

Vous me flattez, Madame!

BIANCA.

Ma situation présente m'interdiroit les flatteries, & mon cœur encore beaucoup plus; mais ce que j'ai dit est la vérité, & je le répete. Vous-même, mon Prince, quoique vous soyez le plus

bel homme que j'ai jamais vu, l'amour de mon sexe entier ne pourroit vous manquer, même sans trône : mais que le Ciel fasse plutôt découler une pluie de flamme sur ma tête! Puisse le sort ingénieux plutôt inventer de nouvelles tortures contre moi, que de me procurer jamais la fortune même la plus brillante aux dépens de mes sermens.

LE GRAND-DUC.

Malgré cela, vous ne sauriez m'empêcher de continuer à vous aimer! — Si le véritable amour est fondé sur la vénération des vertus de l'objet aimé, où trouverois-je de plus grands motifs pour cette puissante inclination, que chez vous? Dans ce cas qu'auroit été capable d'allumer plus vivement ma tendresse, que notre entretien de ce jour? — La suite déposera que je n'ai pas aspiré à votre cœur aux dépens de votre vertu; elle prouvera avec quelle sincérité j'ai pris part

à votre bonheur & à votre tranquillité. Vous-même un jour me rendrez plus de justice, lorsque votre fausse opinion sera dissipée ! Calmez votre trouble ! Et pardonnez-moi, je vous prie, cette surprise ! Il est inutile que je vous prévienne qu'elle pourroit bien ne pas vous affliger à l'avenir. L'on ne se décide point aisément à occasionner la moindre peine à celle avec qui l'on partageroit volontiers tout ce qu'on possede, & pour qui on exposeroit même sa vie. (*Il sort en faisant la révérence.*)

BIANCA. (*Seule.*)

Je vous rends mille actions de grace, Vierge sainte, de ce que mes sens m'ont plus servi fidélement que je ne le présumois, en me conservant la présence d'esprit ! De ce que je ne suis pas tombée en défaillance, lorsque j'ai développé l'énigme ! — (*Une courte pause.*) Voilà ; c'est donc là le motif de cette amitié

que je ne pouvois concevoir? C'est donc là le mystere que renfermoient les paroles obscures de cet infâme courtisan, lorsqu'il parloit du changement de tour pour demander & accorder? (*Se jettant à genoux les mains croisées.*) Divine providence, seroit-il possible que tu haïsses comme les humains haïssent? Quand bien cela seroit, que t'ai-je fait moi, pauvre malheureuse, pour devenir l'objet de ta haine? (*Se levant brusquement.*) Ha, je les sens à présent, pauvre pere que j'offensai; je les sens les suites de cette terrible malédiction, que tu as vraisemblablement prononcée contre ton enfant fugitif! Mais si tu savois combien involontairement je les ressens; si tu savois combien sincérement je suis repentante aujourd'hui, tu révoquerois cette malédiction, qui ne s'est que trop réalisée. — (*Refléchissant pendant quelques secondes.*) Une terrible tentation! (*D'un ton ferme & résolu.*) Mais non;

non ! que la fidélité conjugale me ſoit ſacrée ! plus ſacrée que ne m'a été le devoir filial ! — L'amour triomphe ſi aiſément de tout autre ſentiment : ni l'ambition, ni la vanité, n'auront la ſupériorité ſur la vertu. — La fille du Sénateur Capello a pu épouſer un pauvre jeune homme ; mais elle ne ſera jamais la concubine d'un Prince ! Qu'il achete des proſtituées pour cette brillante infamie, leurs veines ne renferment pas un ſi noble ſang que celui qui bat dans les miennes ! — (*Elle entend du bruit.*) Ha ! Qui vient.... S'il rêve.... Non, c'eſt elle ! C'eſt elle même, cette femme vile, trop âgée pour pécher elle-même ! mais aſſez jeune pour favoriſer les péchés d'autrui.

(*Madame Mondragon entre.*)

Mme. MONDRAGON.

Pardonnez, ma chere, ſi j'ai tant.....

Mais qu'avez-vous ? Vous êtes ſi pâle, ſi conſternée. — Seriez-vous malade ?

BIANCA. (*D'un ton froid & ironique.*)

Non pas ! je ſuis ſeulement un peu confuſe. Vraiment je ſuis encore ſi novice pour m'entretenir avec des têtes couronnées, que....

Mme. MONDRAGON. (*L'interrompant avec un air d'étonnement.*)

Comment ? Que dites-vous ? Son Alteſſe Séréniſſime eſt-elle venue dans cet appartement ?

BIANCA. (*D'un air de mécontentement encore plus viſible.*)

Il eſt certaines queſtions, Madame, dont on ſait la réponſe avant qu'on les faſſe.

Mme. MONDRAGON. (*D'un ton aſſez tranquille.*)

Au moins, ſi le Prince eſt venu ici,

cela ne doit pas vous paroître étrange. Dans la conversation avec mon époux, plus ami que Souverain, connoissant le plus petit recoin de notre hôtel, François a la coutume de nous venir rendre visite chez nous, sans le moindre cortége; il m'a déjà souvent surpris à l'improviste dans ce même cabinet, dans des momens que je m'y trouvois avec mes amies. — C'est une habitude, dont j'aurois, sans doute, dû vous prévenir.

BIANCA. (*Du même air qu'auparavant.*)

Sans contredit! car on auroit de la peine à deviner une habitude de cette nature; quant à moi, elle m'a paru fort extraordinaire, pour ne pas dire incroyable.

Mde. MONDRAGON.

Au reste, qu'importe une surprise de sa part, & un peu de timidité de la vôtre

à l'aspect d'un prince, qui est accoutumé d'agir en philantrope avec tous ceux qu'il rencontre ! — Avez-vous profité de ce moment pour lui exposer votre peine?

BIANCA.

Non certainement !

Mme. MONDRAGON.

C'est dommage ! l'occasion étoit si favorable. Au reste, il ne dépend que de vous de fixer le jour auquel vous voudrez le voir & lui parler. — (*Une courte pause ; pendant laquelle elle veut cacher son embarras.*) Est-il arrivé aussi-tôt que vous avez été seule ?

BIANCA.

Au même instant, comme si cela avoit été concerté ; à peine trois minutes après votre départ.

Mme. MONDRAGON.

Et pendant le laps de ces trois minutes

aviez-vous eu soin de vous choisir un de ces bijoux? (*En se mettant en devoir de les replacer dans l'armoire.*)

BIANCA. (*En s'excusant avec un regard de mépris.*)

Qu'aurois-je pu me choisir ici? Qu'aurois-je pu seulement désirer? Dans ce moment je ne vois rien dans tout cet appartement qui ne me paroisse faux & trompeur.—Je vous fais mes adieux, Madame; il est tems de rejoindre ma mere.

Mde. MONDRAGON.

Votre mere? — Ha, je voulois justement vous dire qu'elle n'avoit pas voulu rester plus long-tems, & que je lui ai déjà donné mon carrosse.

BIANCA.

Charmante précaution! Avez-vous coutume d'agir souvent de la sorte en pareilles occasions? Pensiez-vous que je ferois

ferois encore plus long-tems compagnie au Grand-Duc dans ce joli cabinet? — Portez-vous bien ; vraiſemblablement je trouverai le chemin pour m'en retourner à pied.

Mme. MONDRAGON.

Ayez donc du moins un moment de patience. Dans deux minutes mon autre voiture ſera attelée.

BIANCA.

Le Grand-Duc pourroit en avoir beſoin pour s'en retourner. Souffrez que je parte. Je ſuis venue ici avec une eſtime illimitée ; il ſeroit ſuperflu de vous décrire celle que j'emporte. (*Elle part.*)

Mme. MONDRAGON.

Ha, ha, ha, voilà la femme bourgeoiſe au naturel ! encore auſſi chaſte & vertueuſe que lorſqu'elle alla pour la premiere fois dans une guérite de con-

ſeſſeur ! Mais patience, cette vertu s'amalgamera bientôt, comme l'or dans les monnoies, qui admet alors quelque alliàge. — Et malgré cela je crains que toute la nécromancie de la cour & du grand monde ne puiſſe faire que très-peu de choſe, ou rien du tout, de cette belle ſtatue.

Bianca trouva, à ſon arrivée, ſa mere qui s'épuiſoit de nouveau à faire le récit le plus intéreſſant de tout ce qu'elle avoit vu, entendu & mangé. A la vérité, Bonaventuri demanda avec une certaine inquiétude pourquoi ſon épouſe n'étoit pas revenue avec elle? Mais l'aſſurance, qu'elle alloit venir ſans retard; qu'elle vouloit ſeulement encore examiner, avec madame Mondragon, toutes les merveilleuſes beautés de ce ſuperbe Palais; & que cette Dame avoit promiſe de l'accompagner elle-même juſqu'ici dans ſon caroſſe, le tranquilliſa: & peu-

dant qu'ils étoient encore sur ce chapitre ; Bianca entra elle-même dans la chambre.

BONAVENTURI.

Hé bien, ma chere amie ?

LE PERE. (*Allant à sa rencontre.*)

Hé bien, ma chere fille ?

LA MERE. (*Au moment qu'elle entre.*)

Hé bien, ma fille ?

BONAVENTURI. (*En l'embrassant tendrement.*)

Comment les choses se sont-elles passées ?

LA MERE.

As-tu vu encore beaucoup de nouvelles curiosités depuis que nous nous sommes quittées.

BIANCA. (*En soupirant.*)

Plus que je n'aurois imaginé !

LA MERE.

Réellement ? Ho, ho !

BIANCA. (*En embrassant son époux.*)

O, mon cher ami ! ô, mon tout ! Fuyons le plûtôt possible. — Hélas ! une séparation éternelle dût-elle nous éloigner à jamais de nos chers parens. — Fuyons de ce pays, un plus long séjour ici pourroit devenir funeste à tous les deux.

BONAVENTURI. (*Epouvanté.*)

Quoi ? comment ? Bianca ! te comprendrai-je bien ? Qu'est-il arrivé ?

BIANCA.

Je l'ai vu, je lui ai parlé.

LA MERE.

De grace, à qui donc ? à qui donc ?

BIANCA.

Au Grand-Duc !

TOUS.

Au Grand-Duc ?

BONAVENTURI.

Ha ! & il t'a refusé un sauf-conduit ? — (*Bianca lui saute au col en sanglotant.*) N'est-il pas vrai ? Tu ne réponds pas ? — Tu l'affirmes par ton silence.

LA MERE. (*En joignant les mains.*)

Dieu tout-puissant ! qui se seroit attendu à une traverse de cette nature, d'après une aussi belle espérance ?

BONAVENTURI. (*En l'encourageant & en lui essuyant les yeux par de tendres embrassements.*)

Bianca, je t'en prie, ma divine, parle ! Pourquoi n'apprendrois-je pas aussi de ta charmante bouche la sentence que tu as entendu prononcer par un barbare ?

Pourquoi ne t'aiderai-je pas à supporter cette mortification ? — Tu persistes dans ton silence ? Cet accablement taciturne me tourmente doublement ; parle !

BIANCA. (*En sanglotant.*)

Je ne saurois ! cela ne te serviroit de rien ! — Sache que nous devons fuir ; & pour notre sûreté, & pour prolonger la félicité de notre union.

A ces paroles Bianca s'arracha des bras de Bonaventuri ; elle courut dans sa chambre, où elle se jetta sur son lit ; & l'ayant suivie, il la pressa en vain par de nouvelles questions, crainte de son tempérament violent & billeux, même peut-être qu'il ne conçut quelque soupçon ; — car l'espace de temps pendant lequel elle s'étoit trouvée seule dans le palais de Mondragon, ne laissoit pas que d'être considérable. — Elle s'étoit fermement proposée de ne dire mot, ni à son

mari, ni à qui que ce fut, de la déclaration d'amour que le Prince lui avoit faite : son époux ne pouvoit présumer autre chose, sinon qu'elle avoit sollicité le sauf-conduit en question, & qu'une réponse défavorable étoit la véritable cause de sa grande tristesse.

Il fit naturellement tout ce qui dépendoit de lui pour la consoler ; & justement il se berçoit du doux espoir d'y réussir au bout de quelques heures, lorsque sa mere entra dans la chambre avec beaucoup de précipitation. Elle lui fit part, avec un ton tenant de la peur & de la surprise, qu'il venoit d'entrer chez eux un Monsieur inconnu, mais superbement habillé, qui étoit envoyé de la part de Son Altesse Sérénissime, & qui soutenoit d'avoir nécessairement à lui parler.

Ils étoient déjà tous dans la persuasion que sa proposition ne pouvoit être relative qu'à une lettre-de-cachet : ainsi

ils l'allerent joindre en tremblant ; mais ils furent encore infiniment plus frappés lorsqu'ils entendirent de la bouche de ce Député, qui étoit un Cavalier de la Cour du Grand-Duc, le commencement de la déclaration suivante :

» Monsieur Pierre Bonaventuri, mon » gracieux Prince & Maître, le Grand-» Duc, a été si avantageusement informé » de votre capacité, de votre assiduité » & de votre connoissance de diverses » langues étrangeres, qu'il a cru être » de son équité de ne pas laisser toutes ces » rares qualités dans l'inaction, d'autant » plus, qu'attentif à se faire rendre compte » des talents particuliers de chacun de ses » Sujets, il se fait un devoir de placer » les plus méritants : ayant besoin d'un » Secrétaire pour tenir la correspondance » avec la Cour de France, il vous a » nommé à cet emploi. «

BONAVENTURI. (*Plein de surprise, il recule quelques pas en arriere.*)

Comment ? qui ? moi ?

LE CAVALIER.

Oui, Monsieur, vous-même. — En attendant, il a fixé vos appointements à quinze cents sequins par an ; & j'espere que vous saurez convenablement apprécier cette faveur extraordinaire, qui vraisemblablement n'est que l'avant-coureur d'une charge beaucoup plus considérable, dont vous ne pouvez manquer d'être pourvu sous peu.

BIANCA. (*En elle-même.*)

Ha ! le rusé voluptueux ! Mais j'en fais serment sur ma damnation, il sera trompé !

BONAVENTURI.

Jugez de ma sensibilité d'après l'im-

puissance d'exprimer mes sentiments de reconnoissance!

LE CAVALIER.

C'est par ce motif que notre gracieux Prince vous accorde une heure de tems pour reprendre vos sens & vous habiller ; vous viendrez ensuite le remercier de bouche. — A revoir! Je vous prie de ne pas oublier, dans le moment de votre fortune prochaine, que j'ai été le porteur de cette agréable nouvelle ; & — sans me vanter — que j'ai été en plusieurs points votre protecteur auprès de S. A. S. (*Il sort en faisant une profonde inclination.*)

BIANCA. (*A part.*)

Il a choisi un bon Commissionnaire! — Le fourbe! qui vraisemblablement ne nous a jamais vus, qui a seulement entendu nommer notre nom aujourd'hui pour la première fois de sa vie, & qui

néanmoins veut présentement jouer le protecteur ! Plût à Dieu que je ne pusse pas si facilement deviner le véritable solliciteur !

BONAVENTURI. (*Qui demeure à sa place pendant que son pere & sa mere conduisoient très-poliment ce Messager distingué, se tourna enfin vers Bianca, qu'il embrassa.*)

O Bianca ! ma chere Bianca ! Y a-t-il jamais eu plus de ressemblance à une féerie que ma subite & incompréhensible promotion ? — Quel heureux changegement ! quelle belle perspective ! — Et tu ne te réjouis pas ?

BIANCA. (*D'un sourire forcé.*)

Une joie tout-à-fait inattendue manque ordinairement d'expression ! Peu auparavant tu avois perdu la parole, présentement je suis même incapable de

donner des marques de contentement. (*En le menaçant du doigt.*) Bonaventuri, ta nouvelle route est bien brillante ; mais sur-tout n'oublie pas qu'elle est encore beaucoup plus glissante !

BONAVENTURI.

Qu'elle soit ce qu'elle voudra ! la bonne fortune, qui m'y conduit de son propre mouvement, me préservera sans doute aussi de la chûte aussi long-tems que je me comporterai avec intégrité, & je le ferai en tout tems.

BIANCA.

Je l'espere ; si seulement.....

BONAVENTURI.

Présentement point d'inquiétudes ! Ne songeons à présent qu'à nous réjouir & aux préparatifs pour m'habiller, & ensuite à voler chez ce bon Prince !

Si Bonaventuri, transporté d'une joie excessive, exaltoit son Souverain avant de lui avoir parlé, il le fit encore dix fois davantage lorsqu'il fut de retour de sa premiere audience. — Convenons que François méritoit toute la chaleur avec laquelle ce nouveau placé faisoit son éloge. Il étoit de ce petit nombre de Princes en qui l'on honore à la vérité le Souverain dès qu'ils le veulent ; mais en qui l'on aime encore davantage l'homme humain. Quiconque approchoit de son trône — ce qui étoit permis au dernier de ses Sujets à certaines heures — étoit reçu de lui avec une bonté prévenante. Il écoutoit toutes les demandes ; & lorsqu'il les accordoit, la maniere avec laquelle il le faisoit redoubloit le prix de la grace accordée : lorsqu'il étoit forcé de refuser, un ton consolant adoucissoit son refus. A cette paternelle façon de penser, il joignoit toute la politique d'un Administrateur : son cœur étoit

plein de clémence ; mais sa mine décéloit encore plus la plénitude de son amour. Son intérieur étoit bon ; son extérieur étoit cependant presqu'encore meilleur : même ses fautes étoient simplement de faux calculs, des établissements précipités, qui avoient d'ailleurs de bonnes bases. Par exemple, il laissoit quelquefois faire ses Courtisans, parce qu'il ne les envisageoit pas comme ses Courtisans, mais comme ses amis, & parce que son cœur, naturellement enclin à l'amitié, se fioit à celui que ce cœur affectionnoit.

Un Prince de cette espece ne pouvoit manquer de recevoir l'époux de sa maîtresse, — qui lui étoit d'un prix inestimable — avec une bonté & une affabilité qui enleva d'abord l'inexpérimenté Bonaventuri jusqu'au troisieme ciel. Les occupations que l'on donna à ce jeune homme étoient extrêmement faciles ; mais François trouva qu'elles deman-

doient un grand talent. Pour dire vrai ; il les avoit fait avec soin & passablement bien ; le Prince les trouva supérieurement remplies. Les appointemens qui lui avoient été fixés récompensoient au triple la peine de son emploi : le Prince pensoit différemment ; il les doubla au bout de quelques jours ; il accompagna même cette augmentation de regrets de ce que l'état de ses caisses ne permettoit pas d'aller au-delà. François étoit constamment le bienfaiteur ; chaque jour il ajoutoit à ses largesses, & il croyoit cependant être toujours débiteur.

Ainsi Bonaventuri, toujours en possession de la faveur de son Souverain, monta d'une place à l'autre avec une rapidité qui parut incroyable à tous ceux qui n'en connoissoient point la cause secrete. De Secrétaire il devint Conseiller, ensuite l'ami, & enfin tout-à-fait le favori du Grand-Duc. Il en étoit de lui comme d'un ivrogne qui s'endort pauvre, & qui

se réveille sur le trône. Sans être initié dans la profession des Courtisans, il surpassa cependant en très-peu de tems les plus anciens & les plus habiles maîtres en ce funeste métier. L'envie le talonnoit de près; les railleries & la calomnie bourdonnoient à haute voix; il rencontroit par-tout de la ruse & de la haine : la faveur du Prince étoit son égide contre toute. Une seule parole expressive sortie de la bouche du Souverain, mettoit fin à toutes les jalousies & railleries, ou elles étoient du moins secretes.

Le Prince amoureux voulut aussi tirer Bianca de sa retraite pour la placer à sa cour, alors une des plus brillantes d'Europe. Les invitations de Madame Mondragon, les demandes du Prince à Bonaventuri lui-même, les fêtes, les jeux publics, les domestiques gagnés, tout cela fut employé en vain. Bianca ne parut à la Cour que lorsqu'elle étoit obligée d'y aller; mais il étoit peint sur sa figure qu'elle

avoit laiſſé ſon cœur à la maiſon ; & la récluſe la plus fanatique n'obſerve pas plus rigidement les ſtatuts de ſon ordre que Bianca reſta fidele à ſes devoirs.

Elle ne paroiſſoit dans aucune aſſemblée particuliere qu'après y avoir été invitée pluſieurs fois, & cela toujours en habits les plus ſimples & avec une grande modeſtie ; point de pierre précieuſe dans ſes cheveux, aucune perle au col ni aux bras, à peine un habillement de ſoie, & la couleur de ſes habits toujours modeſte & unie ; mais cependant doublement belle par cette ſimplicité & par cette modeſtie. —— Elle parloit peu ; & moins elle parloit, plus elle avoit la réputation de parler avec eſprit. Cent Dames de la Cour recherchoient ſon amitié ; elle ne la refuſoit ni ne l'accordoit à aucune. L'inclination du Souverain, preſque connue de tous les courtiſans, éloignoit d'elle les ennuyeuſes pourſuites des nobles voluptueux ; ils la reſpectoient,

aucun ne l'importunoit : elle, de son côté, n'en regarda aucun, & retenoit même les recherches du Grand-Duc, dont l'amour pour elle augmentoit chaque jour : il devenoit plus expressif par les yeux, toujours plus avare, & plus timide dans sa conduite.

Mondragon voyoit le tout, & il enrageoit de honte & de colere. Bonaventuri l'avoit beaucoup mis en arriere dans la faveur du prince ; il le souffroit patiemment, parce qu'il espéroit de s'élever sous peu encore plus haut, & de s'affermir à raison des services qu'il avoit rendus au Souverain à l'égard de Bianca ; mais ses démarches, ainsi que son artificieuse persuasion, échouerent, & son crédit tomba d'autant plus bas, parce qu'il avoit promis & même garanti un succès favorable au Prince. Un homme, dont la plus brillante fortune consistoit dans la faveur de la Cour, ne pouvoit manquer d'être surpris de rencontrer chez

une femme cette grandeur d'ame, qu'il n'avoit jusques-là connu que de nom, & de plus seulement soupçonné, à peu de chose près, comme nous connoissons le griffon, une vertu à toute épreuve. Mais, en véritable courtisan, il ne s'en tint pas long-temps à un repentir infructueux; il s'occupa à former de meilleurs plans, & à tirer une vengeance certaine.

Quoi qu'il n'eût pas besoin d'encouragement pour exécuter son dessein, les railleries & les reproches continuels de son épouse le confortoient encore. Nous rapporterons ici une de ces scenes de leurs inquiétudes domestiques, parce qu'elle donnera quelque clarté pour la suite: elle eut lieu lorsque madame Mondragon revint un soir d'un festin, auquel elle avoit été seule, & qu'elle trouva son mari, déjà de retour de chez le Prince, assis pensif devant la cheminée.

Mme Mondragon. (*Avec un sourire ironique.*)

Déjà de retour de chez le Grand-Duc ? — Si solitaire ? si pensif ?

Mondragon.

Le dernier est-il donc si extraordinaire ?

Mme. Mondragon.

Ho, non ! (*De rechef*, *d'un ton équivoque.*) Mais penses-tu à des affaires personnelles, ou à celles de l'Etat ?

Mondragon.

Aux unes & aux autres. — Comme tu voudras.

Mme. Mondragon.

Oui ! — (*Après une courte pause.*) Le célebre Italien, qui a écrit un livre si spirituel sur la politique, s'appelloit Machiavel ; n'est-il pas vrai, mon ami ?

MONDRAGON.

Sans contredit.

Mme MONDRAGON.

Son livre est-il réellement si fort rempli de ruses de cour & de politique?

MONDRAGON.

Il en regorge. — Mais comment penses-tu à présent à Machiavel?

Mme. MONDRAGON.

Parce que j'ai été formalisée de certains propos malins que quelques beaux esprits jaloux divulguent sur ton compte.

MONDRAGON.

Sur mon compte?

Mme. MONDRAGON.

Vraiment oui! Imagine-toi qu'ils

disent que tu es intentionné de publier la continuation de ce livre.

MONDRAGON. (*Fort embarrassé.*)

Moi ? — En vérité, je ne sai ce qui te vient à l'idée.

Mme. MONDRAGON. (*Avec aigreur.*)

Et moi encore moins ce que songent ceux qui ajoutent foi à ces propos. Non, pour continuer un pareil ouvrage, il faut être soi-même initié & maître dans les politiques des cours.

MONDRAGON.

Ha, ha ! est-ce là que tu en viens ? & tu ne crois donc pas que je possede suffisamment ces qualités ?

Mme. MONDRAGON.

Pour l'amour de Dieu, tu ne te l'imagines, sans doute, pas toi-même ! — Minuit & midi different moins entr'eux que

coi & Machiavel. Lui, ce rusé courtisan, une fois parvenu jusqu'au rang de principal favori de son maître, se seroit bien donné de garde de s'aller chercher un compétiteur dans une cabane de mendiant à moitié pourrie; il n'auroit certainement pas si aveuglément favorisé l'inclination de son maître pour la vertueuse femme d'un Artisan; ou si, par hasard, il avoit commis une pareille faute dans un accès de fievre, penses-tu qu'il auroit vu d'un œil tranquille attirer à soi ce que l'état, le rang & les trésors ont de considérable, comme le sont Bianca & son mari? En attendant, ce Duc insensé & prodigue, qui fait l'impossible pour cocufier un homme de la lie du peuple, ne reçoit pas seulement un seul misérable baiser pour tout ce qu'il dissipe. — Ne t'ai-je pas prédit le tout lorsque tu me communiquas ton sage plan, & que tu voulus m'exciter à te prêter la main, à faire la maquerelle, &

Dieu ſait encore à quelles autres infâmies ? — Il eſt honteux d'avoir reſpiré l'air de la Cour dès l'enfance, & de pécher ſi groſſiérement contre les premiers principes ! (*Elle reſte court de colere.*)

MONDRAGON. (*dont le ſang-froid a naturellement encore augmenté l'ardeur de ſon épouſe.*)

As-tu fini de fulminer & d'aboyer ?

Mme. MONDRAGON.

Plût à Dieu que tu euſſes fini de commettre des étourderies !

MONDRAGON. (*Comme auparavant.*)

J'ai donc fait la ſottiſe de ſervir de maquereau — comme il te plaît de baptiſer mon miniſtere : — c'eſt là ma faute.

Mme. MONDRAGON.

Demande plutôt s'il fait réellement

nuit à présent ! ces deux choses portent leurs réponses avec elles.

MONDRAGON.

Sans contredit ; & cependant tu y réponds tout de travers ; car tu affirmes ce que tu devrois nier. — Ma chere épouse, si j'avois été l'auteur de cet amour ; si c'étoit moi qui eût fait faire le premier la connoissance de Bianca au Grand-Duc, & même dans ce dessein, tu aurois entiérement raison ; ou même si j'avois découvert cette passion à sa naissance, & alors favorisé son accroissement, peut-être n'aurois-tu au moins pas tout-à-fait tort ; mais comme je l'ai trouvé déjà très-profondément enracinée, j'ai vu qu'il étoit impossible de l'anéantir, & que lui cédant il y avoit au moins un espoir d'intérêt ; j'ai cru ne pas devoir refuser de me charger de cette négociation, d'autant plus que mille mains officieuses se seroient d'abord offertes, &

m'auroient en même-tems précipité de mon élévation peu assurée. Ne t'imagines pas que je n'aie point prévu ce qu'il seroit possible de perdre d'un autre côté! Je le pressentois & tremblois; mais les inévitables regles du jeu d'hasard m'entraînent.

Mme MONDRAGON.

Un beau joueur d'hasard qui n'est pas maître de lui-même!

MONDRAGON.

On l'est souvent le plus lorsqu'on croit l'être le moins; en tenant tout ou rien, souvent on joue le mieux. Mais laissons là le jeu. Comme nous sommes en train de parler en paraboles, j'en connois encore une qui a plus de rapport à la chose que la précédente. Lorsque je vois brûler la maison de mon voisin, avec certitude que la mienne ne tardera pas de s'allumer, suis-je imprudent si j'arrache moi-

même un de mes corps-de-logis, afin de ſauver le meilleur & le plus grand ?

Mme MONDRAGON.

Non, ce n'eſt point une imprudence ; mais au moins je n'en ramaſſe pas les cendres inutiles, & je ſonge à rebâtir mon édifice.

MONDRAGON.

Ne le fais-je pas?

Mme MONDRAGON.

Je n'attends nullement juſqu'à ce que le tonnerre, la tempête & le tems aient achevé de faire écrouler les murailles reſtantes.

MONDRAGON.

Que ſais-tu, impatiente, ſi j'attendrai juſqu'alors; ſi je n'ai déja pas en ce moment trouvé un moyen pour nous rétablir ?

Mme MONDRAGON.

Ce qu'il y a de certain, c'est que tu aurois tort de m'en faire un secret. (*Ironiquement.*) La réussite de tes projets passés ne te donne certainement aucun droit de les regarder comme infaillibles.

MONDRAGON.

Hé bien! regarde mon plan, & dis-moi si les dimensions en sont sagement ordonnées. — Supposons qu'il te prendroit aussi fantaisie d'être ponctuellement fidelle à ton époux, de ne rien faire, même de ne penser à rien qui seroit contraire à la fidélité que tu lui aurois promise à la face de l'Autel.....

Mme MONDRAGON. (*L'interrompant brusquement.*)

Que veux-tu dire avec ton supposons? Je crois que tu rêves.

MONDRAGON. (*Souriant.*)

Voilà vraiment une grande injuſtice d'imiter ton louable exemple ! & cependant ce n'étoit pas ſeulement mon intention. Je ne ſoupçonne aucunement ta vertu ; mais qu'elle ſoit tout-à-fait inébranlable, comme celle de Bianca, à des épreuves ſemblables à celles auxquelles Bianca a réſiſté, je ne le crois vraiment pas, parce que je penſe trop favorablement de ton eſprit.

Mme MONDRAGON.

Voilà un charmans compliment ! cependant tu vas toujours en avant.

MONDRAGON.

Suppoſons donc que tu lui reſſembles ; que penſes-tu qui pourroit t'affliger plus amerement que l'offenſe de ce même homme pour l'amour de qui tu aurois tout dédaigné ? l'infidélité de cet époux

auquel tu as resté si fidele ! — Et si quelqu'un t'offroit des preuves convaincantes qu'il prodigue à une autre ses forces & son amour, que serois-tu en ce cas ?

Mme MONDRAGON.

Je me vengerois.

MONDRAGON.

Quelle seroit la nature de ta vengeance ? — N'est-il pas vrai, la réciprocité seroit une des principales ?

Mme MONDRAGON.

Peut-être.

MONDRAGON.

Verrois-tu d'un œil tranquille qu'un adversaire précipitât alors ton infidele de son élévation ? Ne te prêterois-tu peut-être pas toi-même à sa chûte dès que tu serois certaine de ne point souffrir de sa ruine ?

Mme MONDRAGON.

Cela ſe pourroit. Mais où trouveroit-on chez Bianca? — Car je vois bien que cela fait alluſion à elle : le motif d'une vengeance de ce genre, je ne vois pas où.

MONDRAGON.

C'eſt une preuve que tes yeux corporels ne ſont pas auſſi clair-voyans que tes ſpirituels.

Mme MONDRAGON. (*Baiſſant ironiquement la tête.*)

Faſſent les Dieux que le cas contraire ne ſe trouve pas chez pluſieurs grands Seigneurs !

MONDRAGON. (*Il l'embraſſe en ſouriant.*)

Emilie, laiſſons là ces railleries réciproques ; réuniſſons plutôt nos forces

pour nous entr'aider. Tu connois Caſſandre ?

Mme MONDRAGON.

Caſſandre ? la veuve de notre ancien voiſin, Simon Bongiani ?

MONDRAGON.

Poſitivement ! cette dame d'une ſuperbe taille, au ſein arrondi, aux yeux étincelans.

Mme MONDRAGON.

A préſent, à préſent j'y ſuis ! Tout beau, Monſieur mon mari ; ne perdez pas ſi vîte la tête ! De gros yeux ne ſont pas ſi extraordinaires ; & la taille de Caſſandre . . . . . .

MONDRAGON. (*En plaiſantant.*)

Quelle maudite jalouſie de femme ! Ma chere amie, il eſt cependant incon-

testable que Cassandre est une de nos plus belles Florentines!

Mme MONDRAGON.

Dis aussi une des plus voluptueuses! Le pauvre Simon Bongiani vivroit certainement encore; il interromperoit assurément encore nos concerts avec sa toux étique, s'il n'avoit pas épousé cette insatiable.

MONDRAGON. (*Souriant.*)

Tant mieux! tant mieux! tant plus il y a d'ardeur dans l'intérieur, tant moins faut-il d'attrait extérieur. — Bref, si je ne me trompe, le Seigneur Pierre Bonaventuri l'a déja couché en joue depuis quelques jours, même si visiblement, que vraisemblablement Cassandre s'en sera très-bien apperçue.

Mme MONDRAGON. (*En branlant la tête.*)

Si je ne me trompe pas! peut-être!

vraisemblablement ! — sont de simples possibilités !

MONDRAGON.

Que je réaliserai en très-peu de têms par le moyen de mon complice. Tu dois aussi connoître le cousin de Cassandre, Robert, fils de Pierre-François Ricci (1). C'est un courtisan comme on en voit peu ! Souple, rusé, maître de ses actions & de ses paroles, propre à tout, & qui m'est entiérement dévoué. Je l'ai chargé de glisser à l'oreille de Bonaventuri que Cassandre l'aime passionnément, & d'en dire autant à Cassandre de Bonaventuri. Les deux parties, déja peu éloignées l'une de l'autre, se joindront bientôt. Lui sans expérience & sans réflexions ; elle lascive & rusée ! Le soufre peut-il plus facilement prendre feu ? & en ce

(1) Gentilhomme d'illustre naissance, & riche Négociant de Florence.

cas Bianca aura-t-elle quelque chose de mieux à faire que de rompre avec son mari ?

Mme MONDRAGON.

Ou de le mépriser.

MONDRAGON.

C'est équivalent ! Dans les deux cas, le Grand-Duc sera vainqueur. Quoi qu'il en soit, nous mêlerons les cartes ! dans les deux cas nous serons les entremetteurs & richement récompensés.

Mme MONDRAGON.

Mais si, par un excès de tendresse conjugale, — car à quels degrés de tendresse ne se porte pas quelquefois une ame bourgeoise ! — elle faisoit des reproches amoureux à son époux ; si elle le refondoit ; si elle le remettoit plus fortement que jamais dans ses chaînes ; si

elle augmentoit en vertu & lui en fidélité, qu'en arriveroit-il alors ?

MONDRAGON.

Tu parles comme ſi tu n'étois mariée que d'avant-hier, & que tu ne connuſſes pas encore l'énorme différence qu'il y a entre l'amour d'une maîtreſſe & le devoir d'un mari ! —— Laiſſe-moi faire & tout ira bien !

Mme MONDRAGON.

Je le ſouhaite ; mais je ne ſaurois encore me le perſuader !

Dans le fond Madame Mondragon n'avoit d'autre raiſon de ne pas eſpérer la réuſſite de ce ſtratagême de courtiſan que par ce don de contradiction, qui eſt devenu une ſeconde nature chez la plupart du beau ſexe ; car le projet de ſon mari étoit très-vraiſemblable, elle le croyoit elle-même tel : cependant il échoua, malheureuſement ! peu après.

Caſſandre Bongiani poſſédoit toutes les qualités propres à enchaîner un jeune homme, entraîné par l'ambition, plein de deſirs & enivré d'un bonheur non mérité. Si elle reſſembloit au portrait qu'on en voit encore dans l'Egliſe de Notre-Dame *Dell'orto*, où elle eſt enterrée derriere la Chapelle du Saint-Eſprit, appartenante à la maiſon Calvacanti, elle étoit d'une beauté parfaite; tout conſidéré en cela elle étoit la digne rivale de Bianca. D'après chaque particularité de ſon antitype, ſi on les avoit comparées l'une avec l'autre; alors Caſſandre auroit été une Junon exaltée, belle & majeſtueuſe; Bianca une modeſte Pſiché, douce & ſeulement vive en amour. Bianca étoit créée pour le bonheur d'une tendreſſe cordiale; & Caſſandre entiérement pour une paſſion qui fait éclat. Bianca deſiroit de poſſéder tranquillement; Caſſandre aſpiroit ardemment à régner généralement enviée: un ſeul

cœur suffisoit à celle-là ; dix mille auroient à peine satisfait celle-ci. Bianca trembloit devant chaque rivale ; Cassandre s'en rejouissoit, parce qu'elles relevoient le prix de son triomphe : le refroidissement en amour étoit le plus grand tourment pour celle-là ; celle-ci ne respiroit que le changement & l'inconstance. Bianca cachoit mille attraits qu'elle possédoit réellement ; Cassandre ajoutoit encore le double d'empruntés à ceux qui lui étoient naturels. Bianca avoit aimé une fois ; Cassandre jamais.

C'étoit ainsi qu'étoit faite la Dame qui devoit servir de piege à Bonaventuri, & qui le fut réellement. A peine lui tendit-elle ses filets qu'il y fut pris ; il oublia la possession de ses véritables trésors, pour s'emparer d'un clinquant d'or trompeur : la voix du devoir parla en vain à son cœur, la passion étouffa cette voix. Les difficultés & le danger ne l'épouvanterent point ; au contraire, ils

l'animoient : auſſi cet homme, dont chaque deſir avoit été accompli depuis quelques mois, n'étoit plus en état d'en réprimer un nouveau, pas même de le tenir ſecret. Courtiſan en rien qu'en vanité, il croyoit qu'il ne s'agiſſoit que de ſe déclarer pour être écouté ; & en effet il ſe déclara ſi publiquement, ſi inconſidérément, que ſous peu toute la Cour du Grand-Duc, même toute la vaſte ville de Florence ſavoit qui il aimoit, & avec quelle ardeur il l'aimoit.

La ſeule perſonne à qui il s'efforça de le cacher, étoit juſtement celle pour l'amour de laquelle il auroit dû tout-à-fait éviter la volage Caſſandre, la ſeule envers laquelle ſon plus petit péché en devenoit un mortel. Hélas ! Bianca ne fut cependant pas long-tems à remarquer ce qu'il vouloit lui cacher ; elle s'apperçut que ſa feinte n'étoit que contrainte, & ſon infidélité une perfidie trop certaine ; elle fit l'impoſſible pour le ramener de ſon

égarement ; redoublement de tendresse ; renouvellement de son premier amour, prévenance de ses moindres desirs, avertissement sur les dangers de la Cour, & de plus jamais le plus petit reproche ; aucun regard fâcheux, pas même surveillant! elle se conduisit en femme absolument aussi tranquille qu'on a coutume de l'être le lendemain d'un mariage heureusement commencé. Le coupable étoit intérieurement pénétré du sentiment de son indignité, & malgré cela il resta coupable.

Mais il fut impossible à Bianca de cacher long-tems aux spectateurs étrangers l'inquiétude qu'elle cherchoit de dissimuler à son mari, qui seul en étoit l'auteur. A dire vrai, elle n'avoit point d'amie à qui elle auroit pu en faire part, ou qui auroit pu s'en douter : cependant une certaine mélancolie répandue dans ses yeux & sur tous les traits de son visage, annonçoit à chaque observateur

attentif une certaine agitation dans l'intérieur de son cœur ; elle qui autrefois n'avoit coutume que d'être sérieuse, étoit devenue triste ; — c'est ce que Mondragon attendoit avec impatience. Devenu timide par sa mauvaise réussite précédente, il vouloit, avant toute chose, attendre les marques les plus certaines avant de conclure sur la maturité de sa semence ; il la jugea alors mûre.

Dans l'après-dîner d'un jour d'été brûlant, Bianca étoit mélancoliquement assise dans une des charmilles de son jardin délicieux, — bien entendu que Bonaventuri étoit logé en conséquence de son nouvel état, — d'où elle regardoit attentivement une chûte d'eau, sans appercevoir une seule des gouttes, ni entendre leur murmure, lorsque Mondragon entra inopinément dans ce jardin, & en salua respectueusement la charmante maîtresse.

» Pardonnez, Madame Bonaventuri,

» lui dit-il en l'abordant, si dans l'es-
» poir de trouver votre époux, je....«

BIANCA. (*D'un ton froid, mais honnête.*)

Je suis fâchée que vous vous soyez donné une peine inutile ; il est à la promenade.

MONDRAGON.

Vos laquais me l'ont annoncé avant que je fusse descendu de voiture, & je l'ai appris sans m'en beaucoup chagriner. Ma commission de ce jour vous intéresse charmante Dame, & votre Epoux également ; c'est une priere de la part de notre gracieux Souverain adressée à tous les deux.

BIANCA.

Qu'ordonne S. A. S. ?

MONDRAGON.

Que Bonaventuri nous accompagne demain à une partie de chasse ; & il vous prie, Madame, de vouloir bien faire l'ornement d'un petit bal qu'il veut donner à la maison de chasse nommée *Fioro*.

BIANCA.

Mon mari se rendra sans faute à son devoir : quant à moi, une légere indisposition au pied droit m'empêchera de profiter de la gracieuse invitation de S. A. S.....

MONDRAGON.

Point d'excuses, Madame ; — S. A. S. m'a défendu d'en recevoir. Quand bien cette indisposition ne seroit pas un simple prétexte, elle vous empêcheroit tout au au plus de danser, & peut-être que la compagnie & la conversation y gagneroient le double

BIANCA.

Du moins S. A. S. ne trouvera pas mauvais que je ne prenne point d'engagemens avant d'avoir obtenu le consentement de mon époux.

MONDRAGON.

C'est une civilité superflue, Madame, sur-tout dans les circonstances où vous vous trouvez présentement. —— (*Elle se tait & baisse la vue. Mondragone, après une pause d'une minute.*) Bonaventuri est donc déja à la promenade?

BIANCA.

Oui, Monsieur.

MONDRAGON.

Oserois-je demander de quel côté?

BIANCA.

Je l'ignore moi-même.

MONDRAGON.

Peut-être chez madame Cassandre Bongiani ?

BIANCA.

Il est possible.

MONDRAGON.

Il me semble du moins que j'ai vu son carrosse aux environs de son logis.

BIANCA.

Oui ?

MONDRAGONE. (*Avec un regard parlant, & comme s'il vouloit saisir sa main.*)

Pauvre madame Bianca !

BIANCA. (*Se levant.*)

Pardonnez, Monsieur . . . .

MONDRAGON. (*Qui la retient cependant avec beaucoup de reſpect.*)

Non, madame Bonaventuri, pardonnez-moi plutôt ſi je ne vous laiſſe pas encore aller. Les ordres de mon Souverain ne ſe bornent pas à cela. (*Elle le fixe avec une certaine ſurpriſe, mais elle prend courage & elle reſte. Il continue en changeant de ton.*) Pauvre Bianca, combien devez-vous déjà vous être familiariſé avec votre chagrin (auſſi eſt-il celui de toute notre Cour, & ſurtout du Prince) que vous pouvez entendre avec un ſi grand ſang-froid le nom d'une perſonne, de qui vous vient cependant toute cette amertume.

BIANCA. (*Très-ſérieuſement.*)

Monſieur Mondragon, je me ſuis aſſiſe de nouveau pour apprendre ce que Son Alteſſe Séréniſſime avoit encore à

m'ordonner, mais non pour m'entretenir de mon ſort avec vous. Juſqu'ici je ne ſache pas de m'en être encore plaint à perſonne.

MONDRAGON.

Parce que vous ignorez à quel degré de reſpect je vous ſuis dévoué, & combien l'indécente conduite de votre mari me peine. Mon intention (1) eſt la principale cauſe qui l'a élevé, & cela uniquement en votre conſidération, à ce poſte brillant; ſi j'avois pu prévoir combien il abuſeroit de ſon bonheur....

(1) Notez que c'eſt déjà le ſecond courtiſan qui s'attribue le bonheur de Bonaventuri! Vraiment cette race de gens a toujours la vanité de s'approprier chaque action d'humanité, qu'ils n'ont pas effectuée; en revanche, ils ont la diſcrétion de cacher ſoigneuſement le mal qu'ils ont réellement fait.

BIANCA (*Surprise.*)

Abuſer ? — Abuſer, dites-vous Monſieur ? Quand en abuſa-t-il ? ...

MONDRAGON.

N'eſt-ce pas le plus grand abus poſſible ; n'eſt-ce pas le ſuprême degré de folie, de préférer une Caſſandre à Bianca ? — à Bianca, aux pieds de laquelle tomberoit tout ce que Florence a de grand & de noble, dès qu'elle feroit le moindre ſigne — pour courir après une voluptueuſe coquette & impérieuſe, qui a déjà ruiné la fortune de pluſieurs ménages ; débauché les maris de pluſieurs femmes vertueuſes, & qui les a enſuite plantés là pour ſe livrer au premier voyageur étranger.

BIANCA.

Je vous en prie, Monſieur, finiſſez ! Je vous répete que je ne conçois pas

ce qui peut vous engager à vous mêler dans cette affaire ! — L'égarement que vous attribuez à mon époux n'est d'ailleurs pas encore si certain, si irréfutable, que vous prenez plaisir à le faire paroître. Une pensée passagere, que l'on prend de l'autre part d'abord pour sérieuse ; une politesse faite mal-adroitement, & l'envie de faire la cour, beaucoup plus commune à vous autres hommes qu'à mon sexe, — peut-être que tout cela a donné lieu à quelque vraisemblance, sans cependant préjudicier à son innocence. Au surplus sa conduite envers moi est de nature.... Je vous fais excuse, je m'oubliois ; je ne voulois pas m'entrenir de ces.....

MONDRAGON. (*L'interrompant.*)

Défendrez-vous avec la plus grande générosité un homme, qui dans le fond s'est rendu indigne de votre défense ? — Une vraisemblance, dites-vous ? Non,

charmante Bianca, infâme eſt celui qui trouble le bonheur & la tranquillité de ſon voiſin, à cauſe d'un ſimple ſoupçon; & je ſerois doublement infâme, ſi j'empoiſonnois le repos d'une ſi digne & ſi attrayante Dame. Je ne ſuis venu ici que lorſque mon ſoupçon a été converti en certitude; & préſentement. — (*Il lui préſente une lettre cachetée.*) Connoiſſez-vous ce cachet & cette main?

BIANCA. (*Extrêmement ſurpriſe au premier aſpect.*)

Vous avez raiſon, il eſt de Bonaventuri.

MONDRAGON.

Et l'adreſſe, à qui?

BIANCA.

Cruel, voulez-vous encore vous moquer de moi & de ma honte? Dites-moi comment vous eſt parvenue cette lettre?

MONDRAGON.

Que cela ſoit arrivé comme il voudra ; il ſuffit que ce ſoit une lettre de votre époux, adreſſée à Caſſandre ; & il ne dépend que de vous de l'ouvrir.

BIANCA. (*Qui reprend courage.*)

Elle n'eſt donc pas encore ouverte ?

MONDRAGON.

Non, il ne m'appartient pas de vouloir pénétrer les ſecrets de Bonaventuri ; mais vous avez le droit.

BIANCA. (*Avec un peu d'aigreur.*)

En pareil cas ſouffririez-vous réellement cela de votre épouſe ? — (*D'un ton généreux en prenant la lettre.*) Monſieur Mondragon, je ſuis encore incertaine ſi je dois encore vous remercier de m'avoir remis cette lettre. Mais je dois du moins vous ſavoir gré de me l'avoir re-

mis cachetée. — Elle restera présentement en cet état.

MONDRAGON. (*Tout surpris.*)

Comment, Madame, & vous voudriez .....

BIANCA. (*Souriant*)

Simplement imiter votre exemple, & ne point chercher à découvrir les secrets d'autrui. Pierre Bonaventuri n'est qu'un étranger à votre égard, mais il est mon maître. Ce qui ne convenoit pas de votre part seroit blâmable en moi. Je vous le répete, Monsieur Mondragon, je vous remercie sincérement de me l'avoir remise dans cet état. (*Elle veut encore s'en aller, il la retient de nouveau.*)

MONDRAGON.

Ainsi vous ne voulez point écouter la commission de mon maître?

BIANCA. (*De mauvaiſe humeur.*)

Combien de tems parlerez-vous encore de cette commiſſion, que vous oubliez ſi facilement, pour vous égarer dans des chemins de côté, où . . . .

MONDRAGON.

Où l'on récompenſe véritablement aſſez mal mes bonnes intentions, qui ſont cependant dignes de reconnoiſſance.

BIANCA. (*Ironiquement.*)

Vos bonnes intentions? — Mondragon, l'air peſtilentieux de la cour ne m'a pas infectée au berceau. Je ne ſuis cependant pas aſſez inexpérimentée pour me laiſſer tromper par une hypocriſie de cette nature. Sans être médecin, l'on connoît certains poiſons, qui ſe manifeſtent bientôt, malgré qu'ils ſoient légérement ſucrés. — Ne me voilà-t-il pas de rechef ſortie de la theſe principale! —

Je voudrois présentement savoir ce que vous avez à me dire de la part de Son Altesse Sérénissime ; je desire de l'apprendre le plus briévement que faire se pourra.

MONDRAGON.

Si brèf que possible ! Quant à moi, je n'aurois que très-peu ou rien du tout à dire. (*Il lui présente très-poliment une seconde lettre.*) Tenez belle & fortunée Bianca !

BIANCA. (*Frappée de saisissement.*)

Comment une lettre de Son Altesse Sérénissime ? Une lettre à mon adresse ? Cela ne se peut pas !

MONDRAGON.

La chose est cependant telle ! — Madame, que sert-il de balancer long-tems, de dissimuler de part & d'autre ? Qui peut ignorer que la grande beauté de

votre corps a ſubjugué le cœur du Prince le plus magnanime, & que la bonté encore plus grande de votre ame l'a rendu à jamais votre eſclave?

BIANCA.

J'aurois été capable de cette magie?

MONDRAGON.

Oui vraiment! Comment ſeroit-il poſſible que vous duſſiez être juſtement la ſeule de toute la cour qui l'ignoreroit? Mais ſi vous l'étiez en effet, ce que je veux bien croire, apprenez préſentement, charmante Dame, que le cœur de notre adorable Souverain brûle d'un amour pour vous, dont il ne ſentit jamais de pareil. Lui, par qui nous vivons tous, vit uniquement par cette belle flamme. — Par la préſente lettre, & par ma bouche, il vous offre ſa tendreſſe la plus cordiale; il vous accorde avec plaiſir tout ce que vous exigerez, tous les agrémens que la

coür, la magnificence & les dignités sont capables de procurer, pourvu que vous lui permettiez....

BIANCA.

Non, M. Mondragon, je ne vous ai laissé parler que trop long-tems, parce que le surprenant d'une ruse si fortement marquée au coin de l'hypocrisie, d'un piége si malin, m'a rendue muette & étourdie pour un moment. — Oui, oui, ruse & piége, dis-je, & cela ne provient uniquement que de vous. Tout ce que vous dites-là — j'ignore & ne veux même pas savoir si vous le répétez d'après quelqu'un; — mais cela ne vient certainement pas de notre magnanime Souverain. Il connoît trop bien les devoirs de la souveraineté & de chaque état; il estime trop tout ce qui porte le nom sacré de la vertu, pour aspirer au crime; pour trouver de la satisfaction dans un amour qui tendroit à un double adultere,

& qui . . . . . Pas une parole davantage ; quittez-moi ſans délai !

MONDRAGON.

Adultére ? Crime ? Les Princes ne ſont-ils pas, quant à eux, au-deſſus des loix de la ſociété bourgeoiſe, qui leur eſt ſubordonnée ? La réciprocité d'une infidélité ſi long-tems ſoufferte par Bianca peut-elle s'appeller adultére ? Bonaventuri peut-il ſe plaindre de l'enlévement d'un bien qu'il a lui-même ſi ignominieuſement négligé le premier ? Le Souverain, qui le dédommage en lui tranſmettant des emplois brillans, & des richeſſes, n'eſt-il pas déjà plus que bon ? Et la vertu n'eſt-elle pas par trop ſévere, lorſqu'elle s'oppoſe à la puiſſante voix de l'amour. . . . .

BIANCA. (*Avec fierté.*)

Je n'aurai pas la condeſcendance de diſputer avec vous ſur des choſes, qui

ſont, ſans doute, une partie inconnue de l'univers, pour des favoris de la commune trempe, — la vertu & le ſentiment. Suffit que la mienne ne s'abaiſſera jamais à devenir une coquette ; ſuffit que le Grand-Duc n'a certainement.....

MONDRAGON.

Si vous ne voulez pas en croire à mes paroles, rapportez-vous en au moins à cette lettre. — (*Il la lui préſente de nouveau.*)

BIANCA.

Je ne la recevrai pas.

MONDRAGON. (*En ſouriant.*)

Non? Je ſerai donc forcé de la laiſſer ici. (*Il la poſe ſur un banc.*) Madame, je vous en conjure, ne négligez pas ce que cent mille de votre ſexe eſtimeroient

comme le plus grand bonheur ; à la vérité aucune de cent mille ne pourroit autant le mériter que vous. (*Il veut partir.*)

BIANCA. (*Le retenant.*)

Monſieur, reprenez votre lettre, où je vous jure, par la Mere immaculée, qu'elle reſtera cachetée telle que vous la laiſſez.

MONDRAGON.

Vous avez raiſon, car il ſeroit inutile ; ainſi je la reprends, pour la décacheter, & la laiſſer ici. (*Il déchire leſtement l'envelope, & il s'éloigne avec encore plus de célérité.*)

Bianca s'attendoit ſi peu à ce dernier tour, qu'elle en fut extrêmement ſurpriſe. Avant qu'elle eût pu s'y oppoſer, à plus forte raiſon ſe conſulter, le courtiſan étoit déjà inviſible. Il eſt poſſible

que le trait que le Mondragon hasarda paroîtra par trop périlleux à plusieurs de mes lecteurs ! Laisser-là la lettre ouverte d'un Prince ; la poser à côté d'une Dame, qui, peu auparavant, s'est déclarée avec le ton d'un sérieux non emprunté, qu'elle ne la liroit pas ; cela a l'air de faire sa commission, non en rusé politique, mais en novice imprudent. Et cependant Mondragon avoit très-bien réfléchi à ce qu'il faisoit. Il étoit vivement persuadé que la jalousie de Bianca, malgré le soin qu'elle avoit de ne la pas faire connoître, l'exciteroit néanmoins infailliblement ; & que la curiosité, appanage ordinaire du beau sexe, même peut-être sa confiance en sa vertu, lui offriroient de puissans motifs, plus que suffisans pour l'engager à lire cette lettre, dès qu'il se seroit éloigné. Au surplus, il avoit aposté un laquais pour courir à la charmille, aussi-tôt que Bianca l'auroit quitté, & regarder s'il

y seroit resté quelques papiers. Il y alla exactement, & il n'en trouva aucun.

La meilleure des femmes n'est jamais qu'une femme. Même l'auteur du plus grand idéalisme humain, Richardson, est forcé d'en convenir malgré lui; car sa Henriette Biron est souvent une fille galante; cependant Sire Charles Grandison parle & agit comme un cours de morale (1). Bianca, qui n'avoit du moins point résolu de ne pas regarder la lettre, qu'elle ne pouvoit, sans doute, laisser là par héroïsme, étoit à peine dans sa chambre, qu'elle repassa encore une fois dans son esprit tout le systême de ce qui est permis ou défendu, & qu'elle marchanda & délibéra tant que la lettre fut

(1) Je vous en prie, Mesdames, ne vous emportez pas! je vous assure sur mon honneur, que ce n'est point une satyre: delà vient que sa Henriette se trouve par-ci par-là dans le monde, & son Sire Charles seulement dans un livre.

BIANCA (*En branlant la tête d'un air sérieux.*)

Ha, c'eſt une nuit ſolemnelle, Bonaventuri, la nuit d'aujourd'hui. Non, pas tant pour elle-même.... à moins qu'elle ne fût encore.... qu'à cauſe de ſon ſouvenir.

BONAVENTURI.

Je ne te comprends pas, ma chere épouſe.

BIANCA.

Ce qui me peine aſſez ! L'on n'oublie pas ſi facilement le jour anniverſaire de ſa naiſſance, ou celui de ſon ami ; & la nuit préſente fut un jour la nuit anniverſaire de notre union conjugale.

BONAVENTURI.

Oui ?

BIANCA.

Il y a deux ans qu'en me ressouvenant de notre tendre conversation, avec un frissonnement, qui passoit à travers les os, je trouvai la porte de la maison paternelle fermée. — Je retournai — & tu sais dans quels bras je me jettai !

BONAVENTURI. (*Posant sa main sur son bras à demi nu, & souriant.*)

De quoi tu ne te repends pas à ce que j'espere ?

BIANCA. (*En le fixant d'un regard qu'il a peine à soutenir.*)

Et dont je n'oserois me repentir ! — N'est-il pas vrai, Bonaventuri ? Tu m'aimes encore ? (*Elle le saisit par la main.*)

BONAVENTURI.

Comment Bianca peut-elle faire une pareille demande ?

BIANCA. (*Le tenant toujours par la main, avec un regard encore plus sérieux & amoureux.*)

J'ose au moins demander si ton amour est encore aussi pur & aussi ardent qu'alors ?

BONAVENTURI (*Avec le ton d'une conscience qui se contraint.*)

Aussi pur & aussi ardent.

BIANCA.

En suis-je encore le seul objet ? — Non, Bonaventuri, ne cache pas davantage ton embarras ! Un coupable vaut encore mieux qu'un hypocrite. — Le seul objet ! Ha, je suis tombée sur le mot, que tu ne peux répéter ; tu extorquois encore les précédens.

BONAVENTURI. (*Qui veut cacher sa confusion sous prétexte d'offense.*)

Extorquer ? Coupable ? Que signifie

cela ? Assurément j'ignore par où je mérite ce reproche.

BIANCA. (*En regardant vers le ciel.*)

Puissances célestes, & vous les saints Martyrs, pardonnez ma foiblesse, faites aussi que ce reproche puisse être une foiblesse & une erreur. = Mais malheureusement il ne l'est pas ! — Bonaventuri, pardonne-le à cette épouse, qui t'aime plus qu'elle-même, si elle décharge enfin devant toi le fardeau de la tristesse, qu'elle a porté en secret assez long-tems ! C'est cependant toi-même, qui m'impose ce fardeau ! — Bonaventuti, notre amour n'est plus dans son entier, comme il étoit autrefois ; plus si pur, si réciproque, comme dans cette terrible nuit.

BONAVENTURI.

Au moins de ma part....

BIANCA.

Mon ami, n'acheve pas de pronon-

cet ce mensonge! J'abhore toute bouche menteuse, & je desire de pouvoir toujours aimer, & en même-tems estimer la tienne. Tiens, bientôt tu rougis, bientôt tu pâlis; déjà tu bégayes, & tu demeures court, & cependant je n'ai pas seulement encore prononcé le mot, avec lequel je pourrois encore beaucoup plus te faire changer de couleur, & bégayer.

BONAVENTURI. (*Toujours plus embarrassé.*)

Quel mot ?

BIANCA.

Cassandre Bongiani.

BONAVENTURI.

Cassandre ? Qu'a-t-elle fait ? — Que veus-tu dire avec elle ?

BIANCA.

Tu l'as voulu, & ma prédiction s'est vérifiée !

BONAVENTURI. (*Reprenant courage.*)

Tu te trompes, Bianca, la rougeur que tu me reproches, & que je ſens moi-même très-bien, ne prouve point ma honte, mais l'étonnement, & le juſte étonnement de voir, que mon épouſe, qui penſoit autrefois ſi raiſonnablement, ait pu ajouter foi à un conte que quelques Pages déſœuvrés, & gentilshommes de la Vénérie, ont ſeuls été capables d'inventer dans quelques jours d'oiſiveté; gens, qui ſont perſuadés que l'on eſt amoureux de chaque Dame avec laquelle on danſe plus d'une fois un jour de bal, & à qui on dit, par-ci par-là, quelques paroles un autre jour.

BIANCA.

Tu perſiſtes dans ton menſonge? Les avertiſſemens n'ont aucun pouvoir ſur toi? — Juſte ciel! où en ſont venues les choſes? Eſt-ce là le même homme, qui

me juroit, il y a peu de tems, que la durée même d'une éternité ne suffiroit point à son amour ? Qui vouloit me précéder dans l'abîme & à la mort ? — Loin d'ici de plus longs détours ! crainte qu'un plus grand crime de fourberie ne tombe sur ta tête ; de peur que je ne devienne moi-même la complice innocente de cette offense. Tiens, regarde ! quel est ce cachet ? (*Elle s'est levée pour aller chercher une lettre qu'elle lui montre.*)

BONAVENTURI. (*Interdit.*)

Le mien.

BIANCA. (*En retournant la lettre.*)

Et l'écriture de cette adresse ?

BONAVENTURI. (*En soi-même.*)

Dieu, si c'étoit là la lettre égarée, qui m'a tant causé d'inquiétudes ! — (*A haute voix & tremblant.*) Elle paroît aussi être la mienne.

BIANCA.

Et elle l'eſt réellement ! C'eſt la lettre écrite à une Dame, au ſujet de laquelle les Pages oiſifs, & les gentilshommes de la Vénérie, ſeuls te mettent dans la langue du public ! — Bonaventuri, j'en fais ſerment ſur l'Eternel, qui ſait & voit tout ; ce ne ſont ni mes perquiſitions, ni la ruſe de la jalouſie, qui m'ont procuré cette lettre ; la haine de tes ennemis ſeule l'a dépoſée dans mes mains, & je te la rends telle que je l'ai reçue. Je n'avois qu'à l'ouvrir, il eſt probable que j'aurois alors eu des preuves convaincantes de ton infidélité ; mais non ! Tiens, reprends-la.

BONAVENTURI. (*Comme s'il ſe réveilloit après un rêve, & examinant la lettre avec ſurpriſe & attention.*)

Comment ? — Grands Dieux ! — Bianca ! — Eſt-il poſſible ? Ce cachet ?

BIANCA. (*Avec un ſourire amer.*)

Hé bien, oui ! il eſt encore dans ſon entier.

BONAVENTURI (*Saiſiſſant & baiſant ſa main avec tranſport.*)

Bianca, incomparable épouſe ! Ange, qui m'abaiſſe par l'ignominie ! — Si tu ſavois le contenu de cette lettre ! (*Avec un ton de repentir.*) Quels projets ? Quels déſirs ? Quels fantômes ?

BIANCA.

Je n'en veux rien ſavoir ! Sans doute, il vaudroit mieux que cette lettre n'eut jamais été écrite, mais comme elle l'a été, qu'il n'en ſoit plus queſtion ! (*Elle la brûle à la flamme de la bougie.*)

BONAVENTURI.

La plus généreuſe épouſe de l'univers ! (*Il veut l'embraſſer, il ſe retire*

en

en tremblant.) Non, je ne suis pas digne de te toucher ! (*Il se jette à ses pieds.*) Je ne suis pas seulement digne de baiser le bord de ta robe.....

BIANCA.

Bonaventuri ! mon époux ! leve-toi ! ne t'abaisse point au-delà de ce que je désire ! (*Elle le releve.*) Pourvu que tu voles dans mes bras avec un repentir sincere, avec une tendresse renouvellée ; alors ces bras ne t'auront jamais pressé plus ardemment contre mon sein. (*Elle lui donne un baiser, & elle le regarde fixement, il baisse les yeux.*) Tu ne réponds pas, tu ne me regardes seulement pas ?

BONAVENTURI.

L'oserois-je ? moi qui suis à mes propres yeux le plus méprisable de tous les hommes ?

BIANCA.

Ne parle plus de la sorte ; aux miens tu es encore toujours le plus cher, le plus attrayant, l'unique. — (*En l'embrassant.*) O Bonaventuri, cette nuit est en tout point digne d'être l'anniversaire de cette nuit à jamais mémorable.... (*Elle répand quelques larmes.*) Que cette premiere larme soit consacrée aux délices de notre amour, & la seconde à la mémoire de mon pere, que j'aimois si tendrement, & que j'ai cependant si griévement offensé ! — A un pere..... Hélas ! faut-il que chaque plaisir soit si subitement suivi de mille chagrins, que.... (*Elle se tourne tout-à-coup vers Bonaventuri, qu'elle menace tendrement.*) Méchant, cher & cruel époux, que ne t'ai-je pas sacrifié ?

BONAVENTURI.

Vraiment oui, beaucoup ! Patrie,

parens, richesses, rang & sureté, furent immolés pour partager avec moi le bannissement, la misere, & une basse condition, & moi.... moi.... Ah!...

BIANCA.

Mon cher Bonaventuri, tout ce qui vient d'être cité choque en effet l'oreille; il étoit autrefois assez difficile à supporter, sur-tout au commencement; mais il m'étoit cependant moins à charge que mon sort actuel.

BONAVENTURI. (*Qui prend un sens contraire.*)

Dès ce moment, il ne donnera plus à l'avenir le moindre sujet de plainte, ni d'inquiétudes.

BIANCA.

Non? En es-tu bien assuré? Connois-tu ma situation dans son entier?

BONAVENTURI. (*Qui est un peu frappé de cela.*)

Ne pourrois-je pas la connoître? Quelle particularité secrette me cache encore Bianca ?

BIANCA.

La plus affligeante. — Oui, Bonaventuri, il est absolument nécessaire que j'arrache enfin le voile de tes yeux ; un voile !...., J'ai peine à concevoir comment il n'est pas encore tombé de lui-même depuis long-tems. — (*Avec un regard fixe.*) Ou seroit-il peut-être déjà levé? Aurois-tu peut-être seulement gardé le silence par froideur ou par politique ? Ce seroit une ignominie ineffaçable pour toi, si cela étoit !

BONAVENTURI.

Je te jure que je ne sais ce que tu veux dire ! . . . . . .

BIANCA.

Hé bien, c'eſt la premiere & la ſeule fois que j'aime l'aveuglement de ta part, du moins je le préfere à une indulgence préméditée. — Apprends que ces mêmes foibles attraits, qui eurent autrefois le bonheur de te captiver, ont eu le malheur déja depuis long-tems d'exciter la paſſion de notre Grand-Duc.

BONAVENTURI. (*Surpris.*)

Comment, François t'aime ?

BIANCA.

Du moins il le dit.

BONAVENTURI.

Il t'aime ? François ? (*Une pauſe, & changeant de ton.*) Qui pourroit s'empêcher de t'aimer, ange ſous la figure d'une femme ! Ange, qui dans cette enveloppe corporelle conſerve encore

la ſplendeur de ſon origine céleſte ! — (*En ſe laiſſant tomber ſur ſa chaiſe, & en appuyant ſa tête.*) François ; t'aime ? Toi ? — Combien cela eſt naturel ! & cependant terrible pour moi ! — (*En ſe frappant ſur le front.*) Ah, maintenant je comprends tout ! — tout, crois que je ne l'ai pas compris plutôt! — Mais d'où le ſais-tu ? de lui-même ?

BIANCA.

De lui-même ! Ho, je le ſavois depuis long-tems ! Déja dans le tems que je me retirai ſi eſſoufflée dans notre petite chambre obſcure ; que je te priai avec tant d'inſtances de te ſauver une ſeconde fois avec moi, parce que je l'avois vu & je lui avois parlé ; il me déclara déjà ſon amour dans ce premier entretien.

BONAVENTURI. (*Précipitamment.*)

Et tu m'en fis un ſecret ?

Que t'auroit servi de le savoir ? à exciter ton soupçon, ta jalousie ? A t'inquiéter, & à ne te pas déterminer ? — Interroge-toi, Bonaventuri ; lorsque tu reçus son invitation avec une si grande joie, une semblable confidence t'auroit-elle détourné de ce dangereux sentier, dont je te défendis d'ailleurs si instamment & si infructueusement l'entrée ? — Par cette raison j'ensevelis ce malheureux secret dans mon sein ; mais je jurai en même-tems que l'attente de ce Prince seroit trompée. Je pensai en moi-même que les grands n'étant point accoutumés à la froideur & au refus, il se lasseroit de prodiguer sa tendresse & son amour à une femme, qui ne veut en aucune façon faire son bonheur, comme l'on a coutume de dire en pareil cas. Comme Prince, il sera payé de de ses dons & de ses bienfaits par beaucoup d'estime & de reconnoissance, mais

comme un homme, jamais je ne répondrai à son amour! Voilà le serment que je fis, & je l'ai tenu.

BONAVENTURI.

Et tu ne prévoyois pas, charmante Bianca, que ces mêmes principes, qui devoient modérer sa passion, ne feroient que l'échauffer davantage? Que justement cette résistance peu commune enchaîneroit un amant, si plein d'ardeur, plus fortement dans tes fers?

BIANCA.

Homme singulier, quel autre parti me restoit-il que la résistance ou l'acquiescement? Aurois-tu donc préféré que je me fusse décidée pour le dernier?

BONAVENTURI.

Bianca!

BIANCA.

Il eſt vrai qu'en ce cas ta recherche pour la belle veuve auroit été plus certaine, ton bonheur à la cour plus conſidérable. Il eſt vrai qu'en ce cas.....

BONAVENTURI.

Bianca, je t'en prie par ce qu'il y a de plus ſacré, épargne-moi cette raillerie ! Ma faute eſt déjà aſſez cruellement punie, & je n'ai jamais encore entendu de ſemblables paroles de la bouche de Bianca.

BIANCA.

Et tu n'en entendras plus à l'avenir. — Conviens donc que ton objection précédente étoit injuſte.

BONAVENTURI.

Injuſte ! Déraiſonnable ! Plus que déraiſonnable ! Pardonne-moi l'état dans

lequel tu me vois ! Pardonne mon désespoir, je ne sais à quoi me résoudre !

BIANCA.

Je connoîtrois bien un expédient; mais pour en faire usage, il faut du courage & de la résignation.

BONAVENTURE.

Parle, indique le moi ; & tu verras que je ne manque ni de l'un ni de l'autre.

BIANCA.

J'aime à t'entendre parler de la sorte ; il me paroît cependant nécessaire qu'auparavant j'acheve le récit de l'inclination du Grand-Duc pour moi. — Lis cette lettre ! elle te fera connoître qu'il emploie tout ce qui dépend de lui pour ébranler ma vertu ; il me laisse le choix de tout, dès que je me décide en sa faveur, le choix de pécher clandestinement, ou de faire parade de mon infâ-

mise comme favorite déclarée. — Le pauvre homme ! il ne présume pas en moi le sang d'une noble Vénitienne, ni celui d'une Capello. Il me laisse maîtresse de t'élever davantage ou de t'abaisser plus que jamais, de punir tes intrigues amoureuses avec Cassandre, ou de m'en dédommager avec lui par la voie de représailles. — Voici la lettre que je reçus avant-hier ! conçois-tu à présent pourquoi je refusai absolument de paroître à son bouquet de chasse ? pourquoi il se comporta, selon tes propres paroles, d'une maniere si embarrassée envers toi ? le conçois-tu présentement ?

BONAVENTURE.

Ha ! je ne le comprends que trop. Je ressemble à un malheureux que des voleurs ont traîné, les yeux bandés, dans leur repaire, & auquel une main compatissante ôte le bandeau. Il a bien re-

couvré la vue ; mais il ne voit que des images de frayeur.

BIANCA.

Je vais te faire voir, sous un autre point de vue, les plans charmans d'un amour certain & satisfaisant. — Bonaventuri, souviens-toi des tems de notre pauvreté : malgré cette indigence n'étoient-ils pas les tems de notre félicité ? Le sort ne nous ouvroit-il pas justement alors ses plus grands trésors, quand il avoit l'air de nous abandonner ? — Souviens-toi de ce transport avec lequel notre amour nous tenoit lieu de tout ; souviens-toi de cette félicité avec laquelle nous nous dérobions alors à notre travail, seulement pour quelques minutes, pour nous livrer aux plus tendres embrassemens ; & dis-moi, avons-nous jamais joui de pareilles délices depuis que nous sommes habillés de soie, & que nous habitons des appartemens dorés &

tapissés de riche étoffe ? — Souviens-toi de cette chambre obscure ! hélas ! elle étoit suffisamment éclairée, quand nous avions nos yeux fixés les uns sur les autres, & quand notre amour réciproque les rendoit également étincelans : avec du pain bis à une table avare, quel délicieux contentement nous y ressentions ! ce convive si désirable nous a-t-il jamais visité, depuis que la friandise couvre nos tables, & que la contrainte y préside ? — Ha ! mon cher, nous seuls pouvons nous rendre riches ou pauvres, heureux ou malheureux, faire que notre cabane soit un monde, & l'univers une simple chaumiere. Nous pouvons rire des Princes, & même nous acquérir plus qu'une principauté, dès que nous le voulons ; il ne s'agit que d'y pourvoir promptement pendant qu'il est encore tems.

BONAVENTURE.

Et comment ?

BIANCA.

Myope, peux-tu encore faire pareille question ? Nous nous sauvâmes de Venise à travers de hautes montagnes, sans argent & sans protection, dans la crainte d'être poursuivis : devons-nous actuellement rester à Florence, où la poursuite est réelle ?

BONAVENTURI.

Mais l'indigence qui nous suivra, & qui vraisemblablement nous exterminera !

BIANCA.

Je ne la crains pas. Dieu merci, la molesse n'a pas encore énervé nos corps ; ces pieds peuvent encore marcher & ces bras travailler. N'avons-nous pas à présent assez d'argent & de bijoux ? Mettons-les en sûreté, & un usage économique prolongera alors facilement notre vie jusqu'à des époques plus heureuses & moins dangereuses.

BONAVENTURI.

Ne nous pourſuivront-il pas ? Ne tomberons-nous pas dans leurs mains ? Ne ſerons-nous pas ramenés ?

BIANCA.

Sans contredit ſi celui qui eſt plus puiſſant que le Grand-Duc, que les Rois & les Empereurs, ne nous protege, ce ſeul Dieu plein d'amour ! mais il protégera certainement notre route. Lui qui nous a conſervés dans de plus grandes calamités, il ne nous abandonnera pas dans ce moment de détreſſe ; & ſi toutefois ſa ſainte volonté n'étoit pas faite, — Bonaventuri, je ſais mourir ; que craint celui qui le fait ?

BONAVENTURI. (*En l'embraſſant.*)

Bonaventuri le ſait auſſi ! Bonaventuri préfere auſſi une maiſonette couverte de paille, où il puiſſe repoſer en

sûreté dans les bras de Bianca, à un brillant palais, à la porte duquel les soucis sont plus exactement sentinelles que les suisses les plus vigilans.

BIANCA.

Si tu parles vrai, Bonaventuri, nous sommes sauvés ! la troisieme nuit ne nous trouvera pas alors à coup sûr à Florence.

BONAVENTURI. (*Un peu étonné.*)

La troisieme nuit ?

BIANCA.

Ou la prochaine, si tu aimes mieux.

BONAVENTURI.

Je ne crains que . . . . .

BIANCA.

Qu'y a-t-il encore ?

BONAVENTURI. (*Après une pause de quelques secondes.*)

Tiens, ma chere, je te le répete, ni l'horreur de la pauvreté, ni la peur de mourir ne m'empêcheront de fuir avec toi; mais une seule crainte, celle du déshonneur, & c'est justement à raison d'elle qu'il me semble que nous ne pouvons faire une aussi grande diligence que nous le désirerions.

BIANCA.

Quel déshonneur ?

BONAVENTURI.

Tu sais que l'apparente confiance du Grand-Duc en mes talens m'a confié plusieurs ouvrages de la derniere importance; fuir avant qu'ils fussent achevés auroit l'air d'une perfidie, & mettroit une épée à deux tranchans entre les mains de nos ennemis.

BIANCA. (*Secouant la tête.*)

Auroit l'air d'une perfidie ? Et attendre qu'ils fussent achevés te paroît prudent & facile ? — Pardonne-moi, Bonaventuri, si ce prétexte produit un doute indispensable ; — c'est la feinte ou la pusillanimité qui te font tenir ce langage.

BONAVENTURI.

Il se peut que tu me méconnoisses dans ce moment.

BIANCA.

Il est au contraire possible que je te connoisse d'autant mieux. — La nature t'a doué de tant d'admirables talens ; mais, par malheur, elle leur a allié la crainte de renoncer à un avantage quelconque, & de te décider trop subitement. Cher époux, pourquoi cesses-tu si souvent d'être tout-à-fait un homme ? Pour-

quoi faut-il que ta propre épouse te donne de si fréquentes leçons ? Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine & à l'aide de la toute-puissance de l'amour que je t'engageai à quitter Venise ; à présent accoutumé à un état brillant & à la molesse, il sera encore plus difficile de t'engager à faire le sacrifice de tous ces biens apparens, qui te paroissent si importuns, quoiqu'ils soient méprisables dans le fond....... Bonaventuri, ce n'est qu'avec peine que je retiens un torrent de larmes ; — si notre entretien étoit d'une plus longue durée, je serois forcée de leur donner un libre cours, remettons donc la partie à demain ! Je te conjure seulement de réfléchir : s'il est de la saine prudence d'attendre ici, où le danger de la séduction nous menace de toutes parts, jusqu'à ce que nous succombions, ou que notre résistance excite l'ennemi à la violence & à la vengeance. — Je suis garante de ma ferme-

té ; mais homme à ame de cire & à esprit fougueux, qui te répondra de toi-même ? (*Elle veut se retirer dans l'appartement voisin.*)

BONAVENTURI (*La retenant.*)

Ma chere, mon adorable Epouse, où veux-tu aller ?

BIANCA.

Laisses-moi seule pendant quelques minutes ; tu connois la nature de ma tristesse : je t'ai fourni assez de sujets de t'entretenir avec toi-même.

(*Elle s'en va.*)

En effet, elle lui laissa assez de matiere à réflexions, & elle ne s'apperçut que trop tôt qu'elle ne s'étoit pas trompée dans ses tristes conjectures. L'impression que cet entretien & la conduite de Bianca firent sur Bonaventuri, étoit profonde, sans doute : l'assu-

rance du ſentiment de ſon indignité & du renouvellement de tout ſon amour précédent étoit également des plus ſinceres ; mais il reſſembloit à un combattant à qui un javelot ennemi eſtropie la jambe ; il chercheroit volontiers ſon ſalut dans la fuite, mais il ne peut fuir : les douleurs de ſa plaie le font retomber à terre chaque fois qu'il ſe leve. — Juſqu'à préſent favori du Prince, & renoncer ainſi à tout ce qui brille avec tant d'éclat, quoiqu'avec ſi peu de réalité ; non, il ne put s'y réſoudre de fuir avec elle ; il temporiſa toujours. Bianca l'avertit de ſe décider ; il promit, & reſta conſtamment où il étoit.

Cependant le ſort ne ſe rebuta point, il continua de l'avertir ; il voulut lui enlever, pour ainſi dire, le motif de chaque difficulté pour l'avenir, comme s'il avoit manqué d'occaſion de réfléchir ſur ſon bonheur non mérité. Il avoit négligé d'écouter les trop raiſonnables avertiſſe-

mens de ſa chere moitié ; il ne pouvoit négliger tout-à-fait d'écouter le plus ſérieux des prédicateurs ; il l'appella en quelque façon lui-même auprès de lui.

Un jour que Bonaventuri alloit à la Meſſe, en deſcendant de voiture à la porte de l'Egliſe, il entendit à peu de diſtance une voix qui ne lui étoit pas inconnue, & qui crioit : ventre-bleu, c'eſt lui ! Il regarda continuellement de ce côté, & il remarqua parmi une foule de monde un homme en redingotte de voyage qui ſe cachoit : cependant il le reconnut d'abord pour Martelli, ſon ancien ami.

Bonaventuri avoit penſé mille fois à lui, le tout cependant ſous différens rapports. Dans les jours d'angoiſſe, il ſe reprochoit vivement de n'avoir pas ſuivi ſes ſages conſeils ; dans ceux de ſa ſplendeur, il deſiroit de lui étaler ſa magnificence, & de pouvoir faire parade du courage avec lequel il s'étoit élevé à un

état d'opulence & de dignité. Présentement qu'il le vit par hasard, il auroit volontiers couru à lui à travers la foule; il l'auroit volontiers embrassé & emmené avec lui à la vue de tout le peuple; mais son orgueil se réveilla subitement, & la crainte de se faire remarquer l'emporta sur cet empressement d'amitié. Il sortit de l'Eglise, & se contenta de faire signe à un de ses laquais, à qui il dépeignit les habits & la figure de Martelli, & lui ordonna de l'amener dans sa maison, s'il pouvoit le déterrer.

Supposer de la dévotion à un courtisan, — bien entendu dans le cours ordinaire de la vie, — ce seroit, je l'avoue, un grand ridicule; mais, dans celui-ci, Bonaventuri en eut encore moins que dans toute autre occasion. Lorsqu'il fut de retour, il trouva son Emissaire au bout de quelques heures, qui l'assura n'avoir pu découvrir Martelli, malgré les recher-

ches les plus exactes. Alors, son impatience augmenta ; il dépêcha plusieurs autres couriers pour le déterrer, & ce ne fut qu'au bout de trois jours qu'un d'eux amena Martelli, qui témoigna d'ailleurs que, ni la recherche, ni la découverte n'avoient fait une grande sensation sur lui.

Dès que Bonaventuri se vit seul avec son ancien ami, il l'aborda les bras ouverts, l'embrassa, & lui reprocha de s'être fait chercher si long-tems, de s'être même caché, afin de le frustrer du grand desir qu'il avoit de le voir.

» Comment aurois-je pu (répondit tranquillement Martelli) supposer le desir de me voir à un homme qui, depuis notre séparation, connoissoit parfaitement le lieu de mon séjour, tandis que j'ignorois le sien, dont les lettres me seroient parvenues sans faute, tandis que les miennes auroient été infructueuses, & qui n'a cependant daigné ni s'infor-

mer de moi, ni m'écrire ? D'ailleurs, Bonaventuri, tu me pardonneras, l'air de la Cour peut avoir son bon côté pour plusieurs ames fortes ; mais la voix commune assure qu'il fait perdre la mémoire, sur-tout la mémoire de ses anciens amis. «

BONAVENTURI.

Tu vois la preuve du contraire ! ô Martelli ! si tu pensois que le plus grand bonheur de la Cour puisse étouffer en moi les devoirs de l'amitié, tu me méconnoîtrois fort, ou plutôt tu ne m'aurois jamais connu.

MARTELLI.

Je me réjouis de mon erreur ! Il n'arrive que trop souvent de trouver les hommes plus méchans qu'on ne les croyoit ; c'est quelque chose de rare, & par là même d'autant plus agréable quand on les trouve meilleurs qu'on ne s'y attendoit pas. — Cependant j'avoue fran-

chement, Bonaventuri, que quand même j'aurois présumé retrouver en toi des sentimens d'amitié, j'aurois peut-être ni plus ni moins passé devant toi sans te saluer.

BONAVENTURI.

Par quelle raison ?

MARTELLI.

Rien n'est plus contraire à l'amitié des freres que la subite élévation de l'un, & la médiocrité permanente de l'autre ; & ceux entre lesquels s'ouvre un gouffre trop profond, sont souvent séparés pour toujours.

BONAVENTURI.

Même aussi quand l'on peut combler ce gouffre ? — Hé bien ! qu'il soit donc rempli ! Mon ami, viens jouir à présent de mon bonheur, de mes richesses & de

mon crédit dans l'Etat, comme s'il nous étoit tombé un héritage en commun.

MARTELLI.

L'offre est, j'en conviens, celle d'une ame généreuse ; c'est une amitié que j'apprécie d'après ses mérites ! cependant tu ne trouveras pas mauvais que je refuse de l'accepter, pour ne pas agir inconsidérement : il est de certaines coupes d'une boisson mêlée ! celle d'en haut est douce comme le miel, celle du fond amere comme de l'absynthe.

BONAVENTURI (*changeant de couleur.*)

Je comprends. — Envisages-tu ma place comme dangereuse ?

MARTELLI.

Je la regarde comme la place de la fortune même.

BONAVENTURI.

Et en conséquence ?

MARTELLI.

Et en conséquence ! ô Bonaventuri ! publies-tu donc que la fortune pose sur une boule,

BONAVENTURI. (*Qui pâlit encore davantage ; mais qui cache son émotion par un sourire forcé.*)

Je vois clairement que le laps de ces deux années ne t'a point changé ; tu es toujours l'ancien Martelli, qui ne prononce que des Sentences, qui ne vois que soucis par-tout, qui court après des ombres épouvantables, & qui n'est jamais de l'avis des autres. Martelli, l'expérience est une bonne chose : lire, voir autour de soi & réfléchir font ordinairement éclore la prudence ; mais la prudence de plusieurs ressemble à celle du chat-huant

qui craint la lumiere, & qui ne niche que dans les édifices ruinés.

MARTELLI.

C'eſt une preuve que la mienne eſt ſemblable à celle du hibou!

BONAVENTURI.

Qui auroit plus de certitude de cette preuve que moi-même? Serois-je ce que je ſuis ſi je t'avois écouté? Que trouvois-tu de plus inſenſé que mon amour pour Bianca? Je lui parlai & je gagnai ſon cœur. Qu'y avoit-il de plus téméraire que d'aſpirer à ſa poſſeſſion? J'entrepris ce combat, & je fus victorieux. — Par une inquiétude certaine je courus après le ſort le plus incertain: mais les jours d'épreuve devinrent en peu de tems ceux d'une eſpérance flatteuſe; cet eſpoir ſe changea bientôt en réalité. — Rien de tout celà n'auroit pu ſe flatter de l'applaudiſſement de ton éternelle circonſpection?

Que m'aurois-tu peut-être encore conseillé si tu avois été présent & auditeur de la mission que me fit faire le Grand-Duc dans cet état d'indigence ?

MARTELLI.

De t'éloigner ! je ne le nie pas, ou du moins de ne rien accepter de ce qui excite si puissamment l'envie, de ce qui surpasse si infiniment tes forces. — Bonaventuri, puisque tu as voulu me faire chercher, puisque tu as voulu t'entretenir avec moi, ou il faut que tu écoutes la vérité, ou que tu m'ordonnes de m'éloigner de toi pour toujours.

BONAVENTURI.

Demeure, & dis ce que tu voudras ! mais parle en ami.

MARTELLI.

Si je l'étois moins, cette sincérité deviendroit une imprudence. — T'appren-

drois-je quelque chose de nouveau si je soutenois que l'étourderie même la plus heureusement tournée n'est pas moins une étourderie ? Après la réussite de dix témérités, peut-on prudemment en hasarder une onzieme ? Peut-on d'avance prudemment se vanter de son succès ? — Le conseil que je te donnai autrefois est-il méprisable ? Et si de ma foiblesse présente tu conclus de celle de l'avenir, ta conclusion est-elle raisonnable ? Peut-je examiner ces deux questions plus attentivement ?

BONAVENTURI.

Si tu le trouves à propos, pourquoi non !

MARTELLI.

Tiens, Bonaventuri, lorsqu'autrefois, pauvre Commis du comptoir de Salviati, tu trouvas bon de diriger ton cœur & ton inclination vers la riche & noble fille de

Sénateur Capello, devois-je crier bravo, ou arrête ? — Quand tu rendis Bianca ; destinée à faire le bonheur des principaux Vénitiens, les délices de son pere, l'ornement de sa patrie, complice de tes projets en l'air, après l'avoir amorcée & trompée, — te parlai-je autrement que conformément à la voix de ton cœur, lorsque je te criai : prends garde, mon ami, de devenir un scélérat ? — Etoit-il prudent, étoit-il pardonnable, devant un tribunal quelconque, soit de ce monde-ci, ou de l'autre, de voler le plus précieux bijou de Venise ? — (*La mine de Bonaventuri annonce du mécontentement*). De voler ! dis-je avec raison ; car je ne connois point d'autre terme pour cet enlévement nocturne (1) ; & lorsque tu souffris dans l'indigence & l'obscurité, — ce qui étoit, je te l'avoue, une très-indulgente punition ; prévue d'avance, qui pouvoit t'autoriser à accepter une offre que très-certainement

la fortune ne te faisoit pas sérieusement, puisqu'elle n'étoit appuyée sur aucun mérite personnel, ni capacité extraordinaire? Nullement versé dans les affaires d'Etat, ne te doutant pas seulement des sentiers périlleux de la Cour, comment peux-tu espérer d'avoir la force de t'y maintenir?

BONAVENTURI. (*Avec un sourire plein d'amertume.*)

Combien les hommes, prudens d'ailleurs, peuvent se rendre mal-à-propos les choses onéreuses par un excès de prévoyance! Te souvient-il d'avoir entendu un Philosophe qui nioit le mouvement, & dont un autre Docteur taciturne réfuta les profonds raisonnemens, simplement parce qu'il montoit & descendoit.

MARTELLI.

Te comprends-je bien? Crois-tu peut-être que ton simple regard devroit m'an-

noncer que tu n'es pas tout-à-fait novice dans les affaires d'Etat, que tu as assez de connoissance de la Cour pour t'y être maintenu aussi long-temps?

BONAVENTURI.

Véritablement il me semble qu'il pourroit indiquer quelque chose de semblable.

MARTELLI.

O Bonaventuri! en ce cas je dois te déclarer en termes secs & durs quelle est la colonne qui t'a soutenu jusqu'à présent! par quel mérite on alla te tirer de ta chaumiere pour t'introduire dans un palais! Bianca, Bianca seule fit tout cela: non pas un pressentiment de ta science, mais un regard fugitif dans ses yeux fut la cause que François désira de te connoître plus particuliérement! Ce n'est pas toi qui es son favori, mais Bianca est l'objet de son désir, peut-être déjà

satisfait. — Tu rougis ! est-ce d'étonnement d'entendre la vérité, ou de honte que ton secret est si connu ? — Je t'avoue, mon ami, qu'il seroit plus infame que les termes ne pourroient l'exprimer ; ce seroit une flétrissure que vingt cordons de la Toison d'or ne pourroient cacher ; d'avoir tout hasardé pour posséder une femme, & de partager volontairement ensuite sa possession avec un homme quelconque, fût-il un Prince, — à quelque prix que ce puisse être, fut-ce même une place de Ministre ! Tiens, je n'ai jamais aimé comme toi ; mais je ne supporterois pas une pareille profanation de mon amour & de mon lit nuptial pour un Empire.

BONAVENTURI.

T'ai-je laissé achever tranquillement & ai-je à présent un droit égal à exiger que tu m'entendes à ton tour ?

MARTELLI.

Vraiment oui, tu l'as.

BONAVENTURI.

Ainsi je réfuterai en peu de mots. Je n'ai point enlevé Bianca : enfermée hors de la maison paternelle ; elle se jetta dans mes bras une nuit où je ne songeois à rien moins qu'à la fuite : c'est la pure vérité ; j'en prends S. Antoine à témoin ! — Je ne pouvois rien savoir de l'amour du Grand-Duc lorsqu'il me fit appeller à la Cour. Un singulier hasard nous fit faire la connoissance de Mandragon ; j'attribuai à l'humanité & à la compassion ce que j'ai appris par la suite n'être que l'effet de la ruse & de la fourberie. Je péchois grossiérement en supposant de la vertu à un Courtisan de l'espece de Mondragon ; cela étoit cependant pardonnable à ma foible connoissance du monde : le ciel sait que je dis vrai. — Enfin ,

pour te protester le tout par serment, ce n'est que depuis peu de jours que je connois l'amour du Grand-Duc pour Bianca ; que c'est elle-même qui m'en a informé ; elle dont la vertu reste inébranlable à toutes les attaques & amorces, qui, exempte de la corruption de l'air de la Cour & de la mollesse, me propose même de fuir une seconde fois avec elle ; ce que je crois cependant inutile, parce que l'amoureux Grand-Duc ne deviendra jamais un tyran. Bianca a pu lui plaire la premiere ; mais dans la suite j'ai certainement eu part à sa faveur.

MARTELLI. (*surpris.*)

Comment, Bonaventuri, ai-je bien compris ? Bianca elle-même t'a découvert la premiere l'amour du Prince ; elle t'a proposé de s'y soustraire par la fuite ?

BONAVENTURI.

Elle-même !

MARTELLI.

N'est-ce pas une ruse du beau sexe? Seroit-ce quelque chose de plus qu'un prétendu ornement de vertu?

BONAVENTURI.

La chose est véritable! les lettres de la main du Prince sont en mon pouvoir; elle y répondra à ma volonté! Dans le même-tems où mille femmes m'auroient tourmenté par jalousie, m'auroient puni par une infidélité à cause de mon inconstance, elle étoit chaste & douce comme un ange; elle a dédaigné d'être la favorite de François pour rester mon épouse.

MARTELLI.

Vraiment oui, en ce cas elle est plus qu'une femme ordinaire! elle mérite plus qu'un amour commun! —— A présent je te pardonne toutes tes folies de Venise; je te pardonne ton extravagance &

ta fuite. Mais je laiſſe le ſoin à Dieu & à ta conſcience de te pardonner une choſe ; je te condamne à mon tribunal.

BONAVENTURI. (*Etonné.*)

Quelle eſt cette choſe ?

MARTELLI.

Que tu oſes encore t'haſarder de reſter ici ! Comment ? tu poſſedes un treſor préférable à un royaume, une belle, une très-aimable & vertueuſe épouſe ; tu connois la paſſion d'un Prince puiſſant, & tu vas attendre juſqu'à ce qu'elle te ſoit enlevée de force, ou que la fourberie te la profane ? —— Que Bianca ſoit auſſi chaſte qu'un Ange, penſes auſſi que jadis les Anges ne réſiſterent pas à chaque tentation ! La friandiſe des tables les plus délicieuſes peut-elle te ſéduire ; les riches peuvent-elles te tenter, les emplois honorables t'amorcer, même le repos te délaſſer, tant qu'une crainte continuelle ;

une incertitude dangereuſe & menaçante t'environne de toutes parts ? Fuis, évite une route où des foſſés inévitables s'offrent à toi au milieu de ta route : tu dois avoir pluſieurs moyens pour te retirer dans un état de médiocrité, & à l'abri de l'indigence ; profite à préſent de....

Un Exprès du Grand-Duc, que les laquais de Bonaventuri ne pouvoient ſe diſpenſer de faire entrer, malgré l'ordre précis qu'ils avoient reçu de leur maître de le laiſſer ſeul avec Martelli, vint interrompre leur entretien. Bonaventuri ordonna de conduire ſon ami dans un appartement de ſon palais ; il promit de réfléchir ſur le conſeil de Martelli, & de délibérer ſur d'autres affaires avec lui le lendemain au déjeûné. Martelli ſe fit long-tems prier avant d'accepter cette offre d'hoſpitalité ; cependant il céda. Il convint lui-même, en entrant dans ſa chambre, qu'à la vérité le conſeil qu'il avoit donné à ſon ami étoit bien réflé-

chi ; mais qu'il exigeoit trop de sacrifices & trop de force d'ame : ainsi il n'espéroit que peu ou rien de leur prochain entretien , & son peu d'espoir étoit fondé. . . . .

Cependant la conformité du conseil de Bianca & de Martelli ébranla vivement l'ame de Bonaventuri ; il connoissoit lui-même l'incertitude de sa position , ainsi que l'ignominie d'un plus long séjour ; mais l'éclat de son rang , les amorces de la molesse , la douceur de la vie de courtisan . . . . Il s'efforça de se vaincre lui-même , autant qu'il put , mais inutilement ; il eut enfin de nouveau recours à cette consolation favorite des ames foibles — au délai. . . . .

Lorsqu'il protesta le lendemain matin à son ami — ce qui étoit exactement — qu'il avoit veillé & réfléchi pendant la moitié de la nuit ; lorsqu'il ajouta qu'il trouvoit beaucoup de loyauté dans le jugement que Martelli avoit porté la veille , &

beaucoup de ſageſſe dans ſon conſeil ; & qu'en conſéquence il étoit fermement réſolu de renoncer à la vie de courtiſan dans l'eſpace d'un mois, Martelli ne put s'empêcher de ſourire, & en ſouriant un peu amèrement il s'écria :

» Fermement réſolu ? dans l'eſpace » d'un mois ? — Lorſque la porte de la » priſon s'ouvrit devant S. Pierre, lorſ- » qu'une voix lui commanda de ſe » ceindre & de s'en aller, attendit-il » juſqu'au lendemain ? Ne fit-il pas » auſſi promptement qu'il put ce qu'il » trouva utile de faire ? «

Bonaventuri rougit un peu ; il s'étoit cependant préparé, ſinon à cette même queſtion, du moins à une équivalente de la part de Martelli : ainſi il eut recours au prétexte allégué déja à ſon épouſe, celui des travaux dont il étoit chargé, & que ſa conſcience lui preſcrivoit de finir, à la néceſſité de pourvoir à ſon entretien futur de quelqu'au-

tre maniere. Son raiſonnement étoit aſſez plauſible ; mais il n'en impoſa pas à Martelli.

» Tu ne trouveras pas mauvais, ré-
» pliqua-t-il, qu'un homme qui a ſi
» ſouvent paſſé le Carnaval à Veniſe,
» ſe ſoit accoutumé à ſe défier des maſ-
» ques. Je n'ai point connoiſſance de
» tes travaux, conſéquemment je ne
» peux en raiſonner. J'approuve ta pré-
» voyance, ſi elle s'exécute avec modé-
» ration ; mais je connois encore autre
» choſe (*en déſignant le cœur*), & je
» crains, qu'à l'exemple d'un oiſeau qui
» pourroit s'arracher à la verge engluée
» & qui reſte deſſus, parce qu'il regrette
» la perte de quelques plumes, tu ne
» quittes ton poſte que lorſque le Vau-
» tour viendra t'en arracher. Adieu,
» mes affaires m'appellent à Ravennes ;
» ſi tu te décides à la retraite & au re-
» pos champêtre, & que tu déſires un
» compagnon, communique-moi ce

» dessein ; je quitterai tout sans hésiter
» pour vivre & mourir avec mon ami
» devenu plus prudent : mais je ne ré-
» pondrai pas aux lettres du courtisan,
» du favori, même du petit Grand-Duc;
» parce que mon sentiment intérieur me
» détourne de cette athmosphere. «

Bonaventuri fit l'impossible pour engager Martelli à rester avec lui ; promesses de toute espece, protestations, vœux, en un mot tout fut mis en usage, & en vain. Martelli fut inébranlable dans sa résolution ; il refusa même d'être présenté à Bianca, craignant de lui rappeller sa fuite de Venise, dont le souvenir n'auroit pu que l'attrister. Il refusa également les cadeaux que son ami lui offrit avec générosité, partit & abandonna Bonaventuri à son sort ; car il prévit bien qu'il se tourmenteroit inutilement pour donner de la fermeté à cette ame foible.

Aussi sa prédiction se vérifia-t-elle. Le mois expira, deux autres se passerent de

même, & aucune lettre ne parvint à Ravennes pour Martelli : mais il s'y répandit d'autant plus de bruits singuliers ; car la catastrophe approchoit de sa fin à pas de géant.

Rien n'étoit plus naturel ! Dès que Martelli fut parti & que Bianca, — qui avoit parlé assez haut — se tut, déjà foible par lui-même, il fut alors poussé à l'extrêmité par un autre ennemi très-formidable, Cassandre Bongiani, devenue maîtresse de son cœur. Lorsque Bonaventuri jura à son épouse de lui sacrifier cette coquette, son serment étoit réellement sincere, fermement décidé de l'éviter ; il tint parole pendant quelque tems, & se persuadoit déjà qu'il avoit entiérement brisé ses chaînes. Mais Cassandre n'étoit point de cet avis !

Au contraire, le voyant disparoître au moment qu'elle s'imaginoit s'être assurée de lui, elle devint furieuse comme un lion auquel on dispute sa proie ; elle vit

ſes intrigues interrompues, ſe douta des meſures de Bianca, — & jura qu'elles ſeroient ſans effet ! Elles le furent auſſi. Pendant huit jours elle ne ſe préſenta ni à la cour, ni dans une ſociété, afin d'y paroître le neuvieme avec d'autant plus d'éclat. Bonaventuri fut ſaiſi quand il la vit ; il ne l'avoit jamais encore vue auſſi belle. Ses yeux étoient fixés ſur lui ; ils jouoient l'amour ! Elle lui adreſſa la parole ; ſes diſcours feignirent la tendreſſe. Le pauvre Bonaventuri étoit déjà chancelant : un billet gliſſé ſécretement, (il ne ſavoit lui-même par qui), acheva ſa défaite. Ce billet, ſans adreſſe & ſans ſignature, contenoit ce qui ſuit :

» Un homme déjà paſſablement riche, » entendit parler d'un tréſor qu'un eſ» prit gardoit ; une telle avidité de cette » nouvelle poſſeſſion s'empara de lui, » qu'il jura de ſe l'approprier à quelque » prix que ce fût. Il manda des Exor» ciſeurs de loin, & roda jour & nuit

» autour de l'endroit indiqué. L'esprit
» fit une longue résistance ; enfin une
» voix enrouée prescrivit au chercheur
» de se présenter le jour suivant à minuit.
» Cet homme veilla jusqu'à la cinquan-
» tieme minute après onze heures, se
» trouva alors fatigué & assoupi, il s'en-
» dormit, & il négligea d'entendre son-
» ner l'horloge. N'étoit-il pas un imbé-
» cille ? Il a souvent regretté sa négli-
» gence dans la suite ; il s'est même sou-
» vent présenté pendant six nuits consé-
» cutives au coup de minuit ; mais ni
» repentir, ni veille, ni exorcisme ne
» purent réparer sa faute : l'esprit ne re-
» parut plus ; mais il fit souvent enten-
» dre ses ironiques éclats de rire. — Pa-
» resseux, qui es si près de la douzieme
» heure, peux-tu interpréter cette fable ?«

Quand bien Bonaventuri n'auroit pas reconnu la main de Cassandre, qu'elle avoit eu soin de contrefaire, comment auroit-il pu hésiter un moment de ne pas

voir en elle l'auteur de ce billet ? Mais il étoit bien plus embarrassé pour se décider sur ce qu'il feroit ou ce qu'il ne feroit pas. Le devoir & la passion lutterent pendant long-tems : la victoire se décida enfin comme à l'ordinaire. Cassandre revit le fugitif à ses pieds ; & par crainte de ne pouvoir le garder assez..... Je laisse le soin à mes Lecteurs d'expliquer à sa maniere ces traits de plume.

Toute la Cour soupçonna bientôt son bonheur, & on se le racontoit à l'oreille dans les sociétés avec une haine & une jalousie redoublées. Bianca ne se livra ni à la haine, ni à la jalousie ; mais son accablement fut d'autant plus grand. » Je n'ai » point mérité cela, disoit-elle souvent » en soupirant, lorsqu'elle étoit seule ; » ayant en même-tems les yeux fixés vers » le ciel ; — je n'ai point mérité cela ! — je » ne le mériterai pas non plus à l'avenir, » ajouta cette ame généreuse. « Elle étoit debout devant le tribunal de son

propre

propre cœur, avec la mine fiere d'un grand personnage dénoncé innocemment; elle resta ferme dans la route de la vertu, & rejetta toutes les nouvelles recherches de son Prince amoureux. Mondragon fit jouer inutilement tous les ressorts de la tentation: plus cette tentation étoit ingénieuse, moins elle servoit; elles se terminoient toutes par attirer à Mondragon un regard d'indignation de la part de son Souverain, une raillerie amere de la part de son épouse, & de la sienne propre un creve-cœur rongeant pour toute récompense. Puisse chaque Mondragon en recevoir une pareille!

Mais à la longue la scélératesse surpasse ordinairement de beaucoup la vertu. — » Si rien ne force cette forteresse à la » reddition, pensa le courtisan en lui- » même, hé bien, ma derniere mine » sautera! elle fera du moins une breche » au rempart, & l'assiégeant saura en » faire son profit! «

Cassandre étoit d'une maison noble & hautaine : parmi tous Robert Ricci, le chef de la famille, & cousin de Cassandre, étoit le plus fier ; c'étoit un homme plein de feu & de sentimens d'honneur ; mais passionné pour la vengeance. Ses manieres rudes, son ton bref dans le parler, la franchise avec laquelle il disoit quelquefois la vérité, étoient cause que ceux qui ne le connoissoient pas particuliérement, le croyoient un homme de probité ; mais la passion seule le portoit à jouer ce rôle là, ou la vengeance, ou la passion, ostentation & l'intérêt personnel l'exigeoient ; & même il sacrifioit souvent les deux premieres à ce dernier.

L'amour de Bonaventuri pour sa cousine, ci-devant la pupille de François Ricci, pere de Robert, lui fut connu d'abord à sa naissance : cet amour lui déplaisoit infiniment ; parce qu'aux yeux de cet enthousiaste, à raison de ses ancêtres, le favori, malgré son poste élevé,

n'étoit cependant qu'un homme du peuple. Il avoit déjà ſongé pluſieurs fois à faire renfermer Caſſandre ; mais les prieres de ſon frere François Ricci, l'ami de Mondragon, & l'eſpérance que ſa famille ſeroit peut-être dans le cas d'en tirer un avantage réel, l'engagerent à ſe taire pendant long-temps ; & il auroit certainement continué à garder le ſilence ſur cet amour ſcandaleux, en ſe contentant de faire mauvaiſe mine à Caſſandre, ſi Bonaventuri eût aſſez de modération pour ne pas prendre garde aux regards de travers que Robert ne pouvoit ſe diſpenſer de lancer à ſa couſine pour l'honneur de ſa propre réputation, ou s'il avoit eu aſſez de prudence pour flatter d'ailleurs la vanité & l'intérêt perſonnel de ce valeureux guerrier.

Mais l'inconſidéré Bonaventuri, qui s'imaginoit tout avoir, parce qu'il poſſédoit en apparence la faveur du Souverain, — lui-même devoit ſavoir que

ce n'étoit qu'en apparence ! — n'eût pas ſeulement la prévoyance de mettre les parens de ſa maîtreſſe dans ſes intérêts, afin d'aimer paiſiblement. Sans parti qui pouvoit l'appuyer, il dédaigna encore celui qui ſe préſentoit de lui-même. Car lorſqu'un jour le jeune François le pria inſtamment de s'intéreſſer pour lui auprès du Souverain touchant une demande importante & preſſante, il oublia d'en parler au Prince, uniquement parce qu'il ne vouloit pas ſe faire attendre chez ſa maîtreſſe, où il devoit ſouper : une autre fois il fut aſſez hardi pour prendre la place de Robert lui-même à table ouverte ; & une troiſieme fois il ſe contenta de répondre avec mépris au ſalut du cadet des freres Ricci, en baiſſant ſimplement la tête.

Robert brûloit de rage ; Mondragon s'en apperçut, & dit en lui-même : je le tiens préſentement ! Un inconnu fut chargé, à ſon inſtigation, de remettre

à Robert, lorſqu'il s'en retourneroit de la Cour, un billet, ſur lequel étoient écrits les mots ſuivants :

» Caſſandre n'eſt pas Lucrece ; mais » Robert devroit être Brutus, — & tu » dors Brutus ? «

Il n'en falloit pas davantage ! Robert reprit alors la mine de chef de ſa famille & de vengeur d'un honneur devenu équivoque. Juſques là ſa contenance envers le favori avoit été honnête & indulgente ; il devint alors ſérieux : un jour il rencontra Bonaventuri en ſortant de l'antichambre du Grand-Duc ; cette rencontre arriva de maniere qu'il ne ſe trouvoit perſonne tout-à-fait près d'eux, pluſieurs étoient cependant à portée de pouvoir conclure de ce dont il s'agiſſoit, tant par les geſtes que par les paroles à moitié entendues du diſcours ſuivant :

ROBERT.

Je ſuis charmé que je n'ai pas perdu

mon tems en regardant après vous de tous les côtés : décidez vous-même, M. Bonaventuri, la querelle que j'eus hier à votre ſujet, ſavoir ſi vous êtes natif de Florence ou non ?

BONAVENEURI.

Certainement je ſuis Florentin de naiſſance.

ROBERT.

D'ici ? de la ville ?

BONAVENTURI.

Aſſurément de la ville même.

ROBERT.

Cela me paroît extraordinaire, j'avois peine à le croire.

BONAVENTURI.

Pourquoi non ?

ROBERT.

Parce que vous avez l'air de ne pas encore connoître suffisamment nos anciennes familles, leurs mœurs & leur façon de penser, comme un jeune homme né & élevé ici devroit les connoître.

BONAVENTURI. (*Un peu interdit.*)

Je ne les connois pas?

ROBERT.

Vous ne connoissez du moins pas la très-ancienne famille de Ricci.

BONAVENTURI.

Comment l'entendez-vous?

ROBERT.

Exprimons-nous bien, M. Bonaventuri; il est plus que tems que nous nous expliquions enfin. Je me suis tu longtems; mais l'honneur de ma famille & l'intégrité que j'ai toujours professée, —

deux biens qui me ſont infiniment chers! — deux biens pour leſquels je ne ménageai jamais ma vie même, ſoit dans les combats, ſoit dans les eſcarmouches de Cour, qui ſont encore beaucoup plus dangereuſes! — me forcent de parler préſentement.

BONAVENTURI.

Qu'avez-vous donc de ſi important à dire?

ROBERT.

Caſſandre Bongiani eſt ma couſine.

BONAVENTURI.

Je le ſais.

ROBERT.

Comme orpheline, elle étoit autrefois ſous la tutelle de mon pere.

BONAVENTURI.

Qui en doute?

ROBERT.

Elle me doit respecter & obéir par plusieurs considérations.

BONAVENTURI.

Réellement ? par quel droit ?

ROBERT.

Parce que je suis l'incontestable chef de sa famille.

BONAVENTURI.

Vous l'êtes ? hé bien, je vous en félicite ! (*Avec un sourire moqueur.*)

ROBERT.

Et cependant cette même Cassandre Bongiani est présentement à la veille de déshonorer elle-même, son sexe & nous tous.

BONAVENTURI. (*D'un regard sérieux.*)

De se déshonorer ?

ROBERT.

Déshonorer, dis-je, & cela par l'amour aveugle qu'elle a pour vous ; du moins les apparences le font soupçonner, & le public en murmure.

BONAVENTURI. (*Avec beaucoup de chaleur.*

Morbleu ! déshonorer ! se déshonorer en m'aimant ! Double insolent, si j'avois ici mon épée, si nous n'étions pas dans les appartemens du Prince !

ROBERT.

Vous appercevriez que la lame de mon épée n'est pas rouillée, ni sa pointe émoussée.

BONAVENTURI. (*En souriant d'un air de mépris.*)

Parce que vous l'avez sans doute bien ménagée. — Mais pourquoi, si je puis le savoir, ou si vous savez vous-même ce que vous dites & à qui vous parlez.....

ROBERT. (*L'interrompant avec sang froid.*)

Je parle à M. Bonaventuri, & je lui parle d'infamie faite à ma famille.

BONAVENTURI.

Dites-moi, je vous prie, pourquoi un amour pour moi déshonore-t-il Cassandre, la belle & généreuse Cassandre, pour moi que S. A. S. honore elle-même de sa faveur.

ROBERT.

La faveur du Prince peut honorer,

elle ne donne cependant pas une goutte de sang plus noble au favorisé. Un noble militaire tel que moi ne plie pas le genou devant les divinités que le caprice du maître place sur l'autel pendant quelques jours. Nous ne reconnoissons que deux especes de véritable noblesse, l'héréditaire & celle acquise par des blessures & le mérite : celle qui tire sa source de l'indulgence du Prince ne peut valoir qu'à la Cour de ce même Prince, dans les antichambres & les festins, mais non pour contracter des alliances.

BONAVENTURI.

N'avez-vous pas envie de dresser par écrit un commentaire sur cette admirable théorie ?

ROBERT.

J'en laisse le soin à ceux qui n'ont d'autre mérite que celui de gouverner une plume : — mais quand cette diffé-

rence d'extraction n'exifteroit pas, comment pourroit-on feulement concevoir l'idée d'une alliance entre Bonaventuri & Ricci, tandis que vous êtes le mari d'une belle & refpectable époufe ? — Prétendriez-vous en faire votre maîtreffe ? La maudit foit celui des Ricci qui fouffrira cette infamie à l'égard de fa parente la plus éloignée. — Voilà mon fentiment ; j'efpere que vous vous arrangerez en conféquence.

BONAVENTURI.

Je vous réponds de m'arranger de façon que les oreilles vous corneront, & que le cœur vous tremblera : M. Robert, voici ma réponfe. — J'adore Caffandre, & je l'adorerai auffi long-tems que j'aurai un fouffle de vie. Je lui ai fait de fréquentes vifites, je les redoublerai à l'avenir, & je vous défie de m'en empêcher. Votre pere étoit ci-devant le tuteur de Caffandre ? Ha, je ne le fais que trop ;

elle s'en ſouviendra toute ſa vie, puiſque ſes biens s'en ſont reſſentis. C'eſt ſans doute pour cela que M. Robert déſire de lui faire rompre une connoiſſance qui pourroit nuire à des adminiſtrateurs peu fideles ; car il craint vraiſemblablement ce qui ſans cela feroit difficilement arrivé, mais ce qui à préſent ne tardera pas à arriver ; il éprouvera, à ſon déſavantage, qu'il auroit été du devoir de ſon pere de ne pas tremper ſes mains dans les biens de Caſſandre ; il apprendra ſous quelle protection elle eſt ! *(Il s'éloigne avec précipitation.)*

ROBERT.

Mille diables ! en croirai-je mes oreilles ? il oſe encore me menacer ; — lui ? qui avant ſix mois auroit enviſagé une place de valet-de-chambre chez moi comme une fortune ! me menacer ? moi, devant qui il devroit s'abaiſſer, ſi toutefois il ſonge à faire ſon chemin ? — Ha !

j'en fais ferment, le godelureau n'en fera pas quitte pour cela ; il apprendra bientôt fi je difois vrai lorfque je l'affurois que plufieurs armes dirigées contre lui n'auroient pas des pointes émouffées. (*Il fort en colere.*)

La nouvelle de cette difpute fe répandit bientôt par toute la Cour : perfonne ne doutoit que la famille des Ricci, compofé d'un grand nombre de vaillans jeunes hommes & d'anciens guerriers, ne laifferoit pas fans vengeance une pareille offenfe faite à leur chef, non plus qu'un commerce avec leur parente déshonorant & publiquement connu. Bianca même, quand elle l'apprit (*Mondragon eut grand foin qu'elle en fut inftruite fur le champ*) avoit plus d'inquiétude pour l'imprudent que de douleur, à raifon de fon propre outrage. Sa grandeur d'ame ne lui permit pas de s'abaiffer au point de lui faire encore une fois des

repréſentations & des prieres de vive voix ; mais elle le fit pluſieurs fois par des lettres, qui faiſoient impreſſion ſur lui pour une minute ; une impreſſion que le moindre regard de Caſſandre, la moindre ligne de la main de celle-ci effaçoit auſſi-tôt.

Les prieres & les avertiſſemens de Bianca effectuerent cependant une ſeule choſe ſur lui ; ils l'engagerent à rendre depuis ce moment ſes viſites nocturnes à Caſſandre avec plus de précaution. Nicolas Bilocchi, un de ſes amis de table, homme qui avoit continuellement le mot de courage dans la bouche, & conſéquemment, d'après le cours ordinaire de la nature, peu dans le cœur, étoit obligé de l'accompagner armé, & un ſoldat de louage, Allemand de nation, les ſuivoit tous deux. Lui-même ſe munit d'armes de toute eſpece, ſoit blanche, ſoit à feu ; ſon courage naturel fit que, d'après de ſemblables préparatifs,

il se croyoit suffisamment en sûreté à toute heure de la nuit.

L'infortuné ! il ne savoit pas que justement ce misérable qu'il nourrissoit à sa table, étoit son ennemi le plus dangereux, soudoyé par de Ricci & de Mondragon, & traître à tous les trois.

Bonaventuri, accompagné de ses deux mercenaires, s'en retournoit un jour du mois d'Août, vers minuit, du palais de Strozzi, où le voluptueux avoit satisfait sa passion ; c'étoit une des plus charmantes nuits d'été : le ciel étoit serein, aucun nuage ne déroboit la clarté de la moindre étoile ; l'air étoit rafraîchissant, & souffloit très-agréablement. Hélas ! avec le souvenir des plaisirs passés & l'espérance des futurs, le pauvre Bonaventuri marchoit ses derniers pas. Ils arriverent au pont de la Sainte-Trinité : *piotina* ! cria une voix rauque, d'un côté de la riviere. *Piotina* ! répéta-t-on de l'autre d'une voix épouventable. Nos trois

rodeurs commencerent à dresser les oreilles, ils écouterent, & ils se regarderent les uns les autres avec grande surprise.

BONAVENTURI. (*A Bilouhi.*)

Qu'est-ce cela ? que peut signifier ce cri inintelligible ?

BILOUHI. (*Avec une participation apparente.*)

Rien, j'espere.

L'ALLEMAND. (*Sécouant la tête.*)

Je crains que cela ne signifie beaucoup. — Ecoutez, Monsieur, n'entendez-vous rien ?

BONAVENTURI.

Comme si l'on couroit.

L'ALLEMAND.

Ou plutôt comme si l'on venoit. — Ha ! ne le disois-je pas ? Regardez la

foule d'ennemis qui ſe jettent de là ſur nous !

BILLOUHI.

Ces gens ſont-ils juſtement des ennemis ?

L'ALLEMAND.

Leurs poignards le prouvent.

BONAVENTURI. (*En tirant ſon épée, & jettant ſon manteau en arriere.*)

Hé bien ! s'il faut ſe battre, nous nous battrons. Sur toutes choſes gardons le dos libre ! — Placez-vous comme ceci, mes amis ! (*En leur déſignant à chacun un poſte avec ſon épée.*

BILOUHI. (*En ſoi-même.*)

Vraiment, ſans doute ! je combattrois pour toi ? cela me paroîtroit ſingulier ! (*Haut.*) Pardon ; je penſe qu'il vaut

mieux me poſter comme cela. (*Il s'enfuit.*)

BONAVENTURI.

Ha! vaurien! (*D'un regard ſoupçonneux ſur ſon ſecond compagnon.*) Et toi?

L'ALLEMAND. (*Ayant ſon épée hors du fourreau.*)

Je ſuis un Allemand.

(*Six à ſept hommes les entourent dans un demi-cercle, & à une certaine diſtance. Le Commandant fait quelques pas en avant & crie:*)

LE BANDIT.

Loin de là qui n'eſt pas Pierre Bonaventuri! nous n'avons à faire qu'avec lui.

L'ALLEMAND.

Et avec moi! Comprenez à mon lan-

gage que je ne ſuis ni un Italien, ni une femme ! (*Il ſe jette ſur le Commandant, qui ſe retire.*)

UN DES BANDITS.

Je te le répete, étranger, retires-toi !

L'ALLEMAND.

Retirez-vous vous-même, aſſaſſin !

BONAVENTURI.

Voulez-vous la bourſe, des bagues, ou d'autres choſes précieuſes ?

LE COMMANDANT. (*Souriant amérement.*)

Rien de précieux ; nous n'en voulons qu'à ta vie.

BONAVENTURI.

Hé bien ! vous n'aurez ni l'un ni l'autre ! (*Il fond ſur eux avec ſon compa-*

gnon, pour se faire jour, & ils en blessent quelques-uns.)

UN DES BANDITS.

Courage, commis de Négociant, as-tu autant profité dans l'art de faire des armes, que dans le vil métier d'écornifleur?

BONAVENTURI.

Juges en par ce coup, bandit. (*En frappant contre lui & en l'attrapant.*)

L'ALLEMAND. (*En tombant du coup d'un des bandits.*)

Ha! tu as réussis, scélérat! — Mon Dieu, ayez pitié de moi! (*Il meurt.*)

QUELQUES BANDITS.

Et sous peu nous réussirons encore mieux.

BONAVENTURI.

Espoir, tu me quittes; mais toi dé-

ſeſpoir, arme-moi de force! (*Il ſe fait jour juſqu'au coin d'une petite rue ; deux nouveaux ſcélérats lui ferment le paſſage.*) Ha! elle eſt auſſi gardée ; les pointes d'épées & la mort y ſéjournent auſſi ? (*Il ſe tourne vers l'autre côté*; *celui-ci eſt auſſi garni.*) Infâmes & lâches aſſaſſins? qui venez par douzaine contre un ſeul homme ; en ce cas éprouvez..... (*Une eſpece de javelot l'atteint par derriere au jarret gauche*; *il tombe ſur ſon genou.*) Ah, Ciel!

LE COMMANDANT. (*Accourant*).

Te voilà enfin terraſſé? — Vraiment, tu es ſi courageux que j'ai compaſſion de toi ; mais il faut que tu meure.

BONAVENTURI.

Du moins pas ſans vengeance (13). (*Il raſſemble toutes ſes forces, ſe releve, & fend la tête du bandit.*) J'ai réuſſi! — Hélas ! — (*Il tombe par terre, ſoit*

d'épuisement, soit par les nouveaux coups qu'on lui porte.) Ho ! — ho ! — (*Ils le déchirent.*)

UN DES BANDITS. (*Retenant les autres.*)

Retirez-vous ! retirez-vous à présent ! il en a assez, en voilà même trop ! Nous étions chargés de le tuer, non pas de l'écorcher. — N'avez-vous pas vu qu'il étoit tombé sous mon coup, lorsque, brave comme un lion, il tuoit notre Commandant ?

TOUS.

Nous l'avons bien vu !

LE PRÉCÉDENT.

Qui doit vous commander présentement ? — Choisissez ici un nouveau Commandant sur le champ de bataille !

TOUS.

Sois-le toi ! —

QUELQUES-UNS.

QUELQUES-UNS.

Sois-le dignement !

D'AUTRES.

Sois-le heureusement !

LE NOUVEAU COMMANDANT.

Je m'en rendrai digne, & j'espere aussi d'être heureux. — Par bonheur, je connois la besogne pour laquelle notre chef nous avoit amenés aujourd'hui. Elle consistoit à assassiner deux personnes, ou une & demie, si vous aimez mieux, un homme & une femme : l'homme est expédié, la femme vit encore. — Toi, Marco, & toi, Francesco, courez au domicile de Cassandre. Elle est belle & jeune ; mais elle le seroit encore une fois plus, il ne faut pas qu'elle voye le lever du soleil. — Courez à son logis ; un laquais de son cousin vous attend, il vous ouvrira la porte. — Eveillez-la pour

la faire prier un *Pater* & un *Ave*, & donnez-lui alors le coup de mort. — Si les femmes-de-chambre sont éveillées & crient, laissez-les vivre, & ne souillez point vos poignards.

MARCO ET FRANCESCO.

Nous te remercions de ta confiance ; nous aurions cependant plus de satisfaction d'assassiner un héros qu'une femme.

LE COMMANDANT.

On commence par des bagatelles, & l'on finit par de grandes actions. Courez ! nous nous rejoindrons auprès de la statue de Côme. — (*A l'un d'eux qui se baisse vers le cadavre de Bonaventuri.*) Rougis de honte ! je crois que tu veux piller ; laisse ce soin au premier honnête bourgeois qui le trouvera baignant dans son sang, & qui criera au secours ! au meurtre ! & aux Médecins. Partez, mes amis ! (*Ils s'en vont tous.*)

(*Chambre à coucher de Cassandre.*)

CASSANDRE. (*Dort.*) FRANCESCO & MARCO. (*Entrent.*)

FRANCESCO.

Doucement ! doucement ! la voici.

MARCO.

Sur mon ame, c'est une belle femme ! les nôtres ne sont rien en comparaison d'elle. Je t'en prie ; regarde ce sein, ces hanches, cette chair !

FRANCESCO.

Tu as raison, elle est belle, très-belle.

MARCO.

Dis-moi ! qu'en arriveroit-il si nous...

FRANCESCO.

La ménagions peut-être ? poltron !

MARCO.

Non pas, si nous en jouissons auparavant, voulois-je dire?

FRANCESCO.

Fi! jeune homme, cela s'appelleroit-il agir honnêtement? Notre Commandant nous a ordonné de la poignarder, & non pas de la déshonorer.

MARCO.

Oui, sans doute, comme je vois, tu l'imites même dans ses paroles; mais comment l'apprendroit-il, si nous faisions encore plus de bien qu'il n'a ordonné?

FRANCESCO.

Fi! fi, Marco! il faut être de parole dans ce monde, te dis-je, si l'on veut faire son métier en honnête homme.

MARCO.

Epargnons-lui au moins la douleur!

enfonçons-lui le poignard dans le cœur pendant qu'elle dort.

FRANCESCO.

Il n'en sera rien non plus ! ce seroit l'envoyer trop traîtrement en l'autre monde. Le trajet qu'elle doit faire est beaucoup trop important pour ne pas le faire étant éveillé.

MARCO.

Francesco, il est impossible que tu parles sérieusement, & cependant je frémis de ce badinage.

FRANCESCO.

C'est du moins mon sérieux, que notre Capitaine nous a ordonné de l'éveiller & de la poignarder, & que l'ordre du Commandant doit s'exécuter ponctuellement. L'on voit aisément que tu es encore novice dans ta profession. (*La saisissant assez rudement.*) Cassandre !

CASSANDRE. (*S'éveillant en tremblant de peur.*)

Qu'est-ce ? — (*Elle a encore plus peur à l'aspect de ces assassins...*) Dieu tout-puissant ! Comment êtes-vous venus ici ? qui êtes-vous ?

FRANCESCO.

Nous sommes des députés chargés de te dire qu'il est tems que tu quittes ce monde.

CASSANDRE.

Ayez compassion de moi ! exigez ce que vous voudrez, mais conservez-moi la vie ! Miséricorde ! miséricorde !

FRANCESCO.

Demande-la à Dieu ! — Les hommes n'ont que des poignards pour toi.

CASSANDRE.

Vous savez que mon cousin Robert est homme d'un grand crédit. .....

FRANCESCO.

Nous savons que c'est justement par ses ordres.

CASSANDRE.

Par ses ordres? quelle infamie! — Et Bonaventuri! le connoissez-vous?

FRANCESCO.

Connois-tu son sang? tu en vois ici des traces. (*En montrant des taches sur son habit.*)

CASSANDRE.

Par les divines plaies de celui qui est mort sur la croix.....

FRANCESCO. (*Ironiquement.*)

Ne t'inquiete pas, bientôt tu auras

toi-même assez de plaies. Dis un *Pater* & un *Ave*; & meurs alors ! prie aussi-tôt, & n'ouvre plus la bouche. (*Une pause frémissante de quelques secondes, pendant laquelle Cassandre, qui n'ose prononcer une syllabe, tend les mains jointes vers tous les deux; Marco est touché, Francesco aucunement.*)

FRANCESCO.

As-tu présentement fini ta priere?

CASSANDRE.

Soyez miséricordieux, comment pourrois-je dans cette cruelle situation....

FRANCESCO.

Hé bien! sans priere que le Ciel fasse de toi ce qu'il voudra! ton dernier moment est arrivé (*Il lui enfonce son poignard dans le sein gauche.*)

CASSANDRE (*Se retournant dans une inquiétude mortelle.*)

Juste Ciel !

FRANCESCO.

Et tu ne m'aides pas, Marco ? — Bravo ! j'ai attrapé le cœur ! Regarde avec quelle promptitude ces mouvemens convulsifs tournent en engourdissement ! — Il faut avouer que ceux qui tremblent pendant des années entieres pour une si courte souffrance, sont de véritables lâches ! — Viens, nous avons exécuté nos ordres. (*Ils partent.*)

Cependant l'infortuné Bonaventuri palpitoit encore dans son sang, mais sans mouvement & sans connoissance. Le bruit du combat avoit réveillé les habitans voisins : crainte de danger personnel ; aucun d'eux n'osoit s'approcher pour voir de quoi il étoit question ; mais

après que tout ce tapage fut dissipé, quelques-uns se glisserent hors de leurs maisons, virent cet effroyable spectacle, reconnurent bientôt celui qui avoit été si cruellement assassiné, & tâcherent de lui porter du secours. Ils trouverent vingt-cinq plaies profondes; & malgré cela un reste de vie, ce qui leur fit prendre le parti de le transporter chez lui en toute diligence.

Dieu! quel aspect pour le cœur sensible de Bianca, lorsqu'elle apperçut dans cet état l'homme qu'elle aimoit toujours encore d'un amour ardent. Eut-il été dix fois plus coupable, la compassion le lui auroit rendu cher dans ce moment: mais lui, à qui elle avoit tout sacrifié & sacrifioit encore; lui, dont elle envisageoit toujours encore les égaremens comme un faux pas, & non pour un crime; lui — aucune voix d'Ange n'est pas capable d'exprimer combien il lui étoit cher. Les Médecins arriverent. Ils hausse-

rent les épaules d'une maniere compatissante ; leur sentiment fut un jugement de mort inévitable. Ils assurerent d'une voix unanime (ce qui est très-rare & même un phénomene chez Messieurs de la Faculté) » qu'il étoit incertain si leurs » remedes les plus efficaces pourroient lui » rendre la connoissance ; mais qu'il étoit » très-certain que ce retour à la vie ne » pouvoit durer tout au plus que quel- » ques minutes. «

» Demandez tout ce qu'il vous plai- » ra, mes amis (s'écria Bianca) & faites » qu'il puisse du moins encore me voir » une fois, & me consoler par une pa- » role de sa bouche ! «

Ils firent ce qui dépendit d'eux. Les lamentations de Bianca, ses cris angoissés effectuerent plus que tous les Médecins ; elles pénétrerent à ses oreilles déjà engourdies ; son cœur rassembla pour la derniere fois tout le sang qui lui restoit : ses yeux fermés commencerent à s'ouvrir ;

ils virent de rechef la lumiere, & son assoupissement redevint le sentiment, non pas de la vie, mais de la souffrance. Bianca poussa un cri de joie, & elle saisit sa main palpitante.

BONAVENTURI. (*Se tournant; & après un profond soupir.*)

Hélas ! est-il possible ! — Mon doux Sauveur ! — Je vis encore ? — Qui ? — qui m'éveille par de nouvelles douleurs ?

BIANCA.

Bonaventuri ! mon cher ami ! mon tout !

BONAVENTURI.

Tu es aussi ici ? — Où suis-je ? — Te voici aussi ? Laisse-moi éteindre mon crime par la mort . . . . . .

BIANCA.

Point de crime ! point de crime ! que ne peux-je mourir avec toi !

BONAVENTURI.....

Non, Bianca ! — ne me rend pas cette séparation plus douloureuse, — Dieu ! — mon cœur ! plus douloureuse par cet excès de vertu : pardonne-moi seulement ; — tout au plûs ton intercession. — O toi ! — (les convulsions.) Dieu ! Juste Ciel ! mon cœur ! — sa flamme ! — (*Elevant sa tête.*) Bianca, encore ce baiser sanglant de séparation ! (*Il tombe en arriere.*) Et maintenant adieu........ (*De nouvelles convulsions lui coupent la parole.*) Dieu ! pardonnez-moi ! (*Il expire.*)

BIANCA. (*Se jettant sur lui & l'embrassant.*)

Emporte-moi avec toi ! (*On l'arrache elle tombe sans connoissance, & ne revient à elle qu'au bout d'un long intervalle.*) Où est-il ? — Ha ! le voici ! le voici tout-à-fait froid & roide ! (*Au Médecin.*) Il est donc entiérement mort ? pour toujours ?

LE MÉDECIN. (*Haussant les épaules.*)

J'en suis fâché.

BIANCA. (*Prenant sa main.*)

Bonaventuri ! Bonaventuri ! tout-à-fait mort ! entiérement ! — Une fin si prématurée & si sanglante ! — si sanglante & si exécrable ! (*Elle garde le silence pendant quelques minutes, & se tourne lentement vers une de ses femmes-de-chambre.*) Où peut-il être présentement ?

LA FEMME-DE-CHAMBRE.

Qui ?

BIANCA.

Bonaventuri ! — non pas ce cadavre ! le véritable Bonaventuri !

LA FEMME-DE-CHAMBRE. (*Fixant le Médecin avec anxiété.*)

Grand Dieu ! elle ne . . . .

LE MÉDECIN.

Il seroit possible ! une pareille erreur.

BIANCA. (*En souriant douloureusement.*)

Tranquillisez-vous, & n'ayez pas peur ! je sais ce que je sens ; je sais ce que je dis ! — où il peut-être à présent, cet esprit envolé de si bonne heure, voilà ce que je demandois. (*D'un ton résolu.*) Qu'il soit où il voudra, s'il peut encore m'entendre, qu'il m'entende donc ! qu'il m'entende du lieu de d'épreuve ou de l'anéantissement ! je ferai ce que je pourrai ; je ferai ce qu'une épouse peut faire pour procurer une satisfaction à son ombre, & une vengeance à sa sanglante mort ; & qu'un tourment sans fin soit mon sort, mon nom, un outrage, si jamais un homme peut, avec droit, se vanter d'un regard amical de ma part, à moins qu'il ne soit son vengeur.....

En disant cela, elle se leva, se tint debout, essuya ses larmes, & alors elle regarda le corps mort de Bonaventuri d'un grand sang froid. — » Vous avez raison, » M. le Docteur, il est mort! « — Elle leva alors la vue vers le Ciel pendant environ trois minutes. Une pause solemnelle, plus touchante pour les spectateurs que le plus savant sermon de la passion. — Tel le silence inquiet d'un pays assujetti au terrible fléau des tremblemens de terre, quand un bruit souterrain annonce la prochaine secousse, qui ravagera peut-être dans un clin d'œil des villes entieres, & renversera des vastes étendues de terrein.

On la laissa seule; elle se baissa pour appliquer un baiser sur la bouche glacée de son cher époux.

» Il m'est permis! s'écria-t-elle; j'ose » le faire! car je suis innocente de sa » mort & de son sang répandu: le Ciel » connoît la sincérité de mon offre, de

» rester ici, de souffrir pour lui, si cela » pouvoit lui rendre la vie. — Mais afin » que ce sentiment reste à jamais tel qu'il » est à présent. — Pardon, corps san» glant, il faut que je te vole. — (*Elle » coupe les plus grosses boucles de sa » chevelure, généralement ensanglantée.*) » Tu étois autrefois brun & de soie; j'ai » souvent joué avec toi : à présent je ne » joue plus; le sang a changé ta couleur, » t'a rendu roide. Soit dorénavant mon » bracelet; mais qu'aucune larme d'en» haut ne tombe jamais sur toi, crainte » qu'elle n'enleve le sang de Bona» venturi! «

Elle lui donna encore un baiser, & se tourna vers son appartement. Ses femmes la soutenoient. — » Je peux marcher » seule, dit-elle; j'ai suffisamment de » forces, & j'en ai encore besoin. « — On l'accompagna dans l'appartement: avant de passer le seuil, elle tourna encore une fois la tête vers Bonaventuri.

» — Tu ne le sens pas, quand je te
» donne encore un baiser! mais tu le vois
» peut-être là-haut. Reçois-le! reçois-le!
» toi dont la mort doit être vengée. «

On la pria d'aller au lit: » vous avez
» raison de me le conseiller, répondit-
» elle; il est du moins assez large à pré-
» sent. « Sa douleur resta alors muette jus-
ques vers la pointe du jour; elle ne ré-
pondit pas une syllabe aux consolations;
ses yeux furent constamment fixés sur la
bouche ensanglantée, dont on fut réel-
lement forcé de lui faire un bracelet. Son
cœur travaillé par la douleur interne,
aucun mouvement de la bouche, qui
parloit avec elle-même! — Il y avoit
tout à craindre pour sa tête, qui cepen-
dant se soutint; elle soutint un combat
tel que peu de héros en ont jamais
essuyé. . . . .

Elle envoya quelques lignes à Mon-
dragon de grand matin, pour obtenir une
audience du Grand-Duc, qui lui fut ac-

cordée sur le champ. Elle y alla en habits d'un deuil profondément gravé dans son cœur ; sa figure seule annonçoit la tristesse plus que les vêtemens les plus lugubres. Dès qu'elle entra dans l'appartement du Grand-Duc, François vint à sa rencontre avec une mine compatissante à son malheur ; il la prit par la main au moment qu'elle vouloit se jetter à ses genoux, & lui adressa la parole avant qu'elle ait encore pu parler.

LE GRAND-DUC.

D'une façon, charmante Blanca, je devrois vous épargner toute parole propre à renouveller votre douleur, & tout propos susceptibles de réveiller vos souffrances ; je le peux d'autant plus, que je désire de vous prévenir en vous accordant d'avance tout ce que vous pourrez me demander. — Je sais tout ce que vous avez perdu ; je partage avec vous votre perte, & conséquemment aussi votre douleur.

BIANCA.

Vraiment oui, V. A. S. doit ſavoir ce que j'ai perdu ; elle doit auſſi prendre part à ma douleur ; car je ne ſuis pas encore en état de décider lequel de nous deux a été le plus outragé par cet infâme & barbare aſſaſſinat. Il a enlevé à V. A. S. l'objet de vos bienfaits, à moi celui de mon amour ! —— Il étoit mon époux, il étoit le très-fidele & très-zélé ſerviteur de V. A. S.

LE GRAND-DUC.

L'ami, — l'ami plutôt !

BIANCA.

V. A. S., s'il étoit votre ami, ſi ce mot, comme l'on ne peut en douter à l'égard d'un Prince auſſi magnanime, — a été prononcé de cœur, & non de bouche ſeulement, vous êtes d'autant plus fortement obligé de venger ſa mort ; ſon ſang,

publiquement répandu, comme celui des martyrs, crie vengeance, non-seulement devant le tribunal du Roi des Rois, mais devant votre trône.

LE GRAND-DUC.

Soyez assurée que je l'écouterai.

BIANCA.

Votre Altesse doit non-seulement l'écouter, mais s'armer pour punir ses infâmes assassins.

LE GRAND-DUC.

Cela ne manquera pas dès qu'ils seront connus (14).

BIANCA.

Ce sont les Ricci! qui peut en douter? Robert ne l'a-t-il pas menacé publiquement? Cassandre, l'auteur de toute cette maudite querelle, n'a-t-elle pas aussi perdu la vie par la fureur de ces jaloux? V. A.

S., si les instantes prieres de l'innocence prosternée à vos genoux vous furent jamais cheres ; si l'objet de mes pleurs trop cruellement assassiné a jamais eu droit de prétendre à votre clémence ; si moi ; qui embrasse vos genoux......

LE GRAND-DUC. (*Voulant la relever.*)

Pour l'amour de Dieu, levez-vous, charmante Bianca, je ne peux souffrir....

BIANCA. (*Qui reste à genoux.*)

Si jamais votre très-humble servante mérita votre gracieuse bienveillance, — je vous en conjure, exaucez ma priere. — Quand même Bonaventuri auroit encouru votre disgrace au moment de sa mort, même alors...... Vraiment les crimes impunis oppriment les états ; souvent ils métamorphosent en déserts les territoires les plus fertiles : puisse le glorieux Souverain, dont Florence se réjouit,

ne jamais ternir son regne par de semblables fautes ! qu'il fasse par devoir de Prince, ce que d'ailleurs la compassion humaine lui ordonne de faire ! qu'il ne laisse pas ici sans consolation une pauvre & malheureuse veuve gémissante à ses pieds. (*Pendant qu'elle leve en haut le bras, auquel est attachée la bouche de l'assassiné.*) Par-tout où elle jette la vue, elle ne voit que le sang de son époux encore fumant ; qui a fait serment de ne point se dépouiller de ces précieuses reliques jusqu'à ce qu'elle sache que son ombre est réconciliée.

LE GRAND-DUC.

Encore une fois, Madame, levez-vous, si vous voulez que je reste ici ! — Vous me parlez d'une maniere comme si vous vouliez m'engager à faire une chose extrêmement difficile, tandis que mon propre cœur m'ordonne absolument ce que vous demandez avec tant d'instance. —

Voilà ma main, j'y joins la parole d'un Prince, qui n'y manqua jamais ; j'emploierai tout ce qui est en mon pouvoir pour découvrir & punir les coupables. — Mais présentement que je vous ai écouté, & accordé votre demande autant que j'ai pu le faire ; apprenez aussi jusqu'à quel point je puis accomplir cette promesse. Vos plaintes contre les assassins de votre époux sont fondées ; mais le soupçon n'est point une certitude. Ce n'est que d'après cette derniere que le Juge peut condamner ; le tyran seul le fait sur le soupçon.

BIANCA.

Rien de plus vrai! mais un juste Juge tâche de changer la vraisemblance en certitude. Je ne demande pas qu'on fasse mourir les Ricci sans les avoir entendus ; je demande seulement qu'on les arrête ; qu'on mette un prix pour les découvrir ;

que l'on fasse une perquisition aussi sévère qu'il sera possible !

LE GRAND-DUC.

Je vous satisferois avec plaisir. Cependant cette perquisition seroit peut-être dangereuse pour le Souverain d'un peuple si turbulent. — Oubliez-vous qui offensa le premier ? — Que l'ame de Bonaventuri soit en paix ! Je le regrette autant que s'il avoit été mon proche parent ; mais il est incontestablement vrai qu'il a trop inconsidérément excité la jalousie de cette puissante maison.

BIANCA.

Qui est-ce qui avoit le droit d'être jaloux, excepté moi ? L'épouse de qui a-t-il séduit ? Quelle vertu auparavant irréprochable a-t-il fait suspecter ? — Pour de semblables soupçons contre Cassandre, Robert ne gardoit-il pas autrefois le silence ? Ne l'a-t-il pas encore gardé cette fois-ci pendant long-tems ? Bonaventuri

n'a-t-il pas tenu ferme à ſon diſcours, en face de toute la Cour, avec le courage d'un homme ? Et l'aſſaſſinat, même à raiſon de la plus grande offenſe, eſt-il une vengeance permiſe ? V. A. S., ſi vous fûtes jamais le ſectateur des vertus d'un Prince, je le répete, ſi votre ſervante a jamais mérité...

LE GRAND-DUC. (*Elle veut ſe jetter de nouveau à ſes genoux ; il la retient, & l'interrompt en ſouriant.*)

Vous avez vraiment raiſon de répéter ce dernier motif ; il pourroit bien être le plus fort & le plus perſuaſif de tous. — (*Il tire la ſonnette, un laquais vient.*) Le Lieutenant de ma Garde ! — Vous allez voir, charmante Bianca, combien une parole de votre bouche a de pouvoir ſur moi ; combien elle me met au-deſſus des difficultés qui d'ailleurs n'étoient vraiment pas d'une petite importance.

LE LIEUTENANT.

V. A. S. !

LE GRAND-DUC.

Que l'on arrête aussi-tôt Robert Ricci & ses freres ; que l'on amene ici Robert lui-même !

LE LIEUTENANT.

V. A. S.....

LE GRAND-DUC.

Quoi ?

LE LIEUTENANT.

L'on vient d'annoncer que Robert Ricci & ses freres s'étoient sauvés ce matin, à la pointe du jour, & qu'ils avoient pris la route de Pise ; l'on n'en sait pas encore la raison.

BIANCA.

Je la sais. — (*Les mains jointes & élevées.*) Pere éternel, juste Dieu ! ils peuvent fuir au-delà des limites de la Toscane, mais non sortir de celles de ton empire & de ta toute-puissance ! — Quelque part qu'ils se transportent, sois leur ré-

numérateur ! que l'ombre du défunt & mon affliction les pourſuivent pas à pas.
— V. A. S. . . . . .

LE GRAND-DUC.

Tranquilliſez-vous, Madame ! je devine votre priere. Juſtement cette fuite peut devenir funeſte aux délinquans ; elle dépoſe même à préſent plus fortement contre eux que tous les ſoupçons précédens ; & ſi l'on peut les atteindre, ſoyez aſſurée que l'on ne manquera ni de bonne volonté, ni de meſures pour les punir. — (*Au Lieutenant.*) Qu'on les pourſuive au plus vîte ; que l'on publie une ordonnance, & qu'on les faſſe ramener ici enchaînés, ſi on les trouve.

LE LIEUTENANT.

A l'inſtant, V. A. S. (*Il part ; Bianca veut auſſi ſe retirer, le Prince lui fait ſigne de reſter.*)

LE GRAND-DUC.

Encore un moment, Madame ! Votre

voyez l'envie que j'ai de vous complaire ; vous voyez mon zele pour venger mon ami, & pour écouter les raisons de sa généreuse épouse ; cependant, malgré toute l'importance de ces raisons, vous avez oublié la plus forte de toute, — celle que je n'oublierai jamais ; vous avez oublié l'amour que je vous ai voué, & qui ne s'éteindra jamais dans mon cœur.

BIANCA. (*Qui veut s'en aller.*)

Pardonnez, mon Prince.......

LE GRAND-DUC. (*La retenant.*)

Non, charmante Bianca, je ne vous laisse pas encore partir. Cet amour, prêt à faire en votre faveur tout ce que vous pouvez exiger ; — prêt à faire à votre époux un sanglant sacrifice d'expiation, sans crainte de la sédition, ni du danger, — ce même amour vous conjure présentement de modérer votre trop grande douleur ; crainte qu'elle ne pâlisse ces joues, qu'elle n'ôte la vivacité à ces yeux ce-

lestes. — Ce que vous avez perdu étoit beaucoup ; la maniere dont vous l'avez perdu étoit douloureuse ; mais il ne dépend que de vous de réparer votre perte.

BIANCA.

De la réparer ? Plût à Dieu que la vie de Bonaventuri......

LE GRAND-DUC.

Non, vraiment, je ne le pensois pas ainsi ; mais je songeois à un dédommagement avec usure, à un cœur qui vous adore, qui se donne entiérement à vous ; qui ne fut jamais volage, & au cœur d'un Prince, & qui plus est d'un homme. — Comme Grand-Duc, ce nouvel amant vous consacreroit tout son pouvoir, comme François toute son ame ; il vous...... — Comment, vous ne m'écoutez pas seulement ?

BIANCA.

Je ne suis occupée que de ce bracelet de cheveux ; ce sont les cheveux de Bona-

venturi teints de son sang, répandu hier, hier seulement ; mais j'espere que dans cent ans ce hier sera encore aussi vivement imprimé dans ma mémoire qu'il l'est aujourd'hui.

LE GRAND-DUC.

Et si l'on appaisoit les cris de ce sang ? qu'en résulteroit-il alors ?

BIANCA.

Celui qui le feroit pourroit compter sur ma plus vive reconnoissance! — Cependant V. A. S. me pardonnera ; la tristesse & la douleur appésantissent ma langue, & la rendent incapable d'un plus long entretien. Je pars ; mais je me présenterai bientôt de nouveau devant votre trône pour renouveller ma priere.

LE GRAND-DUC.

Vous pouvez paroître, non-seulement devant mon trône, mais dans cet appartement, aussi souvent que vous le jugerez à propos. — Je vous verrai arriver avec

plus de plaiſir qu'un Ange d'amour, ſi votre cœur déſiroit. —— Qu'il n'en ſoit plus dit un mot aujourd'hui ! Je m'apperçois que votre chagrin eſt trop récent pour admettre une conſolation de ce genre. — Cependant, belle Bianca, François ne négligera pas de vous aller rendre viſite de tems en tems dans votre propre appartement.

BIANCA.

Permettez que je le défende. Déſormais mes appartemens ſont conſacrés à l'affliction ; ils ſeront arroſés de larmes ; le deuil en bannira juſqu'au moindre ſou rire ; les gémiſſemens étoufferont chaque ſon de joie, & conſéquemment ils interdiront toute viſite.

Fin du Tome ſecond.


ST

